

VOYAGE

D'UNE

FRANÇAISE.

VOYAGE



THE MUSEUM

*K. French Roman.*

**VOYAGE**  
**D'UNE FRANÇAISE**  
**EN SUISSE**  
**ET**  
**EN FRANCHE-COMTÉ**  
**DEPUIS LA RÉVOLUTION.**

---

**TOME I.**

---



**EN SUISSE,**  
**CHEZ LES LIBRAIRES ASSOCIÉS.**

---

**M. DCC. XC.**

NOYAGE

D'UNE FRANÇAISE

EN 1793



EN FRANCE

DEPUIS LA RÉVOLUTION

TOME I



EN 1793

CHIFFRE DES LIBRAIRES

M DCCC

# TABLE

## DES MATIERES.

Contenue dans le premier volume.

- L**ETTRE I. II. III. IV. V. VI. VII. *Luxeul.*  
*Anecdotes relatives à la révolution*  
*française de 1789.* Page 1
- VIII. *Lure, Bèfort, Montbelliard, Basle. Suite*  
*des anecdotes concernant la révolution*  
*de France. Histoire de Basle, ses révo-*  
*lutions, siege épiscopal transféré à Po-*  
*rentrui.* 16
- IX. *Gouvernement de Basle. Police du canton.*  
*Eglise cathédrale. Tombeau d'Erasme.*  
*Salle du concile. Université. Milice du*  
*canton. Première alliance de la France*  
*avec les cantons suisses. Arsenal. Hôtel-*  
*de-ville. Bibliothèque. Tableaux d'Hol-*  
*bein.* 26
- X. *Histoire de Théodore Agrippa d'Aubigné.* 50
- XI. *Modestie & simplicité de l'habillement des*  
*Basloises. Manufactures. Galériens.*  
*Coutumes & repas des Baslois.* 72
- XII. *Description du château & des jardins de*  
*Birseck. Arlesheim & son chapitre.* 81
- XIII. *Expulsion des Juifs d'Alsace. Horloge.*  
*Collection de gravures.* 96
- XIV. *Etendue du canton de Schaffouse. Histoire*  
*de la ville. Administration. Population.*

## T A B L E

- Description de Schaffouse. Commerce. Histoire naturelle du canton. Cataracte de Lauffen.* Page 100
- LETTRE XV.** *Zurich. Sa position & son étendue. Population du canton. Histoire politique de la ville. Gouvernement. Mœurs. Hôpitaux. Bibliothèque.* 112
- XVI.** *Hôtel - de - ville de Zurich. Waser. Promenades. Gessner. Société Helvétique. College. Arsenal. Grenier public. Commerce. Costume des femmes. Productions du pays. Usages pour le service des tables. Constitution militaire. Comté de Baden, bains chauds, ses antiquités, son histoire & ses productions.* 126
- XVII.** *S. Gall. Situation. Son histoire & celle de l'abbaye. Milice. Gouvernement. College. Lac de Constance. Situation & population de la ville de Constance. Isle de Mainau & de Richenait. Charles le Gros.* 143
- XVIII.** *Bords du lac de Zurich. Raperschwill. Son histoire. Château. Pont. Isle d'Aufnau. Tombeau de Hutten. Histoire de ce poëte. Vallée d'Einsidlen. Description de l'abbaye.* 155
- XIX.** *Histoire de Meinrad, fondateur de la merveilleuse chapelle, & de Bennon, premier abbé d'Einsidlen. Consécration de la chapelle.* 173
- XX.** *Vues pittoresques. Bourg & canton de Schwitz. Leur histoire. Guillaume Tell. Gouvernement. Forces militaires. Religion.* 184

# DES MATIERES.

ij

- LETTRE. XXI. *Villes forestieres. Lac de Wald-  
stener - see. Chapelle de Guillaume  
Tell. Village de Gruti. République de  
Gersau. Monument érigé par l'abbé  
Raynal.* Page 195
- XXII. *Lucerne. Description de cette ville. Luxe  
de Lucerne & des autres cantons ca-  
tholiques en l'honneur des morts. Bi-  
bliothèques. Géant. Pierre miraculeuse.  
Le général Pfiffer. Anecdote sur M. de  
Mirabeau. Promenade.* 202
- XXIII. *Etendue du canton de Lucerne. Popu-  
lation. Son histoire. Gouvernement.  
Magistrature. Forces militaires. Com-  
merce.* 222
- XXIV. *Anecdote concernant la révolution de  
France.* 230
- XXV. *Route de Lucerne à Morchtal. Anecdote  
relative à M. de Mesmay. Village de  
Kilberg. Mausolées d'Hindelbanck.* 238
- XXVI. *Berne. Situation. Abondance des eaux.  
Edifices publics. Anecdote sur les Do-  
minicains. Promenade. Détention du  
baron de Bezenvald.* 250
- XXVII. *Bibliothèque de Berne. Arsenal. André  
Morel antiquaire. Anecdote sur M. du  
Rosoy & la milice nationale. College  
ou académie. Mœurs & usages. Loix  
sommptuaires.* 263
- XXVIII. *Affabilité des Bernois. Hôtel - de -  
ville. Corps - de - gardes. Graces &  
beautés des Bernoises. Cabinet du minis-*

<i>tre Sprungli. Promenade. Ours. Bains.</i>	
<i>Origine de Berne. Histoire de la ville</i>	
<i>&amp; du canton. Religion. Gouvernement.</i>	
<i>Population.</i>	Page 273
<b>LETTRE XXIX.</b> <i>Thoun. Château. Gouvernement.</i>	
<i>Vallée de Thoun. Eaux thermales. Lac</i>	
<i>d'Aubensée. Glacier. Bourg de Leuck.</i>	
<i>Bains. Eaux chaudes de Wissembourg.</i>	
<i>Bains de Schintznach. Lac de Thoun.</i>	
<i>Caverne de S. Beat. Fromages. Lauter-</i>	
<i>brunn. Staubbach ou torrent de poussiere.</i>	
<i>Vallée de Grindervald.</i>	299
<b>XXX.</b> <i>Glacieres de Grindervald. Orage.</i>	322

*FIN de la Table du Tome premier.*

---

# T A B L E

## D E S M A T I E R E S

Contenues dans le second volume.

- L**ETTRE! XXXI. Soleure. Sa situation. Hôtel - de - ville. Bibliothèque. Hôtel des monnoies. Eglises. College. Population. Productions. Etendue du canton. Histoire de Soleure. Gouvernement. Olten & Orneck. Page 1
- XXXII. Morat. Ossuaire. Situation de Morat. Son origine. Gouvernement. Avenches. Ses antiquités. 10
- XXXIII. Fribourg. Population. Détails historiques. Gouvernement. Milice. 21
- XXXIV. Anecdotes sur la prise de la Bastille. Hermitage. Bulle & Gruyeres. 33
- XXXV. Vevay. Sensations de l'auteur à la vue des rochers de Meillerie. Commerce. Châteaux de Chillon & de la Tour-de-Peil. 42
- XXXVI. Lausanne & le Pays - de - Vaud, leur histoire. College. Université. Tissot. Gessner. Crouzas. Mad. de Montaulier. Hôpital. Eglise cathédrale. Monumens. Promenade. Commerce. Gouvernement. 47
- XXXVII. Lac de Lausanne ou de Geneve. Evian. Sources d'eaux savonneuses. Morges. Rolle. Nyon. Antiquités. MM. Lespinas & Schmith, Copet. Versoi. 58

LETTRE XXXVIII.	<i>Geneve. Territoire. Population. Son histoire. Gouvernement. Garnison &amp; fortifications. Revenus. Loix criminelles, civiles, somptuaires.</i>	Page 72
XXXIX.	<i>Clergé de Geneve. Culte. Horlogerie, &amp; autres fabriques. Banque. Grenier public. Description de la ville. Promenades. Spectacle.</i>	97
XL.	<i>Eglise de S. Pierre à Geneve. Monument d'Henri duc de Rohan. Histoire de son fils Tancrede. Bibliothèque. Hôtel-de-ville. Mœurs. Costumes des Genevois. Bains. Hôpitaux. Cabinets d'histoire naturelle.</i>	109
XLI.	<i>Les Délices. Ferney. Détails sur ce château &amp; sur M. de Voltaire.</i>	128
XLII.	<i>Carouge. Aubonne. La Sarra. Orbe. Jardins &amp; cures du docteur Venel. Echallens. Yverdun. Son histoire. Temple. Hôtel-de-ville. College. Antiquités. Promenades.</i>	136
XLII.	<i>Eaux minérales près d'Yverdun. Château de Joux. Frambourg. Pontarlier. Le Mont-d'Or. Fontaine de Rémonot.</i>	150
XLIII.	<i>Besançon. Insurrection des troupes. Anecdote.</i>	156
XLV.	<i>Description de la Franche-Comté. Son climat. Ses productions.</i>	169
XLVI.	<i>Histoire abrégée du comté de Bourgogne.</i>	173
XLVI.	<i>Suite du comté de Bourgogne. Mœurs &amp;</i>	

## DES MATIERES.

vij

*usages des Bourguignons & des Fran-  
comtois. Main-morte & autres droits  
seigneuriaux. Chapitres nobles. Con-  
frairie de S. George. Confrairie de la  
Croix.*

199

**LETTRE XLVII.** *Position de Besançon. Citadelle.  
Fort Griffon. Corps-de-gardes. Fon-  
taines. Statues. Hôtel-de-ville. Pa-  
lais Granvelle. Hôtel du commandant.  
Archevêché. Intendance. Hôpitaux.  
Spectacle. Anecdote sur Mlle. Saint-  
Val.*

216

**XLVIII.** *Promenade, Montagnes. Couvens. Egli-  
& ses. S. Suaire. Chapitre métropolitain.*  
**XLIX.** *Officiers de l'archevêque. Porte-Noire.  
Fontaine de Bregille. Culte religieux.  
Ecole de dessin. Université. College.  
Académie des sciences. Histoire natu-  
relle. Richesses de la province en ce  
genre. Le frais-puits, Mosaïques. Mé-  
dailles & autres antiquités. Anecdote  
à ce sujet. Bibliothèques. Bureaux de  
confiance. Commerce. Fabriques.*

228

**L.** *Dole. Position de cette ville. Promenade.  
Collégiale. Châteaux de Cé-sur-Saône  
& de Beaujeu. Salines de Salins, de  
Montmorot & d'Arc.*

252

**LII.** *Glacière naturelle, près de l'abbaye de la  
Grace-Dieu.*

262

**LIII.** *Description des grottes d'Osselles. Evéne-  
mens du 5 au 6 octobre 1789.*

266

---

---

TABLE DU SUPPLEMENT.

- LETTRE LIV.** *Départ de Besançon. Route par Pontarlier. Monument renversé. Verrières Suisses. La Brevine. Climat & productions de cette vallée. Son lac. Moulins. Eaux martiales.* 287
- LV.** *Montagnes du Creux-du-Vent, ou Roche-Blanche & du Chatelot. Val-Travers. Milice du pays. Côte-aux-Fées. S. Sulpice. Source de la Reuse. Cabinet d'histoire naturelle. Description & productions du Val-Travers. Motiers. Maison habitée par Jean-Jaques Rousseau. Anecdotes sur son séjour à Motiers. Anecdote relative à l'Emile. Couvet. Histoire du Vallon. Sa population. Travers. Climat & usages. Moulin.* 297
- LVI.** *Le Locle & la Chaux-de-Fonds. Description de ces villages. Origine & progrès de l'horlogerie. Défrichement de ces montagnes. Moulins des Roches. Cabinet d'histoire naturelle à la Ferrière. Saut du Doux.* 312
- LVII.** *La Tourne. Neuchatel. Hôtel-de-ville. Hôpital. Maison de Charité. Ecole de dessin. Education. Château. Articles généraux.* 319
- LVI.** *Description du château. Monnaie. Temples. Tombeau de Farel. Bibliothèque.*

DES MATIERES. ix

- Anecdote sur les moines blancs. Maison de M. du Peyrou. La Rochette. Promenades. Seyon. Loterie. Testament de M. Purry. Commerce. Caractere des Neuchatelois. Concerts. Sociétés. Club. Jeu. Climat. Vendanges. Auberges. 330*
- LETTRE LVIII.** *Religion des Neuchatelois. Communion. Jeûne. Page 346*
- LIX.** *Histoire des souverains de Neuchatel. Franchises des peuples. Politique. Troubles de 1768. Constitution. Suicide. Revenus & prérogatives du souverain. Gouvernement & magistrature. Humanité des juges. Anecdote sur ce sujet. 35E*
- LX.** *Val - de - Ruz. Valengin. Son histoire. Fabriques. Eglise. Anecdote sur sa fondation. Fontaine - André. Histoire de cette abbaye. Sa situation. Point de vue. 367*
- LXI.** *Lac de Neuchatel. Montmiral. Moraves. Château & pont de Thielle. Abbaye de S. Jean. Lac de Bienne. Isle de S. Pierre. Sa description. Nouvelle bibliothèque à Berne. Réjouissances en mémoire de la fondation de Berne. Autre procession. Séjour de J. J. Rousseau dans l'isle de S. Pierre. 374*
- LXII.** *Bienne. Sa population. Son histoire. Ancien château. Politique. Gouvernement. Prérogatives du prince - évêque. Forces militaires. Productions & commerce. Position de la ville. Hartmann. Nidau.*

## \* TABLE DES MATIERES.

	<i>Auberge de Bienne. Neuveville. Chateau de Schlosberg. Landeron. Chapelle. S. Blaise. Affaire de Nanci.</i>	Page 39
<b>LETTRE LXIII.</b>	<i>Inquisition exercée par la commune de Paris. Fabriques de Serrieres. Auvernier. Chateau &amp; allées de Colombier. Fabriques du Bied, de Reuse, de Boudry &amp; de Cortaillods.</i>	403
<b>LXIV.</b>	<i>Second voyage à l'isle Saint-Pierre. Abbaye de Bellelay. College. Bibliothèque. Ranz des vaches.</i>	415
	<b>FIN de la Table.</b>	

---

### E R R A T A

#### PREMIER VOLUME. XI

<i>Page</i>	<i>3 ligne</i>	<i>11, juin, lisez juillet.</i>
16	20,	voitures, lisez toitures.
20	21,	Alzrique, lisez Altkirch.
45	16,	tant sous, lisez tant sont.
185	17,	doit, lisez doivent.
188	10,	furent, lisez fit.
191	24,	concurant, lisez concurrent.
222	16,	que le desir, lisez le desir.
318	24,	d'eau, lisez de poussiere.

#### SECOND VOLUME.

<i>Page</i>	<i>7 ligne</i>	<i>2, dangereux, lisez dangereuses.</i>
10	4,	d'Ornek, lisez de Dornach.
339	10,	de la premiere, lisez la premiere.
233	11,	le morceau, lisez ce morceau.
360	18,	actuel, lisez annuel.
412	26,	évere, lisez sévere.
401	19,	la Mestre-de-Camp, lisez Mestre-de-Camp.



V O Y A G E  
E N S U I S S E ,  
E T  
E N F R A N C H E - C O M T É .

---

L E T T R E P R E M I E R E

*A Mad. de \*\*\*.*

*A Luxeul , le 24 juin 1789.*

**A**RRIVÉE hier ici, je me hâte, Madame, de vous écrire & de vous rassurer sur notre fanté : c'est l'espoir de s'amuser, qui conduit ici ma fille & une partie de notre société. Pour moi, à qui tous les lieux sont égaux depuis que j'ai quitté Paris, mes amis & celui que j'ai tant aimé, je les ai suivies. Mon fort, vous le savez, est attaché au leur : le bruit pourra m'étourdir ; mais jamais il ne me dessipera ;

*Tome I.*

**A**

je me plais dans les larmes ; le temps ne les tarira pas ; celui du bonheur est passé , de noirs pressentimens redoublent mes ennuis , & sur ce point je suis superstitieuse. Nous avons éprouvé en route , tous les événemens qui retardent & contrarient ; des voitures mal chargées , cassées , forcées d'attendre des chevaux dans plusieurs postes , deux orages , une grêle affreuse qui nous ont assaillies à une petite distance de Luxeul , où nous sommes arrivées à onze heures du soir. Quoique nos logemens fussent retenus , nous n'en trouvâmes qu'une partie de libre ; ce qui nous obligea , ma fille & moi , de coucher dans la même chambre. Nos femmes n'étant séparées de nous que par une cloison , elles avoient négligé d'ôter la clef de la porte qui s'ouvre sans bruit , & l'on a pris pendant notre sommeil , la montre de ma fille sur sa table de nuit. La mienne , qui étoit également sur ma table , n'a point été apperçue , étant couverte d'un mouchoir ; mais mes poches , qui étoient sur une chaise , ont été emportées. On les a retrouvées le matin sur l'escalier , ainsi que les papiers & effets de peu de valeur qu'elles renfermoient ; ma bourse même a été remise après en avoir ôté l'argent ; on m'a pris de plus un étui d'or & une jolie

bonbonniere, où il y avoit un portrait que j'aimois beaucoup. Je ne fais si je vous raconterai un jour mes succès ; mais depuis longtemps je vous ennuie de mes infortunes. Hélas ! celles du cœur sont les seules sensibles ; mais il est un terme à tout, chaque jour y conduit ; & si quelque chose me console , c'est l'espérance de l'atteindre.

---

## LETTRE II.

*A Mad. de\*\*\*.*

*Le premier juin 1789.*

**V**ous êtes, Madame, un ange de consolation, & j'ai grand besoin d'en rencontrer qui veuillent bien s'intéresser à moi. Assurément je me réjouis du mieux qu'éprouve M. D... Mais il m'est trop cher pour prendre le change sur son état : sa maladie ne pardonne point, & tous mes jours seront empoisonnés par la crainte d'une rechûte. Je lui ai écrit quatre mots par le dernier courier, je ne fais s'ils lui seront lus : si vous pouvez le voir, dites lui bien que jamais je ne ferai heureuse loin de lui, qu'il n'a qu'à dire un mot, & que je saisirai toutes les occasions de m'en rapprocher, soit

aux eaux , soit ailleurs : les distances ne m'arrêteront point , quand il sera question de me procurer une satisfaction à laquelle seule je puisse être sensible.

Nous touchons au moment d'une révolution effrayante ; est - ce par une clémence sans bornes que l'on arrêtera les séditieux ? D'un autre côté , des punitions exemplaires ne hâteront-elles pas l'instant de la révolte ? La conduite du duc d'Orléans semble annoncer de grandes vues , que le temps seul peut dévoiler. Dieu veuille que la noblesse françoise soit assez forte pour sauver le monarque & la monarchie du précipice dans lequel un ministre républicain a su l'entraîner ! Peut-être un jour nous en fera-t-on justice. Je pense comme vous : il faut vivre encore , ne fût-ce que pour voir ce que cela deviendra. Pourquoi toutes les calamités viennent-elles à la fois ? Que la famine suive la guerre , c'est dans l'ordre. Les propriétés ont été ravagées , les terres sont restées incultes faute de bras , & ce premier fléau doit en amener d'autres ; mais dans la révolution qui s'opère & qui se prépare de longue main , l'agriculture n'ayant point été négligée , sans les accapareurs on ne devroit point manquer

de bleds. Si le gouvernement vouloit , les traces des concussionnaires ne pourroient lui échapper ; pourquoi donc ne le veut-il pas ? Etrange politique !

Adieu, Madame, je m'accoutume à votre exactitude ; elle me devient nécessaire : s'il falloit y renoncer , ce ne feroit point sans peine, & vous savez trop combien j'ai besoin de consolation pour craindre que vous m'enleviez jamais celle - là.

---

### LETTRE III.

*A Mad. de B...*

*A Luxeuil, le 10 juillet 1789.*

**T**OUTE entiere à l'inquiétude & à la douleur , j'ai négligé depuis quelque temps la correspondance de mes meilleurs amis : il y a des instans dans la vie, où la société est importune , où les consolations redoublent le chagrin , où l'on voudroit être oublié de l'univers , & où l'on s'efforce même d'effacer de sa mémoire les rapports que l'on a eus avec lui. Telle est ma position depuis le nouvel accident survenu à M. D... C'est la profonde affliction que m'a causée cette nouvelle, qui

m'a empêchée de vous écrire depuis longtemps : vous me connoissez trop pour ne pas y croire, & cette raison fait tout pardonner.

Je n'entends rien aux voyages de Mad. de C... Dieu la préserve de perdre jamais le seul bien qui attache à la vie ! Si elle songeoit quelquefois que le temps suffit pour tout détruire, elle n'avanceroit pas par imprudence. un moment qui après lui entraîne des regrets que l'on conserve autant que la vie.

Je ne réponds point à votre lettre. Hélas ! les conseils qu'elle renfermoit, ne m'eussent pas trouvée rebelle ; je comptois voir M. D... au mois d'août, & prendre avec lui, pour nous rejoindre, les arrangemens qu'auroit suggérés l'amitié qui nous unit. Ce projet est détruit. Tout passe ; voilà la consolation des malheureux.

Quel moment de troubles & de combustion ! Comment cela finira-t-il, & qui nous gouvernera ? L'existence du roi est affreuse ! Lui persuader que ses jours sont en danger, afin d'obtenir de sa noblesse qu'elle se rende à la chambre du tiers : on a bien senti que son dévouement ne pourroit venir que de la crainte du danger où se trouvoit sa ma-

jesté, & par adresse on a obtenu d'elle ce qu'elle n'auroit point accordé à son intérêt particulier. Quelle ruse affreuse !

Je n'ose vous rendre les intentions que l'on prête à ceux qui entretiennent les troubles & la division ; il faut espérer que le temps ne les confirmera pas. Charles I valoit mieux que Cromwel.

---

## LETTRE IV.

*A. M. de C...*

*Luxeul, le 17 juillet 1789.*

J'AI reçu votre lettre ; je l'ai lue, je l'ai relue avec une émotion bien sensible. Et comment sans regret & sans attendrissement pourrois-je me rappeler un temps qui fut le plus heureux de ma vie ? Hélas ! il est passé, & mon bonheur avec lui. Si quelque chose peut adoucir nos amertumes, c'est la bienfaisante amitié : il est un âge où c'est d'elle seule qu'on a besoin. L'amour croît & s'éteint avec les charmes, les miens sont passés, mon ame est sensible, c'est elle que je vous offre : si cette sensibilité, sous une autre dénomination, n'a pas fait le bonheur

de notre jeunesse, qu'elle nous console, dans un âge plus avancé, des erreurs que l'on regrette encore, & qu'elle nous assure un ami pour pleurer sur notre tombe.

Je risque cette lettre sans savoir si elle vous parviendra, nos paquets ayant été arrêtés. Nous savons par des arrivans, le renvoi de M. Necker, & une partie de l'insurrection qui regne à Paris. Malgré votre éloquence, vous en êtes les auteurs. J'aime à croire à la pureté de l'intention, du moins à la vôtre; mais il y a dans la chambre, des agens dangereux: l'on nomme les chefs de parti; tout annonce une guerre intestine, & ce fera l'ouvrage des anti-constitutionnels. Si, comme il y a lieu de le craindre, M. Necker emporte avec lui son crédit, ou plutôt celui de l'état, la banqueroute est certaine: que deviendront alors les rentiers & pensionnaires du roi? Je suis de ce nombre, je n'existe que par lui; s'il manque à ses engagemens, la misère est mon partage; & comme il seroit dur d'y vivre devant les témoins de mon aisance passée, il faudra s'expatrier: voilà ma perspective; elle n'est pas gaie. Si quelque chose peut l'adoucir, c'est la certitude d'être aimée. Cette consolation dépend de vous; ne me la refusez

pas, & que vos lettres, en se multipliant, ne me laissent aucun doute sur un sentiment qui, devenu indépendant des circonstances, doit durer autant que nous.

---

## LETTRE V.

*A Mad. de \*\*\*.*

*A Luxeuil, le 20 juillet 1789.*

QUOIQUE les lettres de Paris aient été retardées & interceptées, nous avons appris les défastres de la capitale, où enfin l'on dit que la paix va renaître, & où dans ce moment de trouble, le citoyen tranquille pouvoit se flatter de n'être pas inquiété. Nous sommes ici bien loin, Madame, de cette sécurité. Depuis trois jours, d'heure en heure les nouvelles les plus affligeantes se succèdent. Avant-hier les habitans de S. Sauveur prirent la délibération de massacrer tout ce qui est ici noblesse & parlement. Le maire, homme sage & prudent, a suspendu l'exécution de ce projet, que l'on ne peut se flatter qu'ils aient abandonné. Hier au fallon, où les étrangers s'assembloient, on y porta l'alarme, en apprenant qu'un nombre considérable de pay-

sans de Fougerolles venoient piller la caisse , les registres , & brûler la maison du contrôleur des actes. N'étant pas sûrs qu'ils n'en voulassent qu'à lui , nous nous hâtâmes de sortir du fallon , pour nous réfugier chez nos hôtes. Comme je demeure à l'un des bouts de la ville , par où les séditieux arrivoient , je ne pus faire assez de diligence pour les éviter : je me trouvai enveloppée dans la foule , qu'il fallut traverser , non sans être regardée d'une manière peu rassurante. Ils étoient tous armés de haches , de fusils , & d'une arme qui d'un côté offre un stilet , & de l'autre un pistolet.

Arrivée dans ma chambre , je sentis que mon cœur battoit plus vite que de coutume. A la chute du jour , la princesse de S. Maurice , fille de M. de Langeron , commandant de la province , les détermina à s'en retourner ; ce qu'ils firent , n'ayant pas trouvé l'objet de leur haine , mais après avoir forcé les prisons & avoir mis les malfaiteurs en liberté. A dix heures du soir , nouvelles alarmes ; elles étoient occasionnées par le tambour & les habitans d'un village , qui faisoient ici leur entrée. Ils avoient appris que Luxeul étoit en danger , ils venoient le défendre ; mais leur intention étant inconnue , nous eûmes toute la

peur. On nous annonce pour cette après-midi la réunion de plusieurs villages qui en veulent à l'abbaye , aux employés & à la noblesse. Il n'y a pas de possibilité de sortir d'ici ; quelques étrangers l'ont entrepris vainement ; les uns ont été arrêtés dans les villages voisins , où on les garde en otage jusqu'à ce que l'on sache le parti qu'ils ont adopté. M. & Mad. de Montessu , en arrivant à Fougerolles comme les féditeux en fortoient , furent arrêtés , ramenés ici au milieu de ce cortège , & menacés à chaque riviere ou étang , d'y être jetés. Nous ne savons encore quel parti nous prendrons. Nous déguiser , n'est pas un moyen sûr ; rester , ne l'est pas davantage. Notre position n'est point plaisante , sur-tout pour ceux qui , comme moi , desirent la paix : plaignez-nous , je vous donnerai de mes nouvelles ; faites-les passer à nos amis.

---

## LETTRE VI.

*A la même*

*A Luxeuil , le 20 juillet 1789 , à cinq heures du soir.*

**A**PEINE ma dernière lettre étoit cachetée , que vingt villages vinrent en députation

prévenir le maire que la ville ne feroit point en sûreté jusqu'à ce que la noblesse opposée au parti du tiers , & que par cette raison on nomme protestans , ne fût sortie de la ville : ils donnerent la liste des pros crits. Les noms de Mrs. de . . . & de mon gendre s'y trouvant , on leur donna avis de s'évader. Quelle inconséquence ! On ne veut point qu'ils restent ici ; & pour empêcher qu'on en sorte , les chemins sont gardés : ils ont fouillé un laquais que nous avions envoyé à Besançon , & ne lui ont remis les lettres dont il étoit porteur , qu'après en avoir pris lecture.

En sortant de table , où vous imaginez bien que l'on dina mal , je suivis hors de la ville les deux pros crits. Nous entrâmes dans une maison sûre , où ils se déguisèrent du mieux qu'ils purent. Un camarade d'infortune , âgé de soixante & quinze ans , se joignit à eux : avec un guide , ils s'enfoncerent à pied dans les bois , où ils resteront jusqu'à ce qu'ils soient dehors de la province.

*A dix heures du soir.*

Le conducteur vient de revenir ; un autre l'a remplacé. Un honnête laboureur leur a prêté un cheval ; comme le vieillard ne pouvoit plus se soutenir , il y a lieu de croire qu'il

en profitera seul. Le guide a dit qu'ils avoient marché une partie de la nuit par un temps & des chemins affreux : ils ont de l'argent, mais ils n'ont pas une chemise. Leur projet est de gagner Montbelliard, où nous irons les rejoindre, quand nous croirons les chemins un peu moins dangereux.

*Le 21.*

Ce matin, le bain se trouvant investi, on nous en fit sortir à la hâte : c'étoient encore les habitans de Fougerolles, qui venoient chercher leur contrôleur. D'heure en heure il revint de nouvelles communautés, les unes pour attaquer, les autres pour défendre : ces dernières s'enrégimenterent dans la milice bourgeoise qui vient d'être créée à l'imitation de celle de Paris. Jusqu'à une heure tout se passa à parlementer ; mais alors le tocsin & le tambour annoncerent de nouveaux dangers. C'étoient toutes les communautés dépendantes de l'abbaye, qui venoient redemander les titres qui les assujettissoient à des redevances. Les premières portes étant fermées, les payfans les enfoncerent à coups de haches. Quoique l'abbé leur remit ses papiers & leur signa tout ce qu'ils voulurent, ils pillerent ses cuisines, où il ne resta pas une casserole ; ils briserent

aussi quelques meubles des appartemens ; le vin des religieux & de l'abbé ne fut point épargné. Comme la milice bourgeoise jugea , je ne fais pourquoi , qu'on ne devoit arrêter le désordre que quand il s'étendrait dans la ville , ils bûrent tant , que sur le soir on vit une partie de ces misérables étendus sur le pavé , couverts de contusions , de sang & d'immondices occasionnées par leur intempérance. Le bruit dura jusques vers dix heures , & enfin ils se retirèrent. Alors un mari battit sa femme ; elle cria au feu : comme on en avoit menacé les moines , le tocsin se fit entendre de nouveau , & les terreurs recommencerent.

*Le 22.*

Le tocsin a prévenu aujourd'hui l'heure du réveil : les communautés qui se disent amies , arrivent en foule pour secourir la ville , menacée par un grand nombre de brigands. Elles marchent en ordre sous les armes ; elles en ont de toutes especes , depuis le fusil jusqu'au bâton. Elles se joignent à la milice ; les postes sont distribués ; trois vieux canons défendent l'entrée d'un pont ; tous les chariots du pays sont employés pour servir de fascines dans les communications des rues à la campagne : les

baignans font armés & leur prêtent du secours.  
 Quel fera la fin de cet appareil ?

---

## LETTRE VII.

*A la même.*

*Le 23 juillet, à six heures du soir.*

**L**A journée s'est passée en escarmouches, l'ennemi n'osant point attaquer. Les prisons sont remplies de brigands, dont les montagnards ont fait justice; ils semblent nous dire: nous sommes les plus forts, nous voulons vous le prouver; mais aussi nous voulons vous protéger & vous défendre.

Plusieurs voitures, parties le matin pour Plombières, ont été arrêtées à Fougerolles par les habitans du Valdageau, qui gardoient le village en l'absence de leurs alliés. Ils disent que, puisque l'on demande du secours à Luxeul, personne ne doit en sortir. La campagne est infestée de tous côtés de gens sans aveu; on ne voyage point sans passe-ports. La princesse de Lixtenay, dont la fille aînée est mourante, a été obligée d'abandonner son château, & de se réfugier à Vesoul avec sa famille, après avoir cédé ses titres & vu ses

habitations ravagées. On assure qu'on n'en épargne aucune. Je vous quitte. Malgré l'heure & le danger , nous montons en voiture : à force d'intrigues , nous avons des chevaux ; nos gens & nos femmes font partis pour Besançon. Une grand'-mere de trente-neuf ans , une fille qui en a vingt , un enfant de quinze mois , une vieille berceuse qui pleure toujours , un seul laquais & un pistolet composent notre cortège & nos armes. Si nous arrivons à Lure , je vous écrirai ; de là , nous nous rendrons à Montbelliard.

---

## LETTRE VIII.

*A Bésfort , le 23.*

**N**ous sommes arrivés heureusement à Lure , à l'aide de nos passe-ports , qu'il a fallu souvent montrer aux payfans qui couvroient les chemins. La ville étoit illuminée , pour éloigner les brigands qui dans la matinée avoient dévasté les maisons des chanoines. Les portes , les fenêtres & les voitures étoient brisées ; les glaces , les vitres , les marbres , les porcelaines , les faïances étoient réduits en poudre & formoient des éminences ; on distinguoit

distinguoit à travers , des monceaux de marquetterie qui la veille faisoient partie des meubles. Après le pillage des maisons des chanoines, les brigands furent à l'église, où ils volèrent une partie des vases sacrés : ceux que l'on put soustraire à leur fureur , furent promenés dans la ville. Cette procession servit de signal ; les bourgeois s'assemblerent , s'armerent , & chassèrent les ennemis , dont deux furent tués & plusieurs blessés.

Le lendemain , nous arrivâmes pour dîner à Belfort : les auberges étoient remplies des malheureux habitans de la Franche-Comté. Le reste du jour il en arriva tant , que les voitures se succédoient comme lors d'un voyage de la cour. Tout y paroissoit fort tranquille : la bourgeoisie , qui s'étoit enrégimentée , faisoit le service avec le régiment de la Vieille-Marine. Les villages voisins s'y étoient rendus dans le plus grand ordre , avec des drapeaux , marchant au bruit de leur musique champêtre. La garnison leur accordant les honneurs , un détachement alloit hors de la ville les chercher & les reconduire. Cet accord duroit depuis trois jours , où malgré la nécessité de moissonner , ils passoient le temps à la ville pour attendre sous les armes M. Necker.

qui étoit annoncé, & au-devant duquel les troupes nationales ne cessoient de marcher. De jeunes filles parées, portant de gros bouquets, devoient également se trouver sur la route lors de son passage. Afin d'en être instruit, deux magistrats étoient à Basle, députés de la ville pour qu'au moment où son départ seroit arrêté, ils partissent & vinssent en donner avis.

Dans l'après-midi du 24, les payfans qui n'étoient armés que de fourches & de bâtons, demandèrent des armes, en promettant de les rendre après le passage de leur dieu tutélaire. M. Dulau, lieutenant-général, inspecteur de la division, eut la complaisance de les promettre. Sans doute il en sentit la conséquence, & ne les fit point délivrer. Quelques mutins coururent à l'arsenal; ils cassèrent des fenêtres & essayoient de le forcer, quand on donna ordre au régiment de la Marine de tomber dessus. Ils furent arrêtés & conduits en prison: les chasseurs d'Alsace balayerent les autres. Pendant plus d'une heure il ne fut pas possible d'entrer dans la ville, la consigne étant seulement d'en laisser sortir.

Peu de temps après cette expédition, qua-

rante-huit jeunes gens de la ville, à cheval, toujours pour le même objet, vêtus de verd & imitant les troupes légères, arriverent sur la place au galop; en même temps le tocsin sonna, les portes se refermerent, & l'on apprit que des brigands en petit nombre s'approchoient. Des détachemens furent envoyés pour les disperfer, ce qui ne fut pas long. Les dragons de la ville se remirent en route pour empêcher les communautés voisines d'aller plus avant. Elles avoient entendu le tocsin, & venoient au secours des habitans & de la garnison de Bèfort, qui n'a point hésité pour exécuter les ordres des chefs.

Notre projet avoit été de nous refugier à Montbelliard, & d'y attendre que l'on pût en sûreté rentrer en France; mais les états de ce prince étant menacés, nous crûmes plus prudent de gagner la Suisse. Ce parti devenoit d'autant plus nécessaire, que le soir en rentrant à l'auberge, nous vîmes passer la princesse de Montbelliard avec ses enfans & une partie de sa cour; elle se retiroit à Bèfort. Le prince étoit resté à Etupe, où avec son artillerie, les gens de sa suite & un détachement de la garnison, qu'il avoit demandé, il se disposoit à recevoir les brigands. Il en

fut quitte pour ces précautions : ils n'osèrent approcher. Ses possessions en Franche-Comté & les François retirés à Montbelliard furent cause du trouble : aussi les fit-il prier de quitter ses états.

Le lendemain, à six heures du matin, nous partîmes pour Basle. Les troupes étoient sous les armes ; nous rencontrâmes des piquets de chasseurs qu'on avoit fait sortir pour observer les brigands, que l'on annonçoit être au nombre de cinq ou six cents. Je ne fais quel a été le résultat de la journée ; mais je ne doute point que ces préparatifs de guerre ne les ait dispersés.

Avant d'arriver à Basle, nous parcourûmes encore onze lieues de la haute Alsace, province dont j'ai parlé dans mon troisieme voyage. (a) Cette partie est bien cultivée, & fertile en vin, en grains de toute espece, pommes de terre & différentes autres sortes de légumes. Près d'Alzrique nous rencontrâmes M. & Mad. Necker, & deux voitures de suite : il se rendoit enfin aux vœux des François. Nous apprîmes à Basle, où il s'étoit retiré, que depuis quatre jours il avoit reçu

---

(a) Il n'est point imprimé, non plus que le second. Je les donnerai au public avec une nouvelle édition du premier, s'il daigne accueillir celui-ci.

les ordres de rappel. La santé de Mad. Necker avoit été le prétexte dont il s'étoit servi pour différer son retour ; quelle en étoit la véritable cause ? Il ne pouvoit ignorer les malheurs arrivés depuis son départ, l'anarchie, l'insurrection générale qui désoloient la France : vouloit-il se faire désirer ? Ce motif d'orgueil n'est pas presumable dans le moment d'une révolution où chaque heure est marquée par de nouveaux forfaits. Etoit-ce embarras, découragement, insuffisance ? Le temps seul pourra donner le mot d'une énigme où bien des calculateurs ont échoué jusqu'à présent.

A une petite distance de Basle, nous laissâmes sur la gauche, Huningue, petite ville située dans une plaine charmante, aux pieds des montagnes & sur le bord du Rhin. Cette ville d'Alsace fut bien fortifiée sous Louis XIV, d'après les plans du maréchal de Vauban.

Nous passâmes ensuite la dernière barrière de France, & de l'autre côté nous nous trouvâmes dans une rue déserte, servant de fauxbourg à la ville de Basle. Tous les volets & portes des maisons en étoient fermés : nous apprîmes que c'étoient autant de petites campagnes, où d'honnêtes bourgeois venoient se

délaisser le samedi soir en y restant jusqu'au lundi matin.

Le territoire de Basle, long & étroit, ne renferme pas plus de quatre lieues quarrées. Son sol en général rend aux cultivateurs les mêmes productions que celles qui abondent en Alsace. Ce canton appartenoit anciennement à un petit peuple que l'on appelloit *Rauracum*, & qui sans consulter ses forces, se mêla à l'expédition de l'armée Helvétique dans les Gaules. Les Romains, accoutumés à vaincre, eurent bientôt soumis ces peuples confédérés. Le nom du village d'Aust, à une lieue de Basle, & quelques débris d'architecture confondus dans de vieilles masures, si l'on avoit des doutes, prouveroient seuls que ce canton appartenoit autrefois aux Romains. Aust a fourni d'ailleurs une grande quantité de médailles & d'antiquités aux amateurs en ce genre.

Les Romains y formerent quelques colonies qui subsisterent jusqu'à la défaite d'Attila, roi des Huns, dans les plaines de la Chepe près de Châlons en Champagne. Ce brigand, dans sa fureur, détruisit tout ce qui s'offrit à son passage. Une partie de son armée, fatiguée de la vie errante & vagabonde que leur faisoit mener leur chef, & sans doute décou-

ragée par ses dernières infortunes, se joignit aux habitans de Basile pour reconstruire leur ville, qu'ils venoient d'anéantir.

Cette province fut ensuite conquise, en même temps que la Germanie, par les rois Francs : elle resta sous leur dépendance jusqu'au regne de Charlemagne ; après lui, l'empire passa sous la domination des Allemands, & Basle suivit le même sort.

L'insurrection ayant toujours été d'un dangereux exemple, les évêques de Basle profiterent successivement de celui que leur donnerent les grands vassaux de l'Empire, qui firent des bénéfices de l'état, des propriétés héréditaires. Les évêques, à l'appui de la religion dans un siècle d'ignorance & de fanatisme, secouerent à leur tour le joug de ces nobles devenus tyrans : ils s'emparèrent des biens que ceux-ci furent forcés d'abandonner, transférerent leur siege de Rauraque à Basle, où ils gouvernerent le peuple sous la protection immédiate des empereurs d'Allemagne. Ils jouirent tranquillement de leur domination jusqu'au moment où Erasme prépara le grand ouvrage de la réforme, que Luther a ensuite développé, prêché & accrédité. Cette grande révolution fut, selon l'usage, accompagnée de beaucoup d'émeutes. Le peuple, toujours

étonné d'avoir en main une autorité qu'il sent bien qui va lui échapper, s'empresse de signaler son regne par des forfaits dont l'impunité le rend glorieux. Ce fut donc les armes à la main que les bourgeois forcerent les vrais législateurs à changer de croyance, en abolissant la messe. Ils brûlerent aussi publiquement & sans scrupule les images & statues des saints révéérés par leurs peres. Erasme voulut alors s'opposer aux succès de Luther, dont il sentit les conséquences; mais il étoit trop tard, le réformateur eut raison: le salaire d'Erasme fut la haine des deux partis.

A cette époque, les évêques se trouvant sans autorité, & prêchant en vain une religion à laquelle on ne croyoit plus, se virent forcés de se réfugier à Porentrui, aujourd'hui capitale de l'évêché de Basle, & qui faisoit alors partie du comté de Neuchâtel. Ce fut Henri III, l'un de ses évêques, qui l'acheta: depuis, elle fut encore aliénée; mais pendant le quinzième siècle elle se soumit sans retour aux princes ou évêques de Porentrui, qui continuerent à y faire leur résidence.

L'évêché de Basle est une province d'Allemagne dans le cercle du haut Rhin, qui n'a rien de commun avec le canton de ce nom:

elle appartient en souveraineté aux évêques de Basle. Elle est située entre la France & la Suisse. Ses évêques ont le titre & le rang de prince de l'Empire ; ses revenus ne sont point fixés ; le conseil qui gouverne ce petit état , lui paie 24000 liv. pour son jeu , & défraie sa maison qui ne laisse pas que d'être considérable , ayant des écuyers , des pages , des gardes , & un grand nombre de chevaux. Son palais est vaste , mais antique. La ville , dans une jolie position , est très-peuplée & assez bien bâtie ; plusieurs familles nobles Alsaciennes y font leur résidence. On voit chez M. le comte de Roqueback un beau jardin dans le genre anglais.

Les privileges considérables dont jouissoit Porentrui , ayant plus d'une fois troublé le bonheur de ses souverains , & la paix qui devoit régner entre eux & ses habitans , les apôtres de Jésus employèrent la force pour les annuler : ce qui leur fut facile , à l'aide des troupes de France , qu'ils invoquerent. Louis XV , ou plutôt son conseil , accéda à cette demande. Si cette injustice , qui se commit en 1742 , força les citoyens à abandonner des droits ou des usages intéressans , elle leur valut la paix ; & perdre à pareil prix , c'est gagner beaucoup.

L'évêché de Porentrui est à la nomination des chanoines , & l'évêque est choisi parmi eux. Ceux-ci furent également obligés d'abandonner Basle : ils se réfugièrent d'abord à Fribourg en Brisgaw ; mais ce lieu ayant été trop souvent le théâtre de la guerre , ils obtinrent en 1678 , à la paix de Nimegue , de transférer leur collégiale à Arlesheim , où ils sont aujourd'hui. Les canonicats valent 15000 livres , & sont nommés alternativement par le pape & par eux. Les chanoines doivent être allemands & gentilhommes ; mais le S. Pere enfreint sans scrupule ces deux conditions.

---

## LETTRE IX.

*A la même.*

**J**E craindrois de vous ennuyer , si j'entrois dans le long détail des différens gouvernemens auxquels se sont soumis les Baslois ; je me contenterai de dire qu'ayant achevé de se soustraire , lors de la réforme , à la domination ecclésiastique , à laquelle ils portoient de temps à autres quelque atteinte , le gouvernement devint entièrement populaire. Une partie de la noblesse avoit été bannie pour

avoir soutenu, contre le vœu général ; le parti du duc d'Autriche ; le reste fut sans force & sans distinction. Les plébéiens s'emparèrent exclusivement des premières places, dont aucune ne peut être remplie que par des citoyens ; on en cite qui en réunissent jusqu'à trente-deux. Vous imaginez bien qu'elles n'exigent par toutes un égal travail.

La maison de Berenfeld est la seule qui n'ait point dérogé en entrant dans le commerce : aussi est-elle pauvre, ne pouvant occuper de places dans la république. Le service est sa seule ressource : comme catholique romaine, elle en trouve en France & chez le roi de Sardaigne.

Les deux villes composent entre elles dix-huit tribus ; la grande en a quinze, & l'autre trois : ce sont de ces dix-huit tribus que sont tirés les deux bourguemestres & les deux grands tribuns : ces quatre chefs, les plus considérables de la république, sont ordinairement désignés sous le titre de magnifiques seigneurs. Le grand-conseil, composé de deux cents seize personnes, & le petit de soixante, sont tirés à nombre égal de chaque tribu.

Le petit-conseil, présidé par un bourgue-

mestre & un grand tribun ( c'est à ces seconds magistrats que la place des premiers est donnée, soit par changement ou par mort ), s'assemble deux fois par semaine , pour y juger les différends qui s'élèvent entre les bourgeois, nommer les bénéfices & les places de peu d'importance, dont les fonctions se bornent à la police de la ville.

Le grand-conseil, qui s'assemble le premier & le troisième lundi de chaque mois, règle tous les intérêts politiques de l'état, ainsi que la législation, les finances & la grande police; il nomme aussi aux principaux emplois. Indépendamment de ces deux conseils, il y a des justices inférieures, où se jugent les affaires concernant l'administration des biens d'église, des collèges, les causes matrimoniales, celles qui intéressent le commerce, &c. Une partie des causes de leur ressort se portent aux conseils, où elles sont jugées définitivement.

La police du canton est soumise à des juges. Il y en a sept, que l'on nomme baillifs, qui, sauf exception, font leur résidence dans des châteaux appartenans à la république. Ils sont en place pendant huit ans. Leur administration est soumise au jugement des conseils, dans

lesquels ils n'entrent point pendant qu'ils sont en place : une nouvelle élection peut les y rappeler.

Les citoyens s'assemblent une fois par an , pour recevoir le serment que les chefs de la république font de conserver leur liberté, leurs droits, & de veiller à la sûreté commune : ceux-ci font à leur tour dans les différentes tribus le serment usité entre le vassal & son seigneur.

*Basilea* , ou Basle , fut ainsi appelée par les gens du pays, qui donnoient ce nom à un chêne consacré par quelques superstitions du paganisme.

Le Rhin , qui traverse la ville , la divise en deux parties que l'on nomme le grand & le petit Basle. Ce dernier fut long-temps hypothéqué aux ducs d'Autriche ; mais les habitans du grand Basle , qui sentirent l'importance de la réunion , l'acheterent de ses souverains. Elles sont toutes deux fortifiées par des murailles , des fossés & des remparts réguliers , formant de jolies promenades. Basle , assez considérable pour contenir cinquante à soixante mille habitans , n'en renferme que dix-huit mille. Ses rues paroissent tristes & désertes : on en compte , dit M. Bourrit , deux cents

vingt : elles sont étroites & sans alignement. Parmi les maisons ; qui toutes annoncent l'aïfance , il s'en trouve de belles , dont la construction paroît lourde : elles sont bigarrées en-dehors de plusieurs couleurs : on en voit dont la porte cochère est brune , les entablemens bleus , les murailles jaunes ou violettes , & les jalousies & contrevents verts : quelques-unes présentent des payfages , ou des tableaux gigantesques de traits historiques.

La ville étant bâtie sur plusieurs petites montagnes , & le pavé étant pointu & très-étroit , le marcher est fatigant & pénible. Un grand & beau pont de bois , ayant cent toises de long , sert de communication aux deux autres villes. Du côté du grand Basle , on est étonné de trouver à l'extrémité du pont une figure adaptée à la muraille , faisant partie d'une horloge dont elle marque les secondes en tirant la langue au petit Basle. Cette insulte répétée est pour rappeler aux habitans le dessous qu'ils eurent dans une querelle populaire , où tous ceux qui prirent le mauvais parti furent obligés de se réfugier sur ce côté du Rhin. Quoique cette histoire soit fort vieille & qu'elle ne soit transmise que par tradition , les habitans du grand Basle ont con-

servé sur les autres une espèce de supériorité qui nuit pour l'ordinaire à l'intimité. Plus haut, mais sur la même tour où l'on a placé cette tête ridicule, on apperçoit un crâne posé sur une pique. C'est, dit-on, le reste de la tête d'un bourguemestre qui fut traître à la patrie.

Basle, ainsi que toutes les villes & villages dépendans des treize cantons, a une grande quantité de fontaines. L'auteur qui a compté les rues, assure que cette cité en renferme quatre-vingt-six : elles sont presque toutes situées dans le milieu des rues, & décorées de mauvaises petites statues représentant Charlemagne, Guillaume Tell, ou quelques héros dont les exploits contribuèrent au bonheur de la société.

La propreté des maisons en-dedans & en-dehors en Suisse, mais sur-tout à Basle, est étonnante, & ne peut être comparée qu'à celle que l'on entretient en Hollande : la chaîne, le manche des sonnettes, la serrure & la pomme placée dans le milieu des portes, tout cela en cuivre jaune, est plus brillant & plus soigné que ne le sont les bijoux d'or que nous entassons dans nos poches. On trouve à Basle de fort bonnes auberges, dont

les enseignes en relief & souvent repeintes , font une décoration agréable : à ce titre , celle des Trois-Rois , de taille gigantesque , doit avoir la préférence ; elle est encore recommandable par une salle à manger d'été , bâtie sur le bord du Rhin , d'où l'on jouit d'une vue délicieuse ; mais l'hôte fait payer cher cet agrément. Nous logeâmes à la Cigogne , autre auberge en réputation , dont le propriétaire honnête & soigneux , traite avec plus d'humanité les étrangers : ces deux auberges , ainsi que le Sauvage , étoient remplies par des François , presque tous Comtois. Le marquis d'Ormenans , vieillard paralytique , n'ayant pas , selon les apparences , six mois à vivre , fut obligé de se lever la nuit : sa femme & ses enfans l'habillèrent à la hâte , & se jeterent avec lui dans des voitures , pour fuir à temps le danger pressant qui les menaçoit,

On nous raconta que l'abbé de Baliviere , aumônier du roi , précédant de quelques heures M. & Mad. de Polignac , & la comtesse Diane , étoit descendu aux Trois-Rois pour y retenir des appartemens. Fâché que les plus beaux fussent occupés , il parloit déjà de déloger les locataires , quand il apperçut

M.

M. Necker sortant du sien. Cette vue fit sur lui l'effet que celle du basilic est sentée produire sur l'homme. Pétrifié, médusé, il quitta l'hôtel & courut à l'auberge la plus éloignée, pour éviter à l'avenir pareille rencontre. Voilà ce que l'on dit, ce que je fais, c'est que la duchesse a eu avec le directeur général un entretien en tête-à-tête de deux heures.

On compte à Basle six églises calvinistes. La cathédrale, ainsi que tous les temples consacrés au culte de la religion réformée, est dépourvue de toutes especes d'images & d'ornemens. Les colonnes terminées par des arcades séparant l'œuvre des collatéraux, les pilastres, les corniches, le jubé, les ceintres des portes & des fenêtres, tout, jusqu'au buffet de l'orgue, est peint en rouge foncé, & les murs en gris. Cette bigarrure de mauvais goût produit un effet triste. Dans les églises, & sous d'anciens cloîtres, on trouve beaucoup d'épitaphes & quelques petits mausolées. C'est dans cette cathédrale que sont conservés les restes du fameux Erasme : il fut enterré le 12 juillet 1536. Son épitaphe porte qu'il étoit plus que septuagénaire, quoique sur sa statue à Rotterdam on lise qu'il naquit en 1467 : erreur à vérifier. Tous les histo-

riens s'accordent à dire qu'il étoit bâtard. La faute de sa mere fut heureuse pour la postérité. Dans l'enfance d'Erasme, son esprit étoit si bouché & si tardif, que l'on n'en espéroit rien. Son exemple a servi depuis de consolation en Hollande aux peres & meres dont les enfans paroissent peu propres à l'étude. (a)

La plupart des églises ayant été bâties avant la réformation, elles ont des chœurs qui ne sont d'aucune utilité : au milieu de celui de la cathédrale, on conserve les anciens fonts qui servoient aux catholiques romains; ils sont fort beaux : c'est aussi dans l'épaisseur du mur de ce chœur qu'est placé le trésor de la république. C'est encore dans une salle attenante à cette église, que se tint en 1451 le fameux concile de Basle : on y montre la chaise en bois qui servit au secretaire. Derrière cet édifice, on trouve sur le Rhin une petite terrasse plantée d'arbres, qui en offrant de nouveaux points de vue, offre de nouvelles beautés.

La religion dominante est la calviniste; mais la catholique romaine y est tolérée : il y a une église consacrée à ce culte, où le

---

(a) Dictionnaire historique des hommes illustres.

service se fait en allemand. On est étonné de la précision & de l'accord du chant des assistants. Près du cimetière, sous un hangard semblable à nos charniers, on voit tout le long les restes d'un ancien tableau peint à fresque par Jean ou Hugues Klauber, & non par Holbein, ainsi que plusieurs voyageurs le rapportent. Ce morceau singulier se nomme la danse des morts. Il jouit long-temps d'une grande célébrité; mais depuis ayant été restauré quatre fois, il fut gâté quatre fois.

Le respect pour le culte dominant est poussé à un tel point, que le dimanche, seul jour de la semaine où il se célèbre, à l'heure indiquée, le matin & le soir, les portes de la ville se ferment pendant sa durée, & des magistrats se promènent dans les rues: s'ils y rencontrent des citoyens, ils les interrogent; & si leur raison pour s'abstenir du prêche n'est pas valable, ils sont condamnés à une amende.

Pendant mon séjour à Basle, un bourgmestre, ou l'un des magnifiques seigneurs, y mourut. Je fus témoin des honneurs simples & nobles que l'on rendit à sa mémoire. Son corps fut porté directement au cimetière par huit conseillers de sa tribu. Cette marche se fit en silence; elle n'étoit accompagnée ni

de chants , ni de cierges , ni de prêtres. Le grand & le petit conseil se rendirent en même temps par ordre & en habits de costume à l'église , où le ministre prononça une oraison funèbre qui dura deux heures. Les parens mâles se mêlerent aux membres des conseils ; les femmes ne parurent point.

Les Suisses n'ont point encore adopté le sage usage de transférer la demeure des morts au-delà de l'enceinte des villes.

Nous fûmes à la messe dans la chapelle de M. de Taffora , résident de l'empereur. Nous lui présentâmes nos hommages , ainsi qu'à Mad. la Résidente. Elle nous reçut dans un salon meublé à la grecque , & habillée du même costume. Nous fûmes qu'elle avoit pris naissance dans les états du grand-seigneur. Le costume & le salon , tous deux nouveaux pour nous , nous eussent paru charmans , si l'éclat des perles & des pierres dont le turban étoit décoré , n'eût pas été terni par les dents gâtées & le défaut de jeunesse de Mad. la Résidente.

Basle a une université qui est la plus ancienne de la Suisse : elle doit son existence au pape Pie II , qui l'établit au milieu du quinzième siècle. Elle se fait gloire d'avoir possédé des hommes illustres dans les sciences. La manière

dont on procède à l'élection des professeurs ; est cependant peu faite pour les faire fleurir : par un faux calcul, tendant toujours à l'égalité, toutes les places vacantes de la république se nomment au scrutin : on désigne ensuite trois, quatre ou six candidats ; on met leurs noms dans un sac, dans un autre six billets, sur l'un desquels on a écrit le mot de l'emploi vacant : deux personnes prises au hasard, en tirant les billets, terminent la loterie. L'université doit souvent à ces jeux du sort un professeur d'anatomie, qui jusques là avoit consacré son temps à l'étude des mathématiques ou de l'histoire naturelle. Sans goût pour une profession dont ils ignorent souvent jusqu'aux premiers élémens, ils se voient condamnés à la professer jusqu'à ce qu'une nouvelle erreur, en déplaçant encore un savant, les mette à même de faire un échange aussi intéressant pour eux que pour leurs disciples. A ce premier inconvénient se joint celui de laisser souvent languir dans l'oubli, des hommes dont les talens seroient utiles à la société, parce que leur nom ne sort jamais à propos dans ces loteries. Convenons que dans une monarchie où les places se donnent souvent à l'intrigue, on n'y commet cependant pas d'erreurs aussi grossières.

D'après cette maniere étrange de procéder à la nomination des places importantes de la république, on est étonné de l'ordre & de la précision avec lesquels les affaires de tout genre y sont conduites. Que feroit-ce donc, si chacun étoit à sa place ? Il est vrai que les Baslois usent de leur liberté républicaine pour censurer librement & très-haut la conduite & les mœurs des gens en place.

L'aifance, la liberté & l'espérance que conserve le dernier artisan de pouvoir parvenir aux emplois & même aux places de tribun & de bourguemestre, rendent ce peuple le plus heureux du monde. Ajoutez-y la douceur du climat, les privileges considérables dont les citoyens jouissent, l'amour de leur pays, le respect pour la religion & l'antique simplicité des mœurs : que d'avantages réunis pour les attacher à la patrie !

A seize ans tout citoyen est soldat, & se fait inscrire à ce titre. La ville est divisée en six quartiers ; ils fournissent chacun une compagnie que l'on nomme bourgeoise. Nous vîmes faire l'exercice à un corps libre, composé de deux cents jeunes gens de la ville de Basle. Ces volontaires sont vêtus d'un habit de beau drap vert, paremens, collet & revers rouges,

veste & culotte blanches. Le canton a toujours sur pied deux régimens de milice nationale, composés chacun de neuf compagnies de fusiliers, d'une de grenadiers, & d'une de dragons. Les six compagnies de district s'assemblent les dimanches, & s'exercent séparément. Les soldats des deux régimens se réunissent de même dans les villages ou bourgs qu'ils habitent, & sont par ce moyen en état de paroître au camp que l'on assemble devant Basle tous les deux ou trois ans.

C'est à la valeur des troupes que les Suisses doivent l'usage de vendre leurs services aux nations avec lesquels ils sont alliés : coutume malheureuse, à laquelle ils doivent rapporter en partie le défaut de population, non-seulement par l'absence des quarante mille hommes au moins salariés par les princes étrangers, mais par la population, qui ne peut avoir lieu à leur profit tant qu'ils sont dehors de leur pays. Et depuis Louis XI, qui régnoit en 1461, qui peut évaluer au juste cette perte ?

Louis XI, alors dauphin, fils de Charles VII, fut envoyé par ordre de son pere, à la tête d'une armée considérable, au secours du canton de Zurich, qui au sujet d'un différend élevé entre celui-ci & les cantons de Glaris & de

Schwitz ses voisins, refusa de se soumettre à la décision des autres cantons neutres, dont le jugement ne lui étoit pas favorable. Il s'agissoit de la succession de Frédéric, dernier comte de Toggenbourg, que les cantons de Schwitz & de Zurich se disputoient. La guerre s'alluma entre les trois cantons : celui de Zurich n'étant point assez fort, conclut une alliance avec Frédéric III, empereur d'Allemagne. Les autres cantons regardant ce traité comme une infraction à l'alliance générale, se rangerent, pour le faire rompre, du parti de Schwitz & de Glaris : le siege fut mis devant Zurich. L'empereur sentant bien que son parti ne seroit pas le plus fort, demanda des secours à la France. Charles VII qui trouvoit, en satisfaisant l'empereur, des motifs d'intérêt personnel, & en politique on n'en cherche pas davantage, (il espéroit dissoudre par cette guerre le concile de Basle, & se débarrasser en même temps de troupes aussi mal disciplinées que payées, & qui lui étoient à charge depuis que ses états étoient en paix) mit en conséquence son fils à la tête du secours demandé.

Le Dauphin prit la route de l'Alsace, que son armée dévasta en partie ; elle entra dans le Sundgau par le comté de Montbelliard,

& campa ensuite devant Basle. La garnison, qui pour lors en étoit foible, reçut un secours de quinze cents hommes de l'armée des confédérés. Malgré l'infériorité des Suisses, ils firent une sortie sur huit mille cavaliers ennemis, qu'ils repoussèrent jusqu'à Bruttelen, où ils trouverent des secours; mais les Suisses, qui ne s'en effrayerent point, les attaquèrent de nouveau, & les forcerent à repasser la riviere de Birs, où étoit resté le corps de l'armée.

Un succès aussi étonnant, au lieu de les satisfaire, ne servit qu'à augmenter leur courage : sans égard aux avis des officiers, qui vraisemblablement n'osoient donner d'ordres, ils voulurent s'emparer d'un pont vigoureusement défendu; & malgré leur valeur, cette entreprise fut l'époque de leur défaite : obligés de fuir à la nage, d'aborder devant des batteries dirigées contre eux, ils préférèrent encore de se battre, à la honte de rendre les armes. Une partie se jeta dans une petite isle, où elle fut massacrée; l'autre se frayoit un passage à travers les ennemis, quand elle trouva sur sa route un corps de cavalerie. Coupés de tous côtés, ils entrèrent dans l'hôpital S. Jaques; couverts d'un côté par le

mur , ils firent encore face à l'ennemi. Ce combat très-inégal ne pouvoit se soutenir : l'armée françoise étoit composée de trente mille hommes ; cependant les Suisses résistèrent jusqu'à ce que le feu prenant à l'hôpital , & les murailles cédant aux boulets de canon , ils furent sans ressources ; alors ils se battirent & moururent en désespérés.

Seize soldats seulement sur trois mille échappèrent au carnage ; mais en rentrant dans leur patrie , ils furent notés d'infamie , & eurent , dit le baron de Puffendorff , beaucoup de peine à échapper à la main du bourreau.

Quelle politique barbare ! Et que pouvoient seize hommes contre une armée de trente mille ? Sans doute , si l'on eût fait alors cette question aux Baslois ; ils eussent répondu comme le vieil Horace dans la tragédie de ce nom , *qu'ils mourussent.*

La perte des François fut portée à six mille hommes. Ce dénombrement ne s'est fait que par évaluation : le Dauphin , pour empêcher qu'on s'en assurât , resta sur le champ de bataille , où pendant plusieurs jours il fit enterrer séparément les morts , en jurant de ne jamais avoir un pareil peuple pour ennemi.

Malgré la perte entière de la petite armée

des Suisses, le Dauphin fut obligé de renoncer à ses projets, & de se retirer en Alsace. Cette bataille, qui eut lieu le 26 août 1444, est célébrée tous les ans à la même époque par un grand nombre de Suisses qui vont boire dans une hôtellerie du vin qui croît sur le champ de bataille : quoique ce vin, que l'on nomme le sang des Suisses, soit très-mauvais, l'amour de la patrie & le souvenir d'une belle action le font préférer au joli vin blanc qui croît sur le territoire de la république & dans le marquisat de Bade.

De retour en France, le Dauphin engagea son pere à rechercher l'amitié des Suisses : il ne cessoit de vanter leur bravoure, dont l'histoire fournissoit déjà tant de traits. Charles VII fit la premiere alliance avec les cantons en 1452; elle est datée de Monteil près de Tours, où la cour résidoit alors.

A la mort de Charles, le Dauphin, en montant sur le trône, imagina avec raison que des troupes composées d'un peuple avec lequel son pere s'étoit allié, pouvoient être d'un grand secours : il en prit à sa solde.

Le baron de Zurlauben, dans son *Histoire militaire des Suisses*, dit que ces peuples auroient laissé à leurs descendans un état heu-

reux, qui trouvoit dans ses propres forces & dans sa situation une entière sûreté, si après avoir repoussé les ennemis & donné une forme à la république, ils eussent pris le parti de rester chez eux, sans se mêler des affaires étrangères; mais, ajoute-t-il, la dépouille du duc de Bourgogne les amorça; les libéralités de Louis XI leur firent entrevoir une aisance que leurs peres ne connoissoient point, & ils se prêterent aux intrigues de diverses puissances qui recherchoient leurs troupes, comme une des meilleures infanteries de l'Europe.

Voici ce que Philippe de Comines rapporte au sujet des troupes Suisses, quand Louis XI entreprit de les faire venir en France.

“ Le roi envoya devers les Suisses qu’il  
 „ appelloit Messeigneurs des Liges, & leur  
 „ offrit de grands & beaux partis; premié-  
 „ rement 20000 livres l’an, qu’il donnoit  
 „ au profit des villes qui sont quatre: Berne,  
 „ Lucerne, Zuric, & croit que Fribourg y  
 „ avoit part, ainsi que Soleure & Undervald;  
 „ item 20000 livres l’an qu’il donneroit aux  
 „ particuliers & aux personnes, de quoi il  
 „ s’aidoit & servoit en ses marchés: & là se  
 „ fit leur bourgeois & aussi leur premier allié,

„ & en voulut lettres. A ce point firent au-  
 „ cune difficulté pour ce que de tout temps  
 „ le duc de Savoye étoit le premier allié :  
 „ toutefois ils consentirent à ses demandes,  
 „ & aussi de bailler au roi six mille hommes  
 „ continuellement en son service , en les  
 „ payant à quatre florins & demi d'Allemagne  
 „ le mois , & il y a toujours été ce nombre  
 „ jusqu'à trépas dudit seigneur. Un pauvre  
 „ roi n'eût sçu faire ce tour , & ce tour lui  
 „ tourna à son grand profit , & croit qu'à la  
 „ fin fera leur dommage ; car ils ont tant  
 „ accoutumé l'argent dont ils avoient peti-  
 „ tes connoissances par avant , qu'ils ont été  
 „ fort prêts à se diviser entre eux. Autrement ,  
 „ on ne leur sauroit nuire , tant sous leurs  
 „ terres âpres & pauvres , & eux bons com-  
 „ battans : pour quoi peu de gens essayerent  
 „ à leur courre fus. „

A la mort de Louis XI, Charles VIII re-  
 nouveilla avec les Suisses le traité qu'avoit  
 fait son pere , & depuis chaque roi en fit au-  
 tant à son avènement à la couronne. Il les  
 accoutuma peu à peu à vendre leur sang &  
 leur valeur ; c'est à l'époque de la défaite des  
 Suisses , dont je viens de parler , que la no-  
 blesse qui habitoit Basle perdit toutes ses

distinctions. Les Baslois, par un décret, allerent jusqu'à bannir les gentilhommes qui avoient pris le parti que soutenoient l'empereur & Charles VII.

Je n'entrerais pas dans un plus long détail sur la partie politique, & sur les traités d'alliance que les cantons firent entre eux, & auxquels cet événement donna lieu. Les personnes curieuses de les apprendre, trouveront à se satisfaire dans le Dictionnaire de la Suisse, & d'après lui dans les Lettres, très-estimées, de M. Coxe sur le même pays.

L'arsenal est borné d'un côté par une jolie petite promenade située dans le centre de la ville. On voit dans ce bâtiment barbouillé au dehors de plusieurs couleurs, deux grandes salles, l'une au rez-de-chaussée, & l'autre au premier, éclairée chacune de deux côtés dans la longueur par dix croisées de face, des canons, des lances, des vieilles armures, & cinq mille fusils : ce qui feroit peu considérable, si les citoyens n'étoient pas armés. Ce que l'on y trouve de plus curieux, c'est l'étonnante propreté qui y regne ; on ne distingue pas sur ces attirails de guerre, la plus légère trace d'humidité ou de poussière.

On voit près de cette petite promenade,

que l'on nomme la place S. Pierre, une vieille maison appelée le palais des Margraves de Bade, où ils se retirent en temps de guerre.

L'université entretient un jardin botanique pour l'instruction des élèves dans cette science; c'est le seul de la Suisse: on se borne à y cultiver les plantes usuelles. J'en ai peu vu d'exotiques, & aucune de ferres.

L'hôtel-de-ville, d'un goût ancien & bizarre, fut bâti en 1508, celui qui existoit avant ayant été détruit par un tremblement de terre. Les murailles dans le pourtour de la cour, sont peintes & rappellent quelques traits de l'histoire sacrée, tels que le jugement de Salomon & la chaste Susanne. Sur l'escalier, qui est également peint à fresque, on voit le jugement dernier, & le diable qui après l'arrêt fatal pousse les réprouvés dans les enfers. Parmi eux on reconnoît un pape & plusieurs prêtres. Cette ridicule caricature fut faite quelque temps avant la réformation. On trouve dans la même cour une statue de Munatius Plancus, favori d'Auguste, que les Baslois lui firent ériger comme à leur premier fondateur. C'est lui qui bâtit la ville d'*Augusta Rauracorum*, à laquelle Basle a succédé. Dans une des salles on conserve un tableau d'Holbein en huit

compartimens. Il représente les différentes parties de la mort de notre Seigneur.

C'est à l'hôtel-de-ville que les conseils s'assemblent. Le carrosse qui y conduit les magistrats est couvert d'étoffe noire. Ils y sont assis dos à dos. Cette voiture, qui ressemble aux anciens coches, appartient à la république.

Il y a aussi un comité qui s'y réunit une fois par semaine, pour s'occuper & régler les intérêts des veuves & des orphelins.

La bibliothèque est renfermée dans deux pièces de moyenne grandeur. Le bibliothécaire dit qu'elle est composée de douze à treize mille volumes & de mille manuscrits : ils viennent en partie des prélats qui se rassemblèrent à Basle lors du concile qui s'y tint en 1439, où la plupart moururent de la peste. L'art de l'imprimerie étant encore au berceau, les manuscrits qu'ils avoient apportés furent déposés à la bibliothèque, où ils restèrent. Ce sont les ouvrages grecs, latins & sur-tout les allemands, qui y dominent. Il y en a peu de françois ; mais on y distingue facilement l'*Encyclopédie*, *Voltaire*, *Racine*, & nos plus célèbres écrivains, qui seuls y ont trouvé place. Cette collection peu nombreuse est remarquable par  
la

la rareté d'une partie de ses éditions. On y montre avec enthousiasme un livre des quatre évangiles, dont on fait remonter l'existence à mille ans.

On y vante aussi quelques manuscrits où l'on trouve avec plaisir l'opinion des hommes célèbres sur la réforme, dans des lettres écrites par eux lors de cette grande révolution. On y conserve des lettres d'Erasme à ce sujet, ainsi que son couteau & son cachet.

On montre aussi à la bibliothèque un bel herbier, un cabinet d'histoire naturelle peu intéressant, quelques médailles, des pierres gravées, des estampes & des antiquités trouvées à Augst. Ce que j'y vis avec le plus de plaisir, ce fut des tableaux d'Holbein, peintre célèbre, né dans cette ville : on y remarque entre autres une cène, un tableau d'autel composé de plusieurs morceaux, un Christ descendu de la croix ; celui-là passe pour être son chef-d'œuvre. On y voit aussi son portrait, celui de sa femme & de ses enfans. Indépendamment de leur mérite, tout ce qui appartient à un homme célèbre a droit d'intéresser. Il a peint son ami Erasme ; & le moment qu'il a choisi pour laisser à la postérité les traits de ce grand homme, est un nouveau mérite ;

c'est l'instant où il s'occupe à commenter S. Matthieu, l'un de nos grands évangélistes. On nous montra encore des dessins & des costumes faits par Holbein, une Laïs de Corinthe, Vénus jouant avec Cupidon; on ne me nomma point l'auteur de ces deux tableaux.

Dans la même salle, nous vîmes un beau portrait du géometre Euler, un autre de Bernoulli, mathématicien; quelques-uns de bourguemestres auxquels la république a des obligations, & celui de M. d'Aubigné, grand-pere de Mad. de Maintenon, trop connu en France, trop vénéré en Suisse & à Geneve, pour ne point placer ici un extrait de sa longue & malheureuse histoire, que peut-être vous n'avez pas lue, ou que vous avez oubliée. Ce sera l'objet de ma premiere lettre.

---

## L E T T R E X.

**T**HÉODORE-Agrippa d'Aubigné, fils de Jean d'Aubigné & de Catherine de Lestang, naquit près de Pons en 1550. Il fut confié à quatre ans à un gouverneur dur & impétueux, qui profitant des dispositions de son pupille, sans songer aux égards que l'on doit à l'en-

fance , pressa tellement son éducation , qu'à six ans il lisoit le grec , le latin , l'hébreux & le françois ; à sept il traduifit Platon.

Perfécuté dès lors par les catholiques pour sa religion , il montra dans les fers un courage si héroïque , qu'un moine qui en fut attendri , le sauva. Parmi la licence des guerres civiles , livré à lui , ses mœurs s'en ressentirent. Cependant on l'envoya à Geneve , où il devoit achever ses études ; mais une gaucherie de précepteur l'en dégoûta : il se sauva , & vint à Lyon , où il resta caché , se livrant à l'étude des mathématiques & de la magie , sciences très à la mode alors. Sans argent , désespéré des reproches de son hôtesse , auxquels son grand cœur ne pouvoit s'accoutumer , après un long jeûne , il songeoit à mettre fin à sa vie , en se précipitant dans la Saone. Il offroit à Dieu sa dernière priere , quand un de ses parens , envoyé par l'amiral de Chatillon en Allemagne , & chargé d'argent pour le fugitif qu'il cherchoit , passa sur le pont fatal , d'où il alloit se précipiter.

De retour en Saintonge chez son curateur , celui-ci le tint enfermé pour l'empêcher de suivre la profession des armes , pour laquelle il avoit un goût décidé. A un signal convenu entre lui & ses camarades , il se sauva

nus pieds & en chemise de sa prison , son geolier faisant emporter ses habits le soir. Obligé d'escalader deux murailles , il pensa périr : enfin il rejoignit ses amis ; l'un d'eux le mit en croupe derriere lui. Dans cet équipage , il combattit une troupe de papistes , sur lesquels il gagna des armes ; mais sa délicatesse ne lui permit point de s'habiller à leurs dépens : ce qu'il fit à Jonzac avec l'argent que lui prêterent quelques officiers. Je vous renvoie , pour les détails de ce qu'il souffrit , en Saintonge & en Périgord , ainsi que dans plusieurs combats , dont je ne parlerai pas , à l'histoire de sa vie , que vous trouverez dans les *Aventures de Fænesté*. Il se trouva à la bataille de Jarnac , au siege de Cognac , où il courut de grands risques , ainsi que dans des combats singuliers , & par l'insolence meurtriere du peuple , qui dans ces temps d'insubordination ne connoît rien de sacré , & se glorifie des crimes que les loix sans force lui laissent impunément commettre.

Devenu enseigne , il pensa périr d'une fièvre continue , fruit des fatigues de la guerre. La peur s'empara alors de ses esprits ; il fit une confession générale devant les officiers & soldats qui , à ce qu'il avoue lui-même , leur

fit dresser les cheveux à la tête, tant il avoit commis d'excès & de pillages. Cette maladie apporta un grand changement dans sa tête & dans ses mœurs.

A la paix, il arrive à Blois; il y apprend qu'un maître-d'hôtel du duc de Longueville, qui s'étoit rendu son héritier, offroit de prouver que d'Aubigné avoit été tué au combat de Savignac. Ses parens attachés à un parti opposé, refusent de le reconnoître. Ses fermiers, par un motif d'intérêt, appuient l'imposture. Il se rend à Orléans, où il plaide lui-même sa cause d'une manière si pathétique & si touchante, que les juges condamnerent son adversaire à lui rendre ses biens.

L'amour qu'il ressentit pour Diane de Salviati, ranima son goût pour les lettres, & il composa pour elle le *Printemps de d'Aubigné*, ouvrage trop libre, mais vanté par le talent poétique du jeune auteur, que tout y déceloit.

Une querelle particulière l'obligea de quitter Paris, trois jours avant la S. Barthelemi.

Le refus qu'il fit de se mêler d'une trahison, dans laquelle M. de Sancy vouloit l'engager, lui valut son estime, & l'offre de la main de sa fille Diane, dont il étoit toujours amoureux. Quelques jours après, il se rendit dans

un village de Beauce , où il pensa perdre la vie dans un combat corps à corps. Se sentant très-mal après le pansement , il ne permit pas qu'on levât le premier appareil. Il partit , & fit vingt-deux lieues d'une traite , pour aller expirer dans les bras de sa maîtresse , près de laquelle il arriva sans pouls & sans connoissance. Des restaurans le ranimerent : le bonheur , une hémorrhagie & la force de sa constitution acheverent la guérison. On assure que sans cette perte de sang , il n'auroit pu vivre long-temps , ni suivre jamais l'empire de la raison , qu'un sang trop bouillant n'est pas maître d'écouter.

En sortant de la chambre de Charles IX , roi foible & malheureux , qu'il voulut voir expirer , il rencontra la reine-mere , qui fit treve à ses douleurs , en supposant qu'elle en ressentît de ce genre , pour lui faire des reproches , à l'instigation de Matignon son ennemi & celui de sa maison , sur la conduite qu'il avoit tenue dans un parti opposé au sien. A sa réponse fiere & hardie , elle chercha de l'œil un capitaine des Gardes pour le faire arrêter. Il ne s'en trouva point , & il eut le tems de s'évader. Sans les instances du roi de Navarre son maître , il eût

quitté à jamais son emploi près de lui, & la cour.

Fervagues l'emmena en Allemagne : il y fit la tragédie de *Circé*, jouée aux noces du duc de Joyeuse, mignon de Henri III. Des bons-mots, des combats le mirent à la mode à la cour près des dames.

Un reproche mérité, qu'il fit à Fervagues, les brouilla. Ce lâche n'ayant pu l'assassiner, l'empoisonna dans un potage ; il n'en mourut pas, mais il souffrit long-temps.

Le roi de Navarre, fatigué de la cour & des galanteries de Marguerite de Valois sa première femme, s'échappa de la chasse avec un petit nombre de ses confidens ; Fervagues & d'Aubigné étoient du nombre. Dans la première journée, il arriva au roi une plaisante aventure : pressé dans un village près de Monfort-Lamaury, par des besoins impérieux, il entra modestement, pour les satisfaire, dans une étable : une vieille qui le surprit dans cette opération, s'arma d'une serpe dont elle alloit frapper le monarque, quand un écuyer lui retint le bras. D'Aubigné, pour réjouir son maître, fit un quatrain par lequel il le supposoit mort de la main de la Mégère. Cette épitaphe, où des mots

impropres sont employés , ne peut plaire de nos jours ; mais elle donne une idée de la familiarité qui régnoit dans ce siècle , & de la bonté du monarque auquel elle étoit adressée.

Quoique les mœurs de d'Aubigné ne fussent point sévères , il refusa à son maître un service qu'il se feroit fait gloire de rendre à son ami ; il l'en pria cependant à genoux , les mains jointes : tant il avoit de confiance en ses entreprises ; mais ne voulant point mériter l'épithete que l'on donne à ceux qui servent les intrigues des grands , il ne se prêta à aucune démarche qui pût favoriser la passion du roi pour Mlle. de Tignonville : ce qui fâcha le monarque au point de l'engager à prendre contre lui les intérêts de Fervaques.

Le roi de Navarre , malheureux dans ses amours que d'Aubigné s'obstinoit à ne point servir , lui donna des dégoûts de toute espece , retrancha ses appointemens , se permit même de gâter ses habits : non qu'il voulût s'en défaire ; mais comme il étoit pauvre , il espéroit que le besoin le conduiroit à son but. Assez heureux pour sauver la vie du roi qu'il accompagnoit , sans le seconder dans

une aventure nocturne , & pour lui rendre de grands services dans plusieurs provinces qu'il lui attacha , à son retour en Gascogne , le roi pour toute récompense lui donna son portrait ; d'Aubigné , sensible au bienfait , mais pressé d'argent , écrivit au bas :

Ce prince est d'étrange nature :

Je ne fais qui diable l'a fait ,

Car il récompense en peinture

Ceux qui le servent en effet.

D'Aubigné , à l'affût des aventures où il y avoit de la gloire à acquérir , fit connoître l'envie & la haine à son maître , qui , après l'avoir envoyé en Languedoc , où il le servit avec succès , conçut , dit d'Aubigné dans ses Mémoires , l'horrible idée de le faire poignarder & de le jeter ensuite dans la rivière : ce que d'Aubigné ayant appris , le lui reprocha publiquement en ces termes : “ Vous avez  
 „ donc , sire , pu penser à la mort d'un homme  
 „ que Dieu a choisi pour être l'instrument  
 „ de la conservation de votre vie : service que  
 „ je ne vous reproche point , non plus que  
 „ toutes les blessures que j'ai reçues pour  
 „ votre querelle ; mais bien de vous avoir  
 „ servi fidèlement , sans que vous ayez pu  
 „ faire de moi un flatteur ou un m..... :

„ Dieu vous veuille pardonner cette mort  
 „ pourchassée ! Vous pouvez connoître , au  
 „ discours que je vous tiens , combien je me  
 „ soucie peu de vivre. „ Le roi , ajoute-t-il ,  
 se sentit si vivement offensé , qu'il se leva de  
 table , outré de dépit & de colere.

Si l'on en croit ce récit , il faut être convaincu que la vertu n'habita jamais seule le cœur des princes , & que ballotté par les circonstances , les meilleurs parmi eux se contentent de projeter ce que les autres font exécuter. Cruelle vérité , que l'histoire , l'expérience & le cœur humain ne démontrent que trop.

Après cette explication , d'Aubigné se retira à Castel-Jaloux , près de Nérac.

La colere du roi allant toujours en augmentant , & voulant se venger à son tour , il prit le château de Castelnau. Villars , par les sollicitations de la dame du lieu , s'avança avec un corps de troupes & quatorze pieces de canon : d'Aubigné , dont les forces étoient inférieures , trompa l'ennemi qu'il força à se retirer. Le monarque , mécontent de sa conduite , le menaça de le faire assiéger par quatre pieces de canon : d'Aubigné répondit fièrement , que qui en avoit méprisé quatorze ,

n'en craindroit pas quatre. La paix se fit ; mais d'Aubigné crut prudent de s'éloigner.

En passant par Agen , d'Aubigné trouva un grand épagneul , autrefois favori du roi , & depuis abandonné : d'Aubigné en prit pitié , le mit en pension dans la ville , & fit graver sur son collier un sonnet qui peignoit l'ingratitude des grands. Le lendemain , le roi vint à Agen , vit le chien , lut le sonnet , & changea de couleur.

Des reproches que reçut le roi , des députés de Languedoc , sur sa conduite envers d'Aubigné , le besoin qu'il en avoit , & plus encore l'habitude de le voir , le déterminèrent à le rappeler. D'Aubigné ne céda qu'après des instances réitérées & sur des preuves certaines de l'attachement de son maître.

Quelque sarcasme contre la reine de Navarre , dont il n'approuvoit pas les amours avec d'Entragues , soutenant les intérêts de la maréchale de Retz , que d'Entragues abandonnoit pour la reine , irrita tellement cette princesse contre lui , qu'elle obtint du roi , du moins en apparence , le renvoi de son favori.

Sa majesté le congédia publiquement , mais il lui dit tout bas de ne point s'en aller ; de sorte qu'il se cachoit le jour , &

passoit les nuits dans l'appartement de Henri. Pendant cet exil apparent il renoua ses amours avec Susanne de Lezay : le roi les favorisoit au point d'écrire à Susanne des lettres en faveur de d'Aubigné : après de grandes difficultés , leur mariage se conclut le 6 de juin 1583. Trois semaines après , il fut envoyé par son maître à la cour de France demander raison de différens affronts que la reine de Navarre venoit d'essuyer.

Segur, chef du conseil du roi de Navarre, engagea son maître à se rendre à la cour de Henri III, contre l'avis de d'Aubigné & de plusieurs de ses fideles sujets. Pour rompre ce voyage, d'Aubigné, en montrant à Segur la fenêtre & un précipice : voilà, lui dit-il, le faut qu'il faudra que vous fassiez le jour où le roi partira. Le voyage n'eut pas lieu : d'Aubigné fut en Poitou voir sa femme ; & Segur profita de son absence pour le perdre dans l'esprit du roi ; non en lui contant le traitement qu'il en avoit éprouvé, mais en lui prêtant des propos contre la comtesse de Guiche, dont le roi étoit amoureux. Le piège réussit, & ce grand roi fut encore foible, en promettant à l'imposteur & à sa maîtresse la mort de d'Aubigné qui, quoi-

qu'instruit de son danger , se hâta de revenir à la cour : ce qu'il exécuta si secrètement , qu'il surprit le roi dans un cabinet où il étoit avec sa maîtresse. L'explication lui fut favorable ; le roi lui demanda seulement de se raccommoder avec Segur. D'Aubigné le promit , fut trouver le chef du conseil , & le menaça de la mort , si jamais il parloit mal de lui. Le moyen fut heureux : il chanta la palinodie ; & pour prouver au paladin la vérité de la réconciliation , il lui fit payer deux mille cinq cents écus pour le défrayer des voyages qu'il avoit entrepris pour leur maître commun.

La guerre contre les protestans ayant recommencé , d'Aubigné s'empara de l'isle d'Oleron , où les habitans de Brouage firent plusieurs descentes : ils furent d'abord repoussés ; mais ils finirent par prendre d'Aubigné qu'ils firent prisonnier. Il fit alors à Dieu une priere en vers latins , & le lendemain il fut mis en liberté.

Après la prise d'Oleron , dont il devint gouverneur , il eut encore à se plaindre du roi , pour la vente de ce gouvernement , sur lequel il avoit tant de droits , l'ayant acquis au péril de sa vie. Ce nouveau revers le dé-

aida à se retirer en Poitou , où il passa six mois dans l'étude de la morale & de la religion.

Le roi de Navarre , bon par caractère , ne fut pas plus tôt privé de son fidele serviteur , qu'il fit des démarches pour le ramener ; mais d'Aubigné résista , & ne sortit de sa retraite que sur des bruits de guerre. Jusqu'à la bataille de Coutras , il servit le roi en qualité d'écuyer : alors il prit rang parmi les maréchaux de camp , où il se distingua , selon son usage. Mais ces services ne furent pas les seuls qu'il rendit à Henri : consulté par lui sur le desir qu'il avoit d'épouser la duchesse de Guiche , d'Aubigné osa lui représenter le danger d'une alliance qui pouvoit le priver à jamais du trône de France , où il étoit si près de monter.

Après l'entreprise sur Niort , d'Aubigné en devint gouverneur , au grand regret de son maître , qui vouloit le conserver près de lui ; mais d'Aubigné , alors âgé de trente - huit ans , depuis quinze n'avoit pas été quatre jours de suite , à l'exception des temps employés à se guérir de ses maladies ou de ses blessures , sans être chargé de quelque corvée ; ce qui lui donnoit le desir de se reposer. Il n'en profita pas long-temps : l'année suivante , la

mort de Henri III & le siege de Paris le rappellerent à l'armée, malgré la profonde douleur où l'avoit plongé la perte de sa femme.

Toujours plus malheureux, d'Aubigné perdit encore, par des propos sur la religion, la faveur de son maître. Les plaisanteries de ses amis, qui croyoient qu'il n'osoit plus paroître à Paris, le décidèrent à se montrer au siege de la Fere, puis à la cour, quoique le monarque eût juré sa mort, si jamais il y revenoit. Mais d'Aubigné connoissoit son maître, & il savoit que par une méchante action il n'effaceroit point la douceur de son regne. Il se rendit à Chaulny, où demeuroit la belle Gabrielle; il y attendit le roi, placé au bas du perron, entre les flambeaux, par où il devoit passer. Le roi, en le reconnoissant, dit aux personnes de sa suite : *voilà monseigneur d'Aubigné*; épithete ironique qui n'étoit pas de bon augure. Il s'avança cependant à la portiere du carrosse, où le roi lui fit l'honneur de le baiser. Il commanda à sa maîtresse de se démasquer pour le saluer, & de lui donner la main. Il eut chez elle un long entretien avec le roi, où d'Aubigné lui dit sur son changement de religion, des vérités qu'un grand monarque a seul le courage d'entendre, & qu'il récompense rarement par

une entière confiance. C'est ce que fit Henri, auquel il déplut encore dans les assemblées tenues à Vendôme, à Saumur, &c. où il soutint en franc chevalier les intérêts de Dieu contre ceux du monarque : mais le roi ne pouvant s'empêcher de l'estimer, & ce sentiment ayant tout empire sur lui, envoya à Maillezai sous sa garde le cardinal de Bourbon, reconnu roi de France par la ligue sous le nom de Charles X. Mornay, qui n'aimoit point d'Aubigné, essaya de combattre cette résolution, en rappelant au roi les sujets de plaintes qu'il avoit de d'Aubigné ; mais Henri répondit : *la parole qu'on tirera de lui sera un remède suffisant.* Réponse qui honore à la fois, & le roi, & le sujet.

La maréchale de Retz, moins judicieuse, se permit de lui faire offrir par un Italien, cinquante mille écus & le gouvernement de Belle-Isle, s'il vouloit rendre au prisonnier sa liberté : la réponse de Daubigné fut digne de lui.

Dans des conférences qu'il eut avec le cardinal du Peron, au sujet de la religion, où un faux zèle l'emporta au point de troubler l'accord qui commençoit à régner entre les deux partis, on conseilla à Henri IV de mettre d'Aubigné

d'Aubigné à la Bastille, & qu'ensuite on lui feroit son procès. Le roi en donna l'ordre à Sully. Mad. de Chatillon en fut informée, & fit dire à d'Aubigné de s'enfuir, s'il vouloit conserver la liberté & la vie; mais d'Aubigné, sans s'émouvoir, se mit à prier Dieu, & le lendemain il se rendit chez le roi, lui rappella ses services, sollicita & obtint une pension. Cette crise fut la dernière; il conserva les bonnes grâces de son maître jusqu'au jour où un horrible assassin priva la France du plus grand & du meilleur des rois.

D'Aubigné, par son caractère hautain, s'aliéna l'esprit de la reine Marie: il prit contre elle les intérêts du prince de Condé, qu'il engagea à faire le siège de Tonné-Charente; mais cet avis lui coûta cher, ayant eu par accident dans cette entreprise la moitié du corps brûlé.

Les services & l'argent qu'il prêta au prince dans cette guerre, furent payés par la plus noire ingratitude. De retour à la cour, Condé fut son délateur & sollicita sa mort près du duc d'Epéron, que d'Aubigné avoit offensé dans ses écrits. D'Aubigné, retiré en Poitou, étoit même à charge à son parti, qu'il fatigait d'écrits, de projets & de prédictions. **E**

avoit alors chez lui un jeune homme sourd & muet de naissance , qui a fait tant de bruit par la facilité avec laquelle il comprenoit , se faisoit entendre , & par l'art de la divination. On en trouvera les détails dans les *Epitres familiares de d'Aubigné* , qui furent imprimées alors. Sa science dans l'astrologie , jointe à celle du muet , le rendirent suspect ; & dans ces temps de troubles & de superstition , où des doutes sont des crimes , les Rochellois l'ayant menacé de raser sa maison , il remit les gouvernemens & les places qui lui étoient confiés , entre les mains du duc de Rohan pour la somme de cent mille livres , après les avoir refusés au duc d'Epemon qu'il n'aimoit pas , & qui lui en avoit offert le double.

D'Aubigné , retiré à S. Jean-d'Angeli , fit imprimer ses œuvres , qui furent aussi-tôt condamnées à être brûlées par la main du bourreau.

Il apprit que des ordres pour l'arrêter venoient d'y arriver. Quoique tous les passages fussent gardés , il s'échappa par des chemins détournés , à la tête de douze hommes armés. Il arriva à Geneve le premier septembre 1620. Sa fermeté à soutenir le parti des pro-

testans, lui mérita la confiance des Genevois, qui le firent président de leur conseil de guerre, & lui confierent le soin des fortifications, auxquelles il fit travailler.

D'Aubigné, souvent maltraité & quelquefois regretté, reçut des excuses & des invitations pressantes de la part des Rochellois, qui le supplioient de revenir parmi eux.

Dans ce temps, le duc de Mansfeldt, maltraité en Bohême, convint, ainsi que les ducs de Veimar, avec d'Aubigné, de lui fournir une armée de dix-huit mille hommes, auxquels lui d'Aubigné, maréchal de camp général de l'armée, devoit joindre six mille hommes qu'il trouveroit sur son passage en France, le tout aux frais des Rochellois.

Sur la foi des traités, d'Aubigné s'avança jusqu'en Alsace; mais dans ce temps où, ainsi que de nos jours, rien n'est sacré, d'Aubigné apprit qu'à l'instigation de ses ennemis, les Rochellois avoient changé d'avis & chargé le duc de Bouillon de leurs intérêts. D'Aubigné en fut pour ses peines & pour de fortes avances qui ne lui furent point remboursées.

Pendant le siège de Frankenthal les Bernois prièrent d'Aubigné de venir les visiter; ce qu'il leur accorda. Il fut reçu avec les hon-

neurs qu'on lui avoit prodigués à Geneve. On construisit sur ses plans, les fortifications qui l'entourent aujourd'hui. Il fit la revue des troupes, visita les autres places du canton, refusa la place de capitaine général, qui fut confiée au comte de la Suze, & se rendit à Basle, où il étoit également attendu: mais cette république n'ayant exécuté qu'une partie de ses plans, les fortifications sont restées dans l'imperfection où on les voit aujourd'hui.

D'Aubigné continua de vivre à Geneve en grand honneur & crédit, malgré les intrigues de la cour de France, qui le condamna à avoir la tête tranchée pour avoir construit des fortifications en pays étrangers: quatrième arrêt de mort, qui ne nuisit point à son mariage arrêté avec la veuve de M. Barbany. Renvoyant alors quatre gentils hommes qu'il entretenoit à ses frais, & tous ses gens, il vécut concentré dans le ménage de sa femme, où enfin il auroit dû trouver la paix; mais dix assassins françois, payés par le duc d'Epéron, le tinrent pendant deux ans sur ses gardes & dans des alarmes continuelles. L'amitié des Genevois le préserva de leurs complots criminels.

Pendant le cours d'une vie pénible & tra-

versée d'aussi grands chagrins, les plus sensibles furent ceux qu'il reçut de Constant d'Aubigné son fils aîné, libertin crapuleux, traître à sa religion & au parti de son pere, employant son esprit & le crédit que lui donnoit son nom, pour tromper le roi d'Angleterre & faire avorter ses projets, en venant les révéler à la cour de Louis XIII, près duquel il s'en faisoit un mérite, après les avoir surpris à celle de Londres.

Enfin d'Aubigné mourut à Geneve l'an 1630, âgé de quatre-vingts ans. Il fit lui-même l'építaphe qu'on lit sur sa tombe placée dans le cloître de l'église de S. Pierre de Geneve.

Son fils Constant eut, de son mariage avec Mlle. de Cardillac, deux fils, & François d'Aubigné, si célèbre sous le nom de marquise de Maintenon.

Ses principaux ouvrages furent : l'*Histoire universelle*, la *Confession de Sancy*, & les *Aventures de Fænesté*.

Les amis & les partisans de Théodore-Agrippa d'Aubigné ne peuvent s'empêcher de blâmer un sentiment de fierté qu'il poussa souvent jusqu'à l'arrogance, même dans différens entretiens qu'il eut avec son maître; & l'on est fâché que son attachement pour la reli-

gion, qu'il pouvoit suivre en silence, l'ait rendu le reste de sa vie l'ennemi de ses rois. Au surplus, c'est à cette fermeté intrépide, autant qu'à ses talens, qu'il dut ses succès dans les pays protestans, où il se retira. Il me semble que tous François, amis de l'ordre & jaloux de l'autorité de leurs rois, verront avec peine d'Aubigné la bravant sans cesse, & en admirant son mâle courage, ils ne ressentiront pas pour lui ce tendre intérêt que tout héros malheureux est en droit d'attendre.

Tel est l'empire de la raison & du préjugé; mais sans ce préjugé, que feroient les empires? Et sans maître, comment se gouvernent les hommes? Trompés par la chose ou par le mot, ils prennent la liberté pour l'indépendance, tandis que ce n'est en politique que le secret d'obéir. Ce secret est perdu, & la monarchie expire. Sous un autre gouvernement, les hommes seront-ils plus heureux? Le tems seul pourra résoudre cette question; mais il ne changera ni ma volonté, ni mon amour. J'aime mon roi, & la crainte de la proscription ne m'empêchera point de le publier. Dans le tems de sa gloire, ce sentiment restoit au fond de mon cœur; il est malheureux, & je le dis tout haut: qu'il

sache qu'il existe encore quelques loyaux François qui, comme moi, voudroient se sacrifier pour lui rendre la couronne.

Je me ferois bien passée, direz-vous, de cette longue histoire. C'est précisément parce que je l'avois deviné, que je l'ai placée ici. Les œuvres de d'Aubigné ne sont point familières aux femmes, & j'ai voulu que vous sachiez pourquoi ce François étoit aussi vénééré chez les Suisses. Pardonnez-moi donc ce long épisode, & sortons de la bibliothèque. Comme je m'y préparois, j'aperçus trois dessins, devant lesquels je m'arrêtai. Ils étoient nouveaux pour moi : ils sont faits à la plume, mais non pas en traits, comme j'en ai vu quelquefois ; c'est en écriture extrêmement fine & lisible ; de sorte qu'avec le tems, chaque trait ou chaque cheveu rappelle une sentence du roi Salomon.

On nous parla d'un cabinet d'histoire naturelle de M. Platter, qui est estimé ; mais le propriétaire étant aux bains de Leuck, nous ne pûmes le voir. M. Bourrit fait aussi mention de ceux de MM. Banfier & Brukner, que nous ne vîmes pas davantage. Il n'en fut pas de même des beaux jardins de MM. Merian, Burkar & Veise : on trouve

dans ce dernier un joli labyrinthe & une voliere très-bien meublée. Celui de M. Merian , dans le genre françois , rassemble un assez grand nombre d'arbustes & de plantes étrangères ; il est d'ailleurs décoré d'un fallon fort agréable.

---

### LETTRE XI.

**B**ASLE étant entouré de la haute Alsace , de la Souabe , de la Forêt Noire qui fait partie de ce cercle , mais qui a son costume particulier , du margraviat de Bade & du canton de Soleure , on est étonné de la différence des habillemens que l'on rencontre à chaque pas que l'on fait dans les rues. Parmi les femmes , les unes sont coëffées avec des bonnets noirs ; d'autres portent de petits chapeaux de paille à quatre cornes , tandis que leurs voisines en ont de ronds. On en voit encore ayant leurs longs cheveux tressés , séparés en deux branches pendantes à terre , quand celles-là les relevent en tous sens & les réunissent au milieu de la tête , où les pointes sont cachées sous un petit toquet d'argent. Ceux-ci sont tellement tirés , que

ceux qui résistent, boursoufflent les pores où ils prennent racine, rougissent le derrière du col, & bannissent les poils follets qui y croissent pour l'ordinaire. Leurs habits, ainsi que ceux des hommes, sont aussi variés que les coëffures.

Il y a à Basle un nombre considérable de voitures; mais les propriétaires doivent se soumettre à les faire peindre d'une couleur unie, tout ce qui tient au luxe étant défendu par les loix somptuaires. Par la même raison, il ne monte jamais de domestique derrière, à moins qu'elles ne soient à des étrangers.

Les femmes y sont mises avec la plus grande simplicité; & malgré le voisinage de la France, les modes n'y parviennent point. Concentrées dans leur ménage, l'esprit de coquetterie & d'imitation ne les a point encore gagnées. Les dimanches, sauf quelques exceptions, on les voit entrer ou sortir du prêche avec des robes noires de soie ou de laine, ayant pour coëffures des baigneuses semblables à celles que portent dans nos provinces des femmes d'un certain âge & sans prétentions. Les jeunes demoiselles sont mises de même.

J'en ai vu cependant plusieurs qui n'avoient

rien sur leur tête , & dont le maintien modeste étoit tout auffi simple que leur ajustement. Quelqu'un m'a dit depuis, mais je me garde bien de le garantir, qu'il ne falloit point se fier à leur modestie apparente, & que plusieurs étoient bien éloignées de conserver cette innocence dont l'air m'avoit charmé : voici ce qu'il me conta à ce sujet.

L'hiver, les jeunes gens donnent des bals en pique-nique, où les meres ne sont point admises, à moins qu'elles ne dansent. Les hommes viennent chercher les demoiselles, & les ramènent en tête à tête au milieu de la nuit : il m'ajouta qu'avec un écu ou deux, donnés aux servantes, elles leur accorderoient la permission de prolonger l'entretien. Malgré cet usage ridicule, il arrive, dit-on, peu d'aventures; ce que l'on doit aux loix, qui rendent les hommes prudens.

Quand l'intrigue laisse quelque trace, ils sont obligés d'épouser : si le parti leur convient, ils respectent leurs femmes; dans le cas contraire, ils se contentent d'effleurer une aventure qui, si elle étoit suivie, pourroit les engager. L'on peut en conclure que la prudence l'emporte chez eux sur l'amour.

Basle est une ville d'un grand commerce:

on y fabrique dans vingt manufactures différentes une quantité prodigieuse de rubans, de faveurs & de lacets: on y fait aussi quelques étoffes de soie, des toiles de lin & de coton: il y a plusieurs manufactures de toiles peintes, de cire d'Espagne, de gants: on y trouve des blanchisseries & des teintures fort estimées: on y fait encore un commerce considérable de fer & de peau: il y a plusieurs tanneries répandues dans le canton. La banque est aussi fort en vogue à Basle. Il y a une fonderie de caractères, qui a de la réputation. Cette ville passe pour être la première de Suisse où l'on a établi des presses.

Je fus chez M. Sarrazin: l'envie de voir sa manufacture de rubans & sa maison qui passe pour une des plus belles de la ville, n'étoit que le prétexte. J'espérois y rencontrer le célèbre physionomiste Lavater, qui fut long-tems pasteur de la maison des orphelins de Zurich; mais ces deux amis étoient partis pour la campagne, & je fus privée de m'entendre faire pour la deuxième fois, par quelqu'un que je n'avois jamais vu, & avec qui je n'avois aucun rapport ni direct ni indirect, l'étonnante énumération de mes bonnes & de mes mauvaises qualités, de mes habitudes;

en un mot , de tout ce qui entre dans la composition d'un caractère physique & moral. Vous auriez peine à le croire , si vous-même n'aviez été témoin de ma première entrevue avec Cagliostro , qui détailla les maux , les passions & jusqu'aux sensations que j'avois éprouvées jusques là.

Les commerçans faisant fabriquer hors de chez eux , je ne vis point faire de rubans. On me montra une grande & belle maison , meublée simplement , d'une propreté ravissante ; j'y vis une salle consacrée à faire de la musique ; tous les instrumens nécessaires à un grand orchestre y sont déposés & appartiennent au propriétaire. La collection de musique , qui est fort considérable , d'après un léger apperçu , ne nous parut point agréable. Nous ne trouvâmes que des auteurs allemands , inconnus aux amateurs du genre en vogue sur les deux premiers théâtres de notre capitale.

Au surplus , la maison de M. Sarrazin , ainsi que celles qui sont remarquables à Basle , sont trop grandes pour le nombre de personnes qui les habitent.

La coutume sage de ne rien sacrifier à la vanité s'étendant sur le luxe des valets , ils n'entretiennent point à grands frais un nombre

de fainéans qui , n'ayant pas cette commodité ressource , offrent à l'état des bras utiles. Deux ou trois servantes sont chargées du détail de la maison , sous la direction de leur maîtresse , tandis qu'un ou deux valets mâles sont occupés à l'écurie ou au comptoir. Ils sont bien nourris , raisonnablement payés , & sur-tout suffisamment occupés. Ajoutez à cela , que l'on n'a point l'usage des antichambres ; usage pernicieux , puisqu'elles servent d'école à la fainéantise , à l'insolence , au libertinage , que souvent même elles sont changées en académies de jeux. Quand on songe que tous ces vices en entraînent d'autres , on est consolé en partie de la révolution actuelle qui , en menaçant les fortunes d'une diminution considérable , forcera à supprimer une partie de ces êtres qui chaque jour deviennent plus dangereux , considérés comme espions , ou comme imitateurs de nos vices & de notre incrédulité , puisqu'ils ne sont pas balancés par des vertus sociales , & cette morale douce qui anime les personnes instruites & sensées.

○ L'espece de prisonniers que nous nommons galériens , sont employés ici & dans les principales villes de Suisse , aux travaux publics :

ce sont eux qui sont chargés d'entretenir la propreté des rues certains jours de la semaine , particulièrement le samedi. On les voit traînant un tombereau qu'ils remplissent des immondices que d'autres viennent de balayer. J'en ai vu d'occupés à écurer les pavés de la cour de l'hôtel-de-ville ; c'est pousser loin la propreté ! Les femmes ne sont point exemptes de ce genre de travail. Ils sont vêtus proprement d'un habit uniforme , ayant une chaîne au col , à laquelle tient un morceau de fer qui s'élève jusqu'au-dessus de leur tête.

On est très-poli & même affable à Basle pour les étrangers , avec ou même sans lettre de recommandation : on s'empresse sur tous les points qui peuvent piquer leur curiosité. Autrefois ils étoient admis plus librement dans l'intérieur des ménages ; mais une sage politique les en a fait bannir : en voici la raison.

La très-grande proximité d'Huringue avec cette ville y attiroit la garnison : la légèreté des officiers , leurs graces & l'assurance de leur amour éternel y subjugoient facilement les femmes de ces paisibles citadins. Peut-être ne s'en feroient-ils pas doutés , si à ce premier tort que bien des gens pardonneront , ils n'en eussent ajouté un plus grave ,

en affichant & leurs maîtresses & leurs faveurs. Il n'en falloit pas tant pour déplaire à des Suisses : aussi la garnison a conservé tout au plus la permission de se promener dans les rues. Les passans , comme moins dangereux , éprouvent encore quelques marques de distinction : on les prie à des repas aussi nombreux que longs. La politesse la plus usitée est celle du thé. On s'y rend vers quatre heures : le mari & ses fils guettent à la fenêtre l'instant de l'arrivée de leurs hôtes , pour aller les recevoir à la porte de la rue : la maîtresse en fait autant sur celle de son appartement. Ce premier cérémonial rempli , on se place sur des sieges rangés en demi-cercle , où l'on attend l'arrivée de la demoiselle de la maison : quand il n'y en a point , on emprunte une niece ; celle-ci est suivie d'une servante , à qui la propreté tient lieu d'élégance. Elle porte une corbeille remplie d'assiettes , sur lesquelles on a mis un couteau & une fourchette. La demoiselle en présente une à chaque personne , en faisant une profonde révérence ; chacun à son tour se leve pour accepter & pour rendre la révérence. Elles sortent , & apportent avec la même cérémonie des serviettes ; le tour des tasses arrive , accompa-

gnées de même : vient ensuite celui des tartines ; il est suivi du pot à sucre , du thé & de sirops de différentes especes pour les personnes qui ne font point usage de boisson chaude. On offre encore des fruits & de la pâtisserie ; mais tout cela se présente sans jamais oublier le cérémonial : aussi la séance dure-t-elle deux grandes heures. Au moment heureux qui la termine , si le temps est beau , toutes les voitures des amis ou des parens qui pour l'ordinaire sont conviés là , ou à leur défaut , des voitures de louage aux frais de l'Amphitriton , se réunissent devant la porte pour promener l'assemblée hors de la ville , où l'on trouve plusieurs campagnes très-agréables.

Quand on est prié à souper , la cérémonie du thé le précède , trois grands services le composent , trente-cinq personnes le mangent , une grosse gaieté l'accompagne & le prolonge depuis huit heures & demie jusqu'à onze ; de manière qu'en quittant la table , on sort de la maison : attention que l'on a pour les convives , qui seroient obligés de s'en retourner à pieds , si on les gardoit plus long-temps ; la police ne permet point aux voitures de parcourir les rues passé cette heure.

LETTRE

## L E T T R E X I I .

**J**E profitai du séjour que je fis à Basle, pour parcourir ses environs, & par conséquent pour voir le jardin du baron Dandelau à Birseck, situé à un quart de lieue d'Arlesheim. On parvient à ce dernier village par un chemin délicieux, dont le terrain fertile est couvert de prairies artificielles & de légumes de toutes especes, qui y croissent malgré l'ombrage qu'elles reçoivent d'une multitude d'arbres fruitiers. Ce fut avec peine que je vis ceux-ci : la destruction même dans les êtres inanimés est toujours un spectacle pénible, & aucun n'a échappé aux environs de Basle à la rigueur du dernier hiver ; d'antiques noyers dépouillés de feuilles, des cerisiers, des pommiers, au lieu des couleurs brillantes qui colorent ses fruits, n'offrent à l'œil du voyageur que de la mousse desséchée : leurs tiges sombres paroissent encore rembrunies par la verdure vive & animée qui croît à leur pied.

La lieue & demie d'Arlesheim à Basle se fait en voiture ; mais pour arriver au château de Birseck, on côtoie à pieds un ruisseau, &

l'on arrive par un chemin agréable à un moulin situé au pied de la montagne sur laquelle est ce beau jardin. L'entrée se trouve en face du moulin ; on lit sur le frontispice d'une arcade formée naturellement dans le roc, ces mots : *Dédié par la nature à ses amis*. Le frontispice tient parole, & tous les titres n'en font pas autant. L'arcade conduit à une rotonde servant de péristyle ; le dôme en est formé par une voûte de verdure ; au pied roule une cascade qui conduit à un second portique. En montant un escalier, dont les marches irrégulières sont taillées dans ce roc, on arrive à la partie du jardin que l'on nomme le Carroufel : c'est une salle quarrée, entourée de peupliers, au milieu desquels on trouve une fontaine ; à côté est une grotte d'une très-grande étendue, pouvant contenir une table de quarante couverts ; une tribune est consacrée aux musiciens ; un pont suspendu par des chaînes, aboutit à un banc pratiqué dans le roc de même que la tribune ; le lieu où il est placé s'appelle l'asyle de la rêverie. La cime des arbres ne permet point au soleil d'y pénétrer.

Un petit jardin cultivé annonce l'hermitage : différens chemins y conduisent ; une cavité, une chute d'eau qui de roche en roche

arrive enfin dans un bassin, d'où elle ressort par une masse considérable de pierres ; alors elle devient fontaine en traversant le tronc d'un arbre, & en sortant par une de ses branches.

L'hermitage est revêtu à l'extérieur, d'écorces d'arbres ; il est appuyé contre un rocher ; la cuisine est pratiquée dans un de ses enfoncemens, ainsi que la chapelle & les armoires nécessaires pour contenir le ménage d'un anachorete. A quelque distance on croit voir le bûcher du solitaire : l'erreur est produite par un cabinet revêtu de bouts de bûches ; elle se soutient jusqu'au moment où l'on ouvre une petite porte qui en fait voir l'entrée. Il est situé sur la pointe d'un rocher qui domine les plus hauts arbres plantés dans la vallée ; on y apperçoit des fermes, des vergers, & un étang que l'on nomme lac de Tempé. Ce hameau faisant partie du jardin de M. Dandlau, est resserré par sept collines couvertes de bois qui tiennent à la chaîne des montagnes du Jura. Des différens points de vue de ce jardin, celui-là me parut le plus agréable ; quoiqu'on vante davantage celui du temple du Destin, où l'on arrive par des sentiers tortueux & souvent difficiles. Il domine le champ de bataille de

Dornach, si fameux dans l'Histoire de la Suisse, où l'auteur dit que dix-huit mille Autrichiens furent défaits par une armée de six mille Suisses au plus. Cet événement mémorable eut lieu en 1499.

Des routes bordées d'arbres de différentes espèces, plantés sans ordre & dont la végétation est superbe, quoiqu'ils soient toujours dessus ou à côté des rochers dont la montagne est couverte, conduisent les curieux dans une rotonde d'où l'on jouit de la vue d'Arlesheim, de celle de ses côteaux soigneusement cultivés, & dont les récoltes abondantes, en dédommageant le propriétaire des peines qu'elles lui ont coûtées, excitent son courage & lui donnent déjà le desir de recommencer. On y apperçoit aussi les riches plaines d'Alsace; la vue est terminée dans le lointain par les montagnes de Lorraine, connues sous le nom de Vosges.

En approchant du château, vieille maison qui, d'après l'apparence, doit être à peine logeable, & qui est située sur la partie la plus élevée de la montagne, on parvient à une triple terrasse, où l'on trouve des arbustes & quelques plantes exotiques. La vue en est très-étendue : un parasol de forme chinoise

termine la terrasse. D'un côté l'on apperçoit un vieux château & quelques villages; de l'autre, on trouve les ruines d'un temple dominant une plaine traversée par la riviere de Birs & le hameau dont on a déjà parlé. En descendant & en tournant la montagne, dont la totalité n'est point encore défrichée, on arrive aux grottes d'Apollon, formées dans des cavités de rochers. Des bancs placés sur le bord y mettent à l'abri de la chaleur: ils sont posés de maniere à laisser jouir de quelque apperçu de verdure. L'aspect d'un précipice traversé par un pont de bois convient à ce désert, où le lierre croît au pied des arbres, s'unit & meurt avec eux.

En traversant le pont, on parvient au temple de la Vérité. Pourquoi tous les chemins n'en font-ils pas aussi faciles? Autour d'une esplanade on trouve des sentences écrites en différentes langues; un monument à l'amitié, sur un rocher d'un accès difficile, est l'emblème de ce que l'on appelle là une rare vertu. J'aime à croire à l'amitié; & quoi que l'on en dise, cette vertu n'est point étrangere à l'homme. Pour m'en convaincre, il me suffit d'interroger mon cœur. Livrée alternativement aux passions que ressentent

pour l'ordinaire une tête vive & une ame ardente, ma sensibilité n'est point émoussée; & les charmes de l'amitié feroient encore mon bonheur, si les maux qui affligent l'humanité, ne me condamnoient à pleurer tous les jours de ma vie le sort de celui qui fut me me l'inspirer.

On a placé dans ce sanctuaire une inscription simple, qui unit au nom de M. Dandlaur celui de M. de Gleres qui a partagé avec lui les peines & les dépenses indispensables à la création de ce jardin. Diogene a aussi son temple : dans l'angle d'une grotte qu'éclaire une lanterne on lit, *je cherche un homme ; la réponse, & moi je l'attends*, est placée sur un piédestal. D'un autre côté de la grotte, en montant à grand'-peine quelques marches cachées derriere le piédestal, & en alongeant le col, on dit qu'on apperçoit dans un antre profond un bouc & cette interrogation, *est-ce toi ?* J'ai pensé me tuer en montant, me disloquer le col, quoique fort grande, pour tâcher d'appercevoir & l'animal & l'inscription ; mais en dépit des efforts & des risques, je n'ai vu que la lueur produite par la lumiere qui doit éclairer la scene.

En continuant de descendre, on parvient

à un grillage noir, qui défend l'entrée de trois grottes : une voûte élevée conduit à la première, que l'on nomme le temple de la Mort. Des trophées avec les attributs de la destruction, cette devise au bas, *plurima mortis imago*, & une urne sur le devant de laquelle on lit, *chaque jour de la vie est un pas vers la mort*, composent son mobilier & sa bibliothèque.

Un passage étroit mène à la Résurrection, où les vrais croyans doivent contempler avec ravissement une figure qui sort du tombeau & qui, dit-on, *tend les bras vers le commencement d'une nouvelle vie*. La raison n'entend pas trop comment on tend les bras à une chimère, ou à l'espérance qui n'a pas plus de consistance; mais cette idée métaphysique qui n'est pas neuve, pour faire fortune, ne veut point être commentée. Un serpent placé au-dessus de la statue, traverse un clepsydre, (a) symbole de l'éternité qui détruit le tems : idée belle & noble, qui donne plus à réfléchir que la légende placée à côté : *Passé ceci, tout est vérité*. Une Gloire dans la partie supé-

---

(a) Horloge d'eau, ou vase de verre, qui sert à mesurer le tems par la chute d'une certaine quantité d'eau. *Encyclopédie*.

rière de la grotte & en face de la Résurrection qui est censée rassembler ses rayons , éclaire le monument, que l'on doit à l'imagination de Luterbourg, artiste célèbre.

En-dedans de la première grotte , on arrive par des sinuosités en haut de la colline. Les promeneurs doivent voir dans les cavités profondes dont ils sont entourés , l'image du dédale des événemens ; du moins cela est dit dans le petit livre qui sert de guide aux étrangers qui visitent les différens monumens , & auquel j'ai eu recours pour me les rappeler. Il dit encore , qu'une femme appuyée sur le coude contre une colonne, invite à la méditation, dont elle est l'emblème : mais en cela nous ne suivîmes point l'intention de l'auteur ; & loin de nous livrer à nos réflexions , nous nous hâtâmes de regagner le grand air qui, quoique fort chaud , étoit plus sain , & par conséquent préférable à la froide humidité dont nous étions environnés.

Près de là , & la transition est bien prompte , on trouve un terrain battu , où l'on a réuni différens jeux. C'étoit un dimanche ; nous y vîmes une grande quantité de payfans occupés à tirer au blanc , d'autres à jouer à la boule , tandis que de jeunes filles dansoient un peu

plus loin. La beauté du site qu'animait tout ce peuple, leurs habits simples, mais propres, faisoient contraste avec la frisure & les tournures élégantes d'une trentaine d'officiers du régiment de la Vieille-Marine, qui étant en garnison depuis peu de jours à Huningue, s'empressoient de visiter ce beau lieu. A portée de la fête champêtre, nous trouvâmes dans une grande salle construite en bois, dont le dehors imite un chalet, & dont le dedans est aussi simple, Mad. la baronne Dandlau avec plusieurs dames d'Arlesheim, où elle fait sa résidence, trois femmes & elle y étoient occupées d'un boston.

Mad. la baronne, dont la figure est la plus noble, trouva bon que nous nous présentassions nous-mêmes. Du nombre de ses politesses, je conserve le souvenir de deux verres de sirop de vinaigre qu'elle me fit apporter; rafraîchissement qui ne pouvoit être offert plus à propos. Elle nous apprit qu'un officier de Salm-Salm ayant voulu s'enfuir la nuit précédente de la province d'Alsace, où l'on commence à piller les châteaux, avoit été rencontré par des payfans qui l'avoient très-maltraité, ainsi qu'un cavalier de maréchaussée qui avoit voulu prendre sa défense,

On parla des François qui se trouvoient réunis à Basle , & jamais on n'en avoit vu un pareil nombre. Cette réunion commence même à inquiéter la république qui , étant entièrement située sur la frontiere , craint que les brigands ne viennent réclamer dans son sein les têtes des gens qu'ils ont prosrites. Non seulement on a doublé la garde ; mais on a condamné deux des cinq portes de la ville , où des magistrats veillent avec soin à ce que des gens sans aveu n'entrent pas. M. & Mad. de Polignac doivent être priés de choisir un asyle dans l'intérieur de la Suisse.

L'aventure malheureuse , arrivée à l'officier étranger , n'est pas le seul motif de crainte. On arrête sur la frontiere les voyageurs dont les voitures sont chargées , ne voulant point permettre à la noblesse de s'enfuir avec le numéraire.

La comtesse de Montessu , qui fut déjà l'objet de la fureur des habitans de Fougères , a été arrêtée deux jours à Trois-Maisons , dernière poste de France , où elle seroit encore , si elle ne se fût mise au milieu du régiment de Bourgogne , qui lui a servi d'escorte jusqu'à Huningue.

J'abandonne le récit des événemens fâcheux

que nous apprit Mad. la baronne , pour reprendre la description de son jardin. En la quittant , un chemin charmant , pratiqué dans une forêt sur le bord d'un ruisseau , où les rossignols se font entendre souvent , nous conduisit à deux petites maisons que l'on appelle fermes. M. Dandlau les a abandonnées à un peintre en payfages , qui y fait sa résidence , & chez lequel on trouve des vues pittoresques de ce jardin , exécutées à la gouache. Jamais peintre de ce genre ne fut mieux logé. La solitude , la beauté du jardin & les différens sites dont il est environné , en rafraîchissant ses idées , doivent lui en prêter dont un homme de l'art peut tirer grand parti. De ses fenêtres il voit le lac de Tempé , différens châteaux , des montagnes , des forêts & un pays immense , aussi beau que bien cultivé.

Un petit pont irrégulier conduit à une allée d'arbres , dont la voûte est assez épaisse pour garantir du soleil & de la pluie : elle aboutit à une fausse pile de charbon , dont l'intérieur est un nouvel asyle donnant sur le lac & sur un chalet situé de l'autre côté de la rive. Pour y parvenir , la traversée se fait sur de jolies petites nacelles qu'on trouve sur les bords.

La nature riante qui environne le lac , les

plaisirs innocens des jolies payfannes groupées dans différens endroits de la montagne, se posant tour-à-tour sur une escarpolette suspendue à d'antiques chênes, que de jeunes garçons lançoient avec une telle violence que l'on étoit fondé à croire qu'elles étoient soutenues dans les airs par quelques génies bien-faisans ; ajoutez à cela le nom du lac, qui me rappella celui qui jadis existoit en Thessalie, formé par les eaux du Pénée, fleuve que les amours de Daphnis ont rendu célèbre : ces idées sans ordre m'affaillirent, & mes sens d'ailleurs surpris par ce spectacle romantique, ne donnerent pas le tems à ma raison de prendre le dessus. Tout me rappella mes beaux ans, dont je me retraçai quelques scènes : l'erreur fut courte ; bientôt je les regrettai, mais moins que celui qui avoit prolongé pour moi le tems heureux des amours. Cette idée détruisit à l'instant le charme ; je dis adieu à l'illusion, & ne vis plus que le malheur d'être seule dans l'univers ; mes larmes coulerent, & se mêlerent, malgré les témoins, dans les eaux qui m'environnoient. Êtres sensibles, qui lirez ce voyage ! si jamais vous vous promenez sur ce lac, accordez un soupir en

mémoire du sentiment de douleur dont je fus pénétrée.

Je ne puis comparer le passage subit de la sérénité que m'inspiroit le lieu , au chagrin profond dont je fus accablée , qu'à un vaisseau qui vogue paisiblement sur une mer tranquille , quand une tempête imprévue fond sur lui avec une telle rapidité , que les pilotes , malgré leur célérité , ne sont point à tems par leur manœuvre , de diminuer le danger : alors le vaisseau , malgré leurs efforts impuissans , vogue au gré des vents , & vient enfin se briser contre le premier écueil. Les sensations sont pour l'homme , ce que le vent est pour un bâtiment ; & ses organes délicats ne peuvent soutenir le choc que lui offrent des souvenirs , sans que son visage n'instruise tout ce qui l'environne , du changement de ses idées & du combat qu'elles livrent à son ame. O foible & malheureuse humanité !

Mais abandonnons ces réflexions attristantes. Pour sortir du jardin , deux chemins en procurent les moyens : l'un traverse la forêt , l'autre une prairie ; ils aboutissent également au moulin par où nous étions entrés.

En résumant cette promenade , il faut convenir qu'il seroit difficile de rencontrer un

plus beau site , des vues plus variées , de réunir une forêt , des eaux & des rochers produisant de plus beaux effets , une végétation plus agréable & des intentions qui conviennent mieux au local ; mais il faut convenir aussi , qu'elles sont mal exécutées : ce qui sera facile à croire , quand on songera que ce jardin n'appartient ni à un souverain , ni à un financier , & que leur fortune eût été nécessaire pour porter à la perfection les différens monumens que je viens d'indiquer. On doit savoir gré aux amateurs qui , par leur confiance , leur goût & le sacrifice d'une partie de leur revenu , ont défriché en partie une montagne qui est aujourd'hui pour les voyageurs un point de promenade aussi curieux qu'agréable.

Arlesheim est un bourg bien situé , agréablement bâti , & le séjour d'une société nombreuse & bien composée : elle est formée par les chanoines & par une partie de leurs familles qui habitent avec eux. Leurs maisons paroissent agréables ; une partie en fut bâtie par un de leurs évêques à la fin du dix-septieme siecle , tems où ils obtinrent la permission d'y transférer la collégiale qui , comme je l'ai déjà dit , étoit alors à Fribourg en Bris-

gaw. Ce fut aussi l'évêque qui fit construire l'église, que l'on va voir par curiosité. Elle est grande, belle & très-éclairée; mais une peinture blanche, relevée par tous les ornemens qui sont dorés, lui donne plutôt l'air d'une salle de spectacle que de la maison de Dieu.

Après ce dernier examen, il étoit tard, & nous remontâmes dans nos caleches. De retour à l'auberge, nous y trouvâmes de nouveaux compatriotes que nous avions laissés à Luxeul. Du nombre des plus malheureux, je dois citer M. & Mad. de Contréglise, qui furent obligés de s'enfuir dans un chariot avec leur famille, déguisés en marchands de faucilles. C'étoit le moment de la moisson, & le stratagème réussit. Ce déguisement étoit d'autant plus nécessaire pour eux, que la rage de leurs payfans rejaillissoit même sur leurs enfans. Le plus jeune des quatre, encore en nourrice, leur avoit été apporté à Luxeul, habillé en pauvre : seul moyen de le soustraire à la mort que ces barbares lui avoient destinée.

Nous apprîmes aussi qu'une Mad. Dandlau, habitant, je crois, une terre en Alsace, après avoir été fouettée par ses vassaux, avoit erré huit jours à travers les bois, évitant l'aspect des hommes, dont avec raison elle croyoit

avoir tout à redouter ; dormant sur la terre , & se nourrissant de fruits sauvages.

C'est au dix-huitieme siecle que des êtres foibles , sans défense , ont été obligés de fuir la société parmi laquelle ils étoient nés , pour conserver leur vie. Ces faits , consignés dans l'histoire , ne trouveront pas à la troisieme génération un lecteur qui veuille y ajouter foi,

---

## LETTRE XIII.

*Le 28 juillet.*

ON apprend que les brigands viennent de piller les Juifs qui habitent en grand nombre dans les villages d'Alsace qui avoisinent le canton. Ceux-ci , par parenthese , ne sont ni tolérés , ni soufferts en Suisse. On assure même que la troupe de bandits se répand autour de la ville , pour faire main basse sur une commanderie de l'ordre de Malthe , ( 1 ) où

---

( 1 ) Comme on ajouta que cette commanderie étoit de la langue allemande , je demandai ce que cela signifioit , & l'on me répondit que c'étoit ainsi que l'on désignoit les huit nations de l'ordre ; savoir , celle de Provence , d'Auvergne , de France , d'Italie , d'Arragon , d'Allemagne , de Castille , & d'Angleterre : cette  
plusieurs

plusieurs propriétaires de châteaux en Alsace se sont réfugiés avec leur argent & leurs effets les plus précieux.

Je ne peux pas quitter Basle sans parler , à l'imitation de tous les voyageurs , des horloges de cette ville , qui avancent d'une heure sur toutes celles des états qui l'avoisinent. Cette singularité paroîtroit moins étrange , si l'usage s'en étoit conservé en mémoire de quelque grand événement ; mais celui qui y a donné lieu est si ancien , ou de si peu d'importance , que l'on ne conserve à cet égard aucune tradition certaine. On le rapporte indifféremment à un concile où , pour faire lever plus matin les évêques & les cardinaux qui le composoient , on employa cette ruse ; ou bien à un complot tendant à la destruction des magistrats. Un bourguemestre averti de la conspiration qui devoit avoir lieu à minuit , fit changer l'horloge ; & en sonnant une heure au lieu de celle convenue , les conjurés crurent

---

dernière ne subsista plus depuis le schisme que Henri VIII fit avec l'église romaine.

Quelques femmes qui ne seront pas plus instruites que moi sur cet objet , ne seront pas fâchées de trouver cette note , que je n'ai placée que pour elles.

chacun en particulier avoir laissé échapper le moment où leur projet devoit s'exécuter. Si c'est là le motif d'un usage aussi bizarre , le fait étoit assez important pour être consigné dans les annales de la ville : cela justifieroit au moins la raison pour laquelle il se conserve. Les habitans y sont tellement attachés , que chaque fois que l'on a agité au conseil de le supprimer , ils s'y sont fortement opposés. Ce feroit , ont-ils dit , empiéter sur leur liberté , que de les forcer à vivre comme les peuples qui les environnent , & qui sont soumis à un gouvernement monarchique. On en connoît si bien le ridicule , auquel on ne veut pas contraindre les étrangers , que quand on demande l'heure de la table d'hôte , on répond à une heure de Basle. Les habitans dînent à midi , par conséquent à onze heures de France.

On rapporte encore cette coutume à une troisième raison , celle-ci est entièrement physique. Le chœur de la cathédrale n'est pas , ainsi que cela est d'usage , situé tout-à-fait au levant ; & d'après différens calculs , il y a entre son cadran solaire qui règle les horloges de la ville , une différence de quarante-cinq minutes. Il me semble que l'origine de cette singularité doit être expliquée

par cette dernière raison , qui n'est point , ainsi que les autres , conjecturale , puisque chaque jour en fournit de nouvelles preuves.

Si cependant elle ne paroît pas suffisante , pourquoi ne pas s'arrêter à la seconde & confondre son origine avec celle de cette fameuse tête qui tire la langue , & qui est également inconnue ? Il me semble qu'elles ont assez de rapport entre elles , pour croire que cette marque de dérision éternelle avoit pour objet de se moquer des conspirateurs , qui pouvoient être les habitans du petit Basle , qui furent dupes d'une ruse aussi simple.

On trouve à Basle , chez M. Mechel , une collection de gravures , qui passe pour la plus complète de l'Europe. Non-seulement c'est son commerce , mais il s'occupe lui-même de cet art ; & c'est dans son atelier & sous sa direction , que l'on a gravé les dessins de la danse des morts d'Holbein. Il en prit , dit-on , les idées d'après celles de Klauber , dont j'ai déjà parlé ; mais elle est infiniment supérieure par l'esprit & la finesse qu'il a répandus sur ses différens groupes.

On trouve chez M. Mechel les gravures enluminées des différens costumes de la Suisse. Cet artiste ne peut être trop recommandé aux

voyageurs : ses profondes connoissances sur l'histoire naturelle & politique de la Suisse peuvent être d'un grand secours. Il en est de même de ses lettres de recommandation , dont les porteurs sont toujours bien accueillis par les personnes à qui elles sont adressées.

C'est lui qui nous parla de la montagne de Wartemberg qui est située à cinq quarts de lieue de Basle. On y trouve beaucoup d'objets intéressans à l'histoire naturelle. Le pasteur du village , qui habite aux pieds de la montagne , a rassemblé des échantillons de ce qu'elle renferme de plus rare, dont il a formé un cabinet curieux.

## LETTRE XIV.

**A**PRÈS un assez long séjour à Basle , nous en partîmes pour nous rendre à Schaffouse , ville forte , capitale du canton de ce nom. Les seize lieues qui séparent les deux villes , se font en partie sur les terres de l'Empire. Nous traversâmes les villes forestières de Rheinfeld , Seckingen , de Lauffenbourg , de Waldshut & Tungen , situées dans la partie méridionale du cercle de Souabe , pays su-

perbe & très-fertile. On est étonné de la quantité d'arbres & de légumes que l'on y cultive. Ces très-petites villes n'ont rien d'ailleurs de remarquable que leur position, dont la plupart sont sur le Rhin : quelques-unes sont fortifiées. Lauffenbourg a un grand pont sur ce fleuve : on a construit dessus, une petite chapelle, & l'on trouve dessous, un rocher qui s'étend d'un côté du fleuve à l'autre. L'eau qui tombe de cette masse énorme, forme des cascades bruyantes & singulières, dit M. Bourrit que je cite, n'ayant point vu cet étonnant rocher, dont je n'ai eu connoissance que depuis mon retour.

En avançant vers Schaffouse, le pays devient moins ouvert : il est couvert en partie par des forêts de chênes & d'autres de sapins.

Le canton de Schaffouse, renfermé dans cinq lieues de longueur sur trois de largeur, est le plus petit de la Suisse : la capitale du même nom, située sur les bords du Rhin & près de la cataracte de Lauffen, où le fleuve cesse d'être navigable, doit, dit-on, son origine à des matelots qui y bâtirent des cabanes pour servir d'entrepôts aux marchandises que les bateaux ne pouvoient conduire plus loin. Cette origine conviendrait aussi à

la république de Basle , dont les armes furent long - tems une ancre de vaisseau ; mais en passant sous la domination des évêques , on y ajouta une crosse : ce qui forma l'ensemble qu'on y voit encore aujourd'hui. Des actes passés sous le regne de Charlemagne , ne laissent aucun doute que Schaffouse n'existât alors.

Il paroît qu'elle ne fut entourée de murs que dans le treizieme siecle : la noblesse voisine fit , dans le cours de trois cents ans , des donations considérables à un couvent de l'ordre de S. Benoît , fondé en 1052 par un comte Eberhard de Nellenbourg , à qui ce pays appartenoit. L'abbaye ayant alors des revenus considérables , y attira des artisans , & la population augmenta. Avec le tems , les habitans secouerent le joug monacal ; ils obtinrent différens privileges de Rodolphe I<sup>er</sup> , & leur ville par la suite devint impériale. Ils passerent alternativement sous la domination des empereurs & des ducs d'Autriche , auxquels ils appartenrent jusqu'en 1415 , tems où ils se racheterent de l'empereur Sigismond pour une somme de six mille florins. En acquérant la liberté , ils obtinrent le droit de ne relever que de l'Empire. Depuis , différens troubles

les agiterent encore : les uns furent causés par les ducs d'Autriche , qui firent de vains efforts pour les faire rentrer en leur possession ; les autres prirent naissance à la réforme de leur église , que les anabatistes & différentes autres sectes vouloient empêcher ; mais le gouvernement , devenu assez fort , leur résista : il fit bâtir , pour se rendre maître de l'artillerie , une espece de château fort sur une monticule qui domine la ville , & dans laquelle elle est toujours.

La forme de son administration a varié à l'infini , ainsi qu'on peut le voir dans le Dictionnaire de la Suisse ; elle est maintenant confiée au grand & au petit conseil : le premier est composé de quatre-vingt membres , & le second de vingt-quatre : ils sont choisis dans un nombre de seize à dix-sept cents personnes qui sont seules regardées comme citoyens ou bourgeois. Pour prévenir les effets de la cabale , la loi ordonne que les places seront nommées dans les quatre heures qui suivront leur vacance. Chaque tribu a droit de choisir ses membres ; ils sont nommés à la pluralité des suffrages. Huit jours après , le nouvel élu est soumis à l'examen du petit conseil ; & s'il n'y a point d'objection légi-

time à faire contre lui , il est admis à prêter serment.

Les deux conseils réunis sont présidés par un bourguemestre qui ne reste qu'une année en fonctions ; il alterne avec son collègue. Les deux chefs du gouvernement peuvent conserver leur place toute la vie : en cas d'absence ou de maladie, le bourguemestre de service est représenté par le Stathalter ou lieutenant. Le lendemain de la pentecôte, les conseils se rendent de la maison de ville à l'église S. Jean , pour présenter à la nation son nouveau chef. Il y fait serment d'observer les constitutions de l'état & les privilèges du peuple. Les places , ainsi que celles de lieutenant & des deux trésoriers , sont nommées par les conseils réunis , à la pluralité des voix. Les finances & l'arsenal sont confiés aux trésoriers, seule partie de l'administration dont les conseils se séparent ; ils embrassent également les codes civil , criminel & militaire , la police , &c.

A Schaffouse , la noblesse conserve quelques privilèges : elle a sa tribu composée de six familles nobles : ses députés se nomment *Obherren* , nobles seigneurs ; tandis que les autres s'appellent *Zunftmeister* , tribuns. Les autres

nobles peuvent entrer dans les tribus bourgeoises.

Le canton de Schaffouse est divisé en dix bailliages : ce sont autant de places confiées à Messieurs du petit-conseil, dont la durée n'est point fixe.

Quoique cette ville soit sur les frontieres de l'Allemagne, elle est mal fortifiée, & n'entretient même pas de troupes pour sa garde : ce sont les bourgeois qui la montent alternativement. La milice du canton est, ainsi qu'à Basle, divisée par compagnies s'exerçant séparément, rassemblée une fois par an, & toujours prête à marcher pour défendre les intérêts & la liberté de la patrie.

Sur vingt-cinq mille habitans que renferme le canton de Schaffouse, la capitale en contient sept mille environ. Elle est propre, irréguliere, & généralement bien bâtie. La plupart des maisons y sont peintes à l'extérieur, ainsi qu'à Basle : chaque étage a sa vedette placée pour l'ordinaire au milieu de la façade des maisons. Ce petit bâtiment, de forme demi-circulaire, faisant saillie sur la rue, est éclairé par plusieurs fenêtres, après lesquelles on place en-dehors des especes de miroirs que l'on dispose de façon que tout

ce qui se passe dans les rues peut être aperçu de loin & conduit de même. Je crois que cet usage doit plutôt son origine au besoin de se dissiper qu'à un motif de curiosité. Les femmes y sont si sédentaires, les maris si fideles, que n'ayant ni intrigues, ni disputes de ménage, qui pour l'ordinaire prennent leur source dans l'inconduite d'un des deux au moins, ou dans les besoins journaliers que le luxe multiplie, cet usage doit être considéré comme une ressource contre l'ennui que produit ordinairement l'uniformité, & par conséquent la monotonie. On vient de bâtir à Schaffouse une belle tribune ornée de bas-reliefs : c'est la plus belle maison de la ville.

Schaffouse a trois églises protestantes & une catholique : celle de S. Jean est une des plus grandes de la Suisse ; chaque côté a deux collatéraux ; la chaire de vérité diffère des autres, en ce qu'au lieu d'être élevée, il faut descendre quelques marches pour y entrer. Les voûtes de l'église de Munster, que je n'ai pas vue, sont, dit-on, soutenues par douze colonnes en l'honneur des douze apôtres. On ajoute qu'elles sont d'une seule pierre ;

que leur proportion est de dix-sept pieds de haut sur trois de diametre.

Schaffouse a une horloge curieuse, située dans une tour : indépendamment des heures, elle marque le cours du soleil, de la lune, & des éclipses.

Le commerce le plus considérable de Schaffouse est en vin : le territoire du canton, quoique très-fertile en différentes productions, n'est point assez étendu pour fournir aux habitans une quantité de bled suffisante ; ils tirent le surplus de l'étranger, qui reçoit en échange une partie de leur vin. Il fournit pour la consommation habituelle un tiers de bœufs & de moutons. Il y a quatre manufactures de toiles peintes très-communes ; on y fabrique aussi des bas & des mouchoirs de soie.

Nous vîmes un cabinet d'histoire naturelle très-riche en pétrifications, appartenant à un médecin : on nous y montra une belle tête de Méduse, ainsi qu'une jolie collection de gravures & quelques plantes exotiques ; c'est là où j'ai vu le plus bel attrape-mouche d'Amérique.

Les bourgeois ont dans leur bibliothèque, qu'ils ont rendue publique, un Alcoran en syriaque sur velin ; les pages sont encadrées

avec des enluminures dorées. Ils ont aussi une Bible hébraïque. On y voit le modèle en petit du pont, & les portraits des bourguemestres défunts.

Le gouvernement entretient un collège public, dont les professeurs sont pris parmi le clergé : ceux-ci sont également payés par l'état, mais si mesquinement que la meilleure cure ne vaut pas plus de cent livres. Schaffouse est la ville de Suisse où l'on parle le meilleur allemand.

Le canton de Schaffouse est très-intéressant pour les naturalistes : on trouve sur le Kandenberg, la plus haute montagne, une grande quantité de pétrifications ; presque toutes les pierres y portent des empreintes d'insectes, de plantes ou de poissons.

C'est à Schaffouse où l'on voit un pont de bois si étonnant par sa construction : il est sur le Rhin, & sert de communication à ce canton avec les autres de la Suisse. Avant lui, plusieurs en pierres avoient été emportés par le débordement du fleuve ; & ce malheur feroit encore à craindre, sans un charpentier du canton d'Appenzell, qui sans être ni ingénieur, ni architecte, proposa d'en construire un de bois sans arches. Tous les voyageurs

s'accordent pour lui donner trois cents soixante-quatre pieds anglois. Le conseil n'ayant pas voulu perdre une pile intermédiaire aux deux rives, seul reste des anciens ponts, obligea le constructeur d'en faire usage. On assure que, tenant à son opinion, il n'eut que l'air de céder, & que la pile, qui ne sert à rien, gêne en partie la vue de ce merveilleux ouvrage, dont M. Coxe a fait la description.

C'est à Lauffen, village du canton de Zurich, à trois quarts de lieue environ de Schaffouse, que l'on voit la plus belle cataracte de l'Europe : elle est produite par la chute du Rhin, qui dans sa partie supérieure roule sur un lit de rochers, ce qui ne le rend susceptible d'aucune espèce de navigation. Ses flots, en s'y brisant, arrivent avec la vitesse de l'éclair au gouffre effrayant où ils se précipitent perpendiculairement. La violence de la chute rend ses eaux écumantes ; & le choc qu'elles éprouvent contre la montagne de rochers, dont deux, plus élevés que les autres, paroissent s'opposer à leur chute, lancent dans les airs une partie de leur volume, qui y produit un brouillard épais de poussière d'eau, d'où s'élancent ensuite des tourbillons de nuages qui, en se dissipant, répandent une rosée conti-

nuelle sur la contrée. Le soleil, en dardant ses rayons sur la poussière humide, y forme mille iris qui s'y répètent dans le fleuve; ses eaux claires & transparentes répètent également les différens paysages situés sur ses bords. Cet ensemble forme un tout que l'esprit le plus fertile ne pourroit imaginer. Dans cette foible description, je ne dois pas omettre le bruit effroyable que produisent la chute & le choc du fleuve contre les rochers; de manière que tous les sens surpris à la fois, & par l'étonnement, & par l'admiration, ne laissent aux spectateurs que la faculté de sentir son néant & la grandeur du Maître du monde.

Le tems a porté des atteintes sensibles à un si-surprenant ouvrage: les rochers, minés par l'action continuelle de l'eau, sont moins élevés, & la cataracte, en s'y creusant un lit, perd tous les jours de sa hauteur. Les progrès en sont si sensibles, que des vieillards assurent avoir vu céder à la force incalculable du courant, des rochers très-considérables. Sur la pointe de ceux qu'elle a percés, des arbrisseaux croissent; & ce n'est pas sans surprise, qu'on les distingue à travers le brouillard & les nuages dont je viens de parler.

La fonte des neiges ayant considérable-

ment enflé la source du Rhin , je ne vis point la figure d'un nain ou une poupée de bois , qui s'élève , dit M. Bourrit , du milieu du rocher , que l'on distingue facilement quand les eaux sont basses.

L'auteur du Dictionnaire de la Suisse évalue à quatre-vingt pieds cette chute du Rhin , tandis que M. Coxe ne la porte qu'à cinquante , & M. Bourrit à quarante. Je me garderai bien de juger ces auteurs également respectables ; je dirai seulement qu'après l'avoir considérée dans sa partie supérieure , d'un cabinet tenant à un vieux château , autrefois résidence d'un baillif , aujourd'hui abandonné à un fermier , nous descendîmes à travers une espèce de jardin , deux cents vingt marches , peu élevées à la vérité , pour la considérer du bas en haut sur une galerie de bois construite en - avant de manière à être non-seulement inondée par la poussière d'eau , mais à ce que l'échafaudage éprouvât des secousses continues qu'il reçoit de la partie du Rhin qui tombe à ses pieds : le château lui-même n'est pas exempt de cet ébranlement.

A une petite distance de la cataracte , il y a une belle forge , une filière & un devidoir qui vont par le moyen de l'eau.

Lauffen est encore célèbre par une pêche de faumons , qui se fait tous les ans en automne dans une partie du Rhin peu éloignée du village.

Ce fleuve , ainsi que les différens lacs & rivières que nous vîmes pendant notre séjour en Suisse , étoient dans leur plus grande beauté : rarement on y avoit vu autant d'eau dans l'été ; c'est , ainsi que je l'ai déjà dit , à la quantité de neige tombée l'hiver dernier , que l'on devoit cette affluence.

## LETTRE XV.

Nous quittâmes Schaffouse pour prendre la route de Zurich , qui n'est pas bonne : c'est le seul mauvais chemin que nous ayons trouvé depuis Luxeuil.

La ville de Zurich est une des plus considérables de la Suisse : elle est située sur deux collines , & traversée par la Limat qui sort du lac à l'endroit où celui-ci baigne les murs de la ville : sa position est si belle , qu'elle ne peut être comparée. Les deux villes se communiquent par plusieurs beaux ponts de bois ; mais sur un seulement les voitures ont la permission

permission de passer : leurs bords sont garnis de grandes roues qui tournent naturellement par l'impulsion qu'elles reçoivent du courant ; de grands seaux de cuivre , qui y sont attachés , puisent l'eau & la vident dans des canaux ou réservoirs qui fournissent l'eau aux fontaines.

La population du canton de Zurich , la plus considérable après celle de Berne , se monte à cent cinquante mille individus , & celle de la ville à quatorze ou quinze mille. Elle a soutenu plusieurs sieges dans ses guerres contre les ducs d'Autriche & contre quelques cantons , quoiqu'elle ne fût alors défendue que par une simple muraille : dans le dix-septième siècle , elle a été fortifiée par de larges fossés revêtus de pierres de taille. Ce canton formoit autrefois un comté particulier , compris dans le duché d'Allemagne & soumis à la justice des empereurs , que ses comtes administroient en son nom.

Tant que cette ville fut impériale , elle obtint successivement des privilèges considérables de différens empereurs. Dans le onzième siècle , l'empereur Henri IV , céda ses droits sur elle à la maison de Zéringén , qui s'éteignit en 1218 , époque où commença son

indépendance , Frédéric II lui ayant assuré le droit de n'être jamais aliénée.

Elle dut son changement de constitution à une querelle qui s'éleva dans le quatorzième siècle entre le peuple & les magistrats ; querelle qui dégénéra en guerre civile. Ceux-ci, convaincus de trahison , furent bannis : ils rentrèrent ensuite ; mais de nouvelles conspirations leur valurent la mort. Le gouvernement prit une nouvelle forme. La noblesse voisine voulant venger la mort des magistrats dont ils avoient soutenu le parti , attaqua la ville , qui , n'ayant pu obtenir du secours de l'empereur Charles IV , fit alliance avec les cantons de Schwitz , d'Uri , de Lucerne & d'Undervald , ses voisins. Ce n'est pas le seul secours qu'elle en reçut : la même année , en 1331 , ils la délivrèrent des entreprises d'Albert duc d'Autriche. Comme le canton le plus considérable , il obtint la prééminence , qu'il ne cede qu'à celui de Berne.

Son gouvernement est à la fois démocratique & aristocratique : les membres du grand & du petit conseil sont pris dans les treize tribus qui la partagent. Le petit conseil ou sénat est composé de cinquante membres , dont moitié fait alternativement le service

pendant six mois , présidée par un des deux bourguemestres , qui alternent également. Ce conseil a encore pour chefs les quatre plus anciens tribuns , les deux trésoriers , & le bailli des terres possédées autrefois par les religieux , & qui appartiennent actuellement à la république. Le grand conseil est composé de cent soixante-deux personnes.

Parmi les treize tribus , on en distingue une que l'on nomme celle des comptables : elle est composée de nobles & de bourgeois qui ne professent aucun état qui les attache à d'autres corps. Cette tribu fournit au conseil dix-huit membres ; savoir , douze nobles & six bourgeois. Chaque tribu fait également son élection : les premières charges sont nommées par les conseils , ainsi que les places de secrétaire & de sous-secrétaire de la chancellerie.

Les sentences criminelles , prononcées par le sénat , ne sont point susceptibles d'appel : il en est de même de la plupart des civiles ; c'est encore à lui à qui la police est confiée. Des droits aussi étendus exigent des sénateurs intègres : aussi , pour prévenir tous abus , leurs places ne sont point permanentes ; chaque année ils sont , ainsi que les bourguemestres ,

changés ou confirmés par le grand conseil, & quelquefois par les tribus.

En ne rendant point le sénat permanent, la république a aussi en vue sa liberté, qu'un corps aussi puissant, s'il étoit inamovible, pourroit facilement attaquer, en lui faisant adopter de nouvelles loix.

Les places sont nommées à Zurich, ainsi qu'à Schaffouse, aussi-tôt leur vacance.

Le conseil privé, celui qui veille sur les droits & privileges des tribus, le conseil de réforme, celui de la ville & du consistoire, ainsi que la chambre des comptes, sont autant de petits tribunaux qui relevent des deux premiers.

Zurich est la première ville de la Suisse qui abjura le catholicisme, & qui suivit avec le plus de zèle le culte que les réformateurs enseignoient alors en Allemagne. Elle appella Zwingle, (1) autrefois curé de Glarus, pour lui en développer les principes qu'il avoit déjà prêchés dans différens endroits, & même avant que Léon X, par la publication des indulgences, ne fût la cause immédiate du schisme.

---

(1) Zwingle, né dans un village du Toggenbourg, étoit aussi brave guerrier qu'ardent réformateur : il fut tué dans une guerre de religion à la bataille de Cappel, dans le canton de Zug.

Bayle rapporte que le trafic fordide de Léon X, sur la distribution des indulgences, donna lieu à la réforme en Allemagne. Les commissaires préposés au recouvrement de cet étrange impôt achetoient du pape leur commission: non seulement ils commettoient pour le percevoir, mille exactions; mais ils gardoient si peu le décorum qu'ils jouoient dans les cabarets la faculté de tirer les ames du purgatoire. Le mécontentement du peuple s'accrut encore lorsqu'il connut l'usage auquel ces sommes étoient destinées: presque tout l'argent qui s'y levoit, tournoit au profit de la sœur du pape.

Léon X, de la maison de Médicis, menoit d'ailleurs une vie peu propre à faire respecter la religion, & peu convenable aux successeurs des apôtres. Elle étoit, dit Bayle, tout-à-fait voluptueuse, passant une partie de son tems à la chasse, exercice dans lequel il excelloit. Il anima & protégea les savans & les beaux esprits; mais cela sans garder les mesures de gravité que son caractère demandoit. Il n'eut pas le même goût pour les études théologiques. Différens auteurs l'accusent d'avoir traité de fable toute la doctrine chrétienne: d'autres

allèrent jusqu'à le soupçonner d'athéisme; Sans doute Léon X fut mauvais hypocrite; il ne songea pas que sa puissance étoit fondée sur la crédulité vulgaire. *Les prêtres*, dit Œdipe dans la tragédie de ce nom, *ne sont pas ce qu'un vain peuple pense; notre crédulité fait toute leur science.*

Léon X étoit d'ailleurs un modèle achevé de politique moderne, & passa pour le plus grand homme de cabinet de son siècle.

Le zèle de Zwingli & la force de ses arguments déterminèrent, en 1524, les magistrats à abolir l'usage de la messe, la confession & les différentes cérémonies qui distinguent la religion catholique romaine. Les disputes auxquelles cette innovation donna lieu, furent soumises à la décision du conseil: la pluralité des voix fut pour le nouveau culte. Le peuple, dit-on, s'y conforma sans murmurer. J'admire dans cette occasion, avec le traducteur de M. Coxe, *le sang-froid suisse & son respect pour la décision du pouvoir législatif*; mais je n'admets pas comme lui, qu'il doive l'emporter sur son attachement à sa croyance. *Ce fait prouve, ajoute-t-il, que la constitution civile de la Suisse lui est naturelle, qu'elle appartient au climat & au lieu.* D'accord sur ce point; mais je ne conviendrai.

jamais que cette condescendance fut un fait aussi important, prouve que la liberté soit là dans son pays natal. Il me semble qu'un sacrifice qui doit être aussi cher, puisqu'il intéresse le bonheur éternel des vrais croyans, doit être la suite d'une persuasion douce, & non l'effet d'une soumission aveugle. Que pourroit demander de plus le grand-seigneur, qui de tous les despotes est le premier, s'il lui prenoit fantaisie d'abjurer la religion de Mahomet, & de la remplacer par une autre ? Dans ce cas, la soumission de ses peuples ne prouveroit-elle pas que la constitution civile des Turcs lui est naturelle, & que ce peuple esclave étoit fait pour obéir ? Concluons plutôt, que par-tout où il y aura des hommes, l'égalité & la liberté ne feront que des mots, & que si l'effet y répondoit, aucun gouvernement n'existeroit : ils ont tous des loix que la masse du peuple, sur-tout celui des campagnes, comme plus ignorant encore, ne peut jamais dicter & doit toujours suivre. Autrement, cette terre ne seroit habitable que par des brigands, ou des descendans d'Hercule, dont la force seroit suffisante pour repousser l'attaque & conserver ses propriétés.

Le gouvernement de la Suisse est plus sage,

plus doux qu'un autre ; mais son joug cependant est sensible. Nous avons vu à l'article de Basle , ses portes fermées à l'heure du prêche , & ses habitans punis , si pendant sa durée ils étoient rencontrés dans les rues sans motifs légitimes.

Les mœurs , qui à la vérité ne peuvent être trop surveillées , pour être conservées dans leur pureté , sont dans ce pays non seulement sous la sauve-garde de la morale & de la religion , mais encore sous celle des loix. En Suisse , l'adultère est puni par des amendes & par l'emprisonnement. Que diront les François , si jamais cette coutume anciennement établie , est en vigueur dans leur nouvelle constitution ?

Les étrangers ne sont jamais admis à partager le titre de bourgeois : non seulement ils n'entrent point dans les conseils , mais il ne leur est pas permis de commercer , même à ceux qui sont originaires du canton : tous les privilèges sont pour les seuls bourgeois , dont le nombre peut aller à deux mille. Les fabricans sont obligés d'acheter chez les négocians les différens objets qui entrent dans la composition de leurs fabriques ; ils ne sont pas plus tôt maîtres de leurs marchandises , qu'il

faut qu'ils les revendent aux mêmes négocians , qui se sont encore conservé le privilege de les revendre , soit en gros , soit en détail. Les habitans de ce que l'on nomme pays libre , sont soumis à d'étranges entraves !

Des femmes tous les matins , excepté le dimanche , viennent s'établir sur le pont principal de Zurich , avec des fruits , des légumes , du poisson , du beurre , des œufs & différens autres comestibles. Si elles n'en ont pas le débit , il leur est défendu de quitter la place pour aller les vendre dans la ville avant trois heures.

Je me récriois encore contre cet usage , quand on m'a fait entendre qu'étant le résultat des volontés libres des citoyens , ils étoient par cela même des actes de liberté , & que les plaintes de quelques individus ne devoient point balancer l'intérêt général.

La ville de Zurich est si ancienne , qu'aucun historien ne peut remonter à son origine. On fait seulement que les Romains y ont eu un camp retranché , & que dans le septieme siecle , Robert , parent de Clovis , y fonda un chapitre de chanoines. Louis dit le Germanique créa de même un monastere de dames nobles , dont la princesse Hildegarde sa fille

fut abbessé. Ces différentes fondations contribuèrent à augmenter la population.

On compte à Zurich quatre églises protestantes & une catholique. Tous les ministres ou pasteurs du canton se rassemblent deux fois par an dans la capitale, & y forment un synode auquel assistent un bourguemestre & huit conseillers : il est présidé par le doyen des chanoines, auquel on donne le nom d'*antistes*. Le clergé est mieux payé à Zurich que dans les autres cantons : il est également à la charge de l'état. Les tours du temple de S. Félix sont remarquables par les statues qui les décorent : sur l'une on voit celle de Rupert duc de Souabe, fondateur de l'église ; & sur l'autre, celle de Charlemagne portant une couronne dorée.

Les hôpitaux y sont bien administrés : celui des orphelins a la préférence sur les autres par la salubrité de sa position. C'est un grand bâtiment isolé, régulier, & situé dans la partie la plus élevée d'une colline. Les enfans y sont aussi bien nourris que soignés. Le jardin, quoique beau, leur est toujours ouvert, & il est facile de juger qu'ils n'abusent point de cette permission. Ils sont élevés & repris avec la plus grande douceur : aussi, loin de fuir,

ils s'empressent près des personnes chargées de leur éducation. Je les ai vu courir après l'économe qui me montrait la maison, comme des enfans après un bon pere.

Les caves de ce bâtiment sont superbes & servent d'entrepôt pour y placer du vin, dont les administrateurs font un commerce considérable au profit de la maison. On m'y fit voir aussi une jolie laiterie, où il ne tint qu'à moi de me rafraîchir, l'économe m'en ayant fait la politesse.

Les enfans y sont gardés jusqu'à l'âge de seize à dix-sept ans: on ne les renvoie que quand ils sont capables d'être utiles à la société, & de pourvoir à leurs besoins en exerçant un métier. Cette maison est fondée pour les enfans légitimes; cependant, quand on y en présente d'autres, on ferme les yeux. L'usage du canton de Zurich &, j'imagine, de toute la Suisse, pour les bâtards, dont le nombre n'est jamais considérable, est de les donner aux peres quand ils sont connus: autrement, on en charge la ville ou le village où ils sont nés. Cet usage, qui rend la société responsable des fautes d'un individu, doit avoir pour principe, en étendant la surveil-

lance , de la rendre plus active ; ce qui doit encore tourner au profit des mœurs.

L'intérieur de la ville de Zurich n'est point beau , les rues sont généralement étroites & sans alignement , & les édifices remarquables sont tous situés sur la Limat & sur le bord du lac ; de ce nombre on distingue l'hôtel-de-ville , la bibliothèque , une maison de tribuns & de superbes auberges.

La bibliothèque est enfermée dans un vaisseau qui servoit d'église avant la réforme. On y compte vingt-cinq mille volumes distribués dans le pourtour du même vaisseau , où plusieurs galeries sont élevées les unes sur les autres. On nous y montra des manuscrits chinois , un Pseautier écrit en lettres d'or sur du parchemin couleur de pourpre , un Pentateuque hébreu sur un rouleau de parchemin , & des lettres originales en langue latine de l'infortunée Jeanne Gray sur la théologie. Cette femme intéressante fut aussi instruite que malheureuse. On y conserve avec soin & respect des lettres de Henri IV , adressées , autant qu'il peut m'en souvenir , à un gouverneur de province , au sujet de quelque conspiration. Dans le nombre des héros , il en est qu'on admire , d'autres qui sont chers

à leur patrie , d'autres encore , & c'est le petit nombre , qui ont des droits sur tous les cœurs. Henri IV est le premier. O mon maître ! avec quel saint respect je vis vos cendres , le jour où Mad. Sophie fut portée dans le caveau de S. Denis , pour s'y rejoindre à ses ancêtres !

Pourquoi ces restes précieux ne sont-ils pas montrés aux François ? Quel est l'ennemi de la monarchie , qui n'en feroit point ému ? Et qui , en se contentant de réformer les dépenses , les abus , de distribuer avec plus d'égalité les impôts , ne laissât jouir les descendants de ce grand roi , du premier trône du monde ? L'amour-propre des François y étoit intéressé. Quand je causois avec des étrangers , c'étoit avec orgueil que je parlois de mon roi. Sa capitale surpassoit en beauté Athenes & Rome. Hélas ! aujourd'hui humiliée de sa disgrâce , j'évite tout ce qui peut m'en rappeler le souvenir. François , que n'avez-vous tous mon cœur ! La génération présente a-t-elle donc oublié que la première vertu de ses ancêtres , celle dont ils se glorifioient & qui leur faisoit le plus d'honneur aux yeux de l'étranger , étoit l'amour de ses rois ?

Pardon ! je parle sans raison , sans motif , de ma patrie ; mais alarmée sur son sort , tout

y ramene mes idées ; & vous devez me favoir gré de ne tracer sur ce papier qu'une partie des inquiétudes qu'elle me cause.

A l'extrémité opposée & en face de la porte d'entrée de la bibliothèque , on a élevé un monument funebre au bourguemestre Heidegger , qui fit en 1777 , avec M. de Vergennes alors ambassadeur de France en Suisse , le dernier traité entre cette nation & la nôtre.

Heureux le peuple qui voit sans jalousie s'élever le mérite , & qui loin de chercher à l'abattre en le faisant rentrer dans l'oubli , éternise sa mémoire par des monumens également glorieux à l'homme de mérite auquel il est érigé , & à la nation qui l'élève !

---

## LETTRE XVI.

**L'**HÔTEL-DE-VILLE est un bâtiment , dont les deux façades principales ont dix croisées sur trois de profondeur : c'est où s'assemblent le grand & le petit conseil , dans de belles salles qui leur sont destinées. L'architecture en est simple : le portail de la principale entrée est construit en marbre noir ; les colonnes reposent sur des bases de fonte ; les pla-

fonds peu élevés font de bois à compartimens. On est étonné de la largeur des planches employées dans cet hôtel pour la menuiserie & les planchers. Les salles du conseil sont décorées de vastes poëles de sept à huit pieds quarrés en faïance, dont la peinture représente des traits de l'histoire sacrée & des sujets allégoriques. Cet hôtel renferme un cabinet de physique & un d'histoire naturelle, dont M. Bourrit fait l'éloge, & que, moins connoisseurs que lui, nous avons trouvé médiocres. On y conserve avec soin dans une premiere piece, un cheval de bois semblable à ceux sur lesquels nos enfans se balancent, & de petits hommes qui viennent d'Allemagne, faisant très-proprement la culbute: talent qu'ils doivent à une charge suffisante de plomb qu'on incruste dans leur tête. Le soin avec lequel le concierge nous les fit remarquer, prouve le prix qu'il y attache, ou le peu de cas qu'il faisoit de nous.

Nous y vîmes deux grands tableaux des divers poissons dont le lac abonde: on les y représente aussi beaux que variés dans leur espece. Le cuisinier de l'hôtel de l'Epée nous prouva que le peintre avoit raison.

L'amour des bonnes mœurs s'étendant jus-

ques sur les criminels , ceux-ci ne sont jamais confondus. Dans les principales villes de la Suisse , il y a plusieurs prisons , où les infracteurs des loix sont renfermés selon leur délit. Le troisieme étage de l'hôtel-de-ville en est une : c'est où l'on gardoit Waser , quand il se précipita de la fenêtre dans la Limat. Cette chute hardie ne lui valut point la liberté : le bruit qu'il fit en tombant dans l'eau , avertit la sentinelle ; il fut repris & enfermé de nouveau dans une tour bâtie au milieu du lac , à la naissance de la Limat & de la ville ; les barreaux qui défendent les fenêtres , ne lui laissoient pas la même ressource.

Waser , secretaire de la république , accusé d'avoir soustrait des titres importants à l'état , fut condamné , comme traître , à avoir la tête tranchée : jugement qui s'exécuta il y a environ six ans , & que les Suisses même trouverent trop sévere.

Zuric a plusieurs promenades : celle des remparts est remarquable par la beauté de la vue ; elle domine le lac : mais la plus vaste & la plus agréable est située à l'autre extrémité de la ville , dans une presqu'isle formée par la Limat & le Sil : celle-ci prend sa source près d'Einsidlen , & se perd dans la premiere. Le  
confluent

confluent de deux belles rivières est pour les promeneurs un objet toujours intéressant.

Le pourtour de la promenade est planté d'une double rangée de tilleuls, & le milieu en gazon offre un beau tapis verd, où les pieds & les yeux se reposent également.

Les Suisses, qui ne sont pas aussi Suisses que bien des François paroissent le croire, sont extrêmement recherchés pour les commodités de la vie : ils ont en conséquence construit sur les bords du Sil, dans le point de la promenade le plus éloigné de la ville, un fallon en bois, élevé sur une éminence de terre rapportée, où croissent des pins & des cyprès : ce fallon ouvert de tous les côtés, leur est également utile dans les tems de chaleur ou de pluie : il est d'ailleurs assez vaste pour que de jeunes amateurs de musique puissent s'y rassembler & y former des concerts ; ce qui leur arrive souvent. Les sapins sont d'une si grande beauté dans cette partie de la Suisse, que nous avons remarqué dans le fallon, des planches ayant cinq pieds & demi de largeur.

Ce fallon est entouré de bosquets, dont les premiers sont plantés en arbrisseaux, & les plus éloignés, à l'exception du côté de la

riviere , en arbres plus majestueux. C'est dans un de ceux-là , sur une place circulaire , que les amis de Gessner lui font ériger à leurs frais un monument : il ne fera ni petit ni mesquin ; nous ne vîmes que le dessin & le piédestal : c'est en Italie qu'il s'exécute. Ce peuple économe ne calcule plus , quand l'objet de sa dépense est de sacrifier à l'amitié , & de prouver à leurs voisins & à la race future , le cas qu'on fait parmi eux d'un compatriote qui s'est distingué en servant la patrie , ou par ses lumieres & son génie. Quelle leçon pour la postérité ! Et quel est le citoyen assez froid , pour ne pas se sentir enflammé par l'espoir d'une semblable récompense !

Nous quittâmes la place/de Gessner , pour aller voir la demeure qu'habitoit autrefois ce poëte du cœur & ce peintre de la nature. Son fils occupe sa maison , & fait valoir une imprimerie que la plume de son pere rendit célèbre. Son traité sur l'art de peindre le paysage , me donnoit le plus grand desir d'en voir de lui. Je pus le satisfaire à loisir : l'extrême politesse d'une de ses sœurs m'en donnant tout le tems , j'admirai la perfection de son dessin , la variété , la fraîcheur de ses compositions , dont ses idylles donnent une idée ;

& si un bon coloriste vouloit les copier, ces tableaux deviendroient en ce genre les premiers du monde. Peu d'autres peuvent se flatter d'avoir été, comme Gessner, l'auteur & l'imprimeur de ses ouvrages, le dessinateur & le graveur de ses tableaux.

On voit dans la même piece un beau portrait de Gessner, par Croff, le plus habile peintre de l'Allemagne. Je fus frappée de sa ressemblance avec Diderot : existoit-elle, ou bien est-ce l'ouvrage du peintre ? Il faudroit les avoir vus tous deux, pour en juger. Leurs productions sont si différentes, que d'après Lavater, un tel rapprochement dans leurs traits ne doit point avoir eu lieu.

Le chanoine Gessner étant incommodé, nous ne pûmes voir son cabinet ; il renferme, dit-on, onze mille volumes, des marbres rares, des agathes, des pétrifications, des coquilles, & un herbier peint, où l'on trouve dix mille especes de plantes, avec la description de leur caractère générique.

Zuric a une société helvétique, dont le but a l'encouragement de l'agriculture & l'humanité pour objet : on m'assura qu'il étoit rempli sous l'un & l'autre rapport.

Les sciences sont cultivées dans le college

de Zurich mieux que dans aucun de la Suisse : on le divise en supérieur ou académie, & en inférieur, ayant chacun différens professeurs. Avant d'y entrer, il faut avoir reçu des élémens de latin.

L'arsenal étant considérable, & la république n'ayant pas bâti pour le loger, il est divisé dans trois ou quatre maisons : les unes renferment les canons, les boulets ; d'autres, les fusils, au nombre de trente mille, & les vieilles armures dont étoient revêtus autrefois les Suisses. Le gardien y montre avec orgueil l'épée & l'arc célèbre de Guillaume Tell, dont l'adresse & le courage délivrèrent la Suisse de ses tyrans.

Le grenier public est l'établissement qui fait le plus d'honneur à la ville de Zurich ; il est toujours rempli. Dans les tems ordinaires, le bled s'y vend concurremment avec celui des autres marchands ; & dans les tems de calamité, le gouvernement le donne à un prix beaucoup plus bas. Le pain coûte souvent cinq à six sols la livre en Suisse. Dans la dernière disette, où l'on ne pouvoit pas s'en procurer à moins de vingt sols, le gouvernement en distribuoit à huit.

Zurich, par l'activité de ses habitans & sa

position, est une ville des plus commerçantes de la Suisse. Non seulement le lac y favorise le commerce; mais la Limat, qui se joint à l'Aar près du comté de Baden, laquelle se perd ensuite dans le Rhin, porte à peu de frais ses marchandises en Allemagne & en Hollande. Son commerce consiste principalement en filature & toiles de coton, en mouffelines, étoffes & mouchoirs de soie. La manufacture de crêpes, des freres Escher, occupe seule six cents femmes: on y admire une machine mise en mouvement par l'eau; on porte à dix-sept mille le nombre des devidoirs, des roues & des cylindres qu'elle fait mouvoir. Il y a aussi une manufacture en porcelaine, qui, à ce que je crois, n'est pas enfermée dans l'enceinte de la ville: elle est très-inférieure, sur-tout pour les peintures, à celles de France: il y en a un dépôt dans une boutique près de l'auberge de la Cigogne.

En quittant Basle pour s'enfoncer dans la Suisse, on est étonné de voir à Zurich les femmes d'un certain ordre coëffées & habillées à la françoise; avec cette différence, qu'elles y sont à dix-huit mois au moins des modes régnantes. Je leur vis des chapeaux énormes; & si elles les comparèrent à la petitesse & à la

forme du mien , elles dûrent se méprendre sur le nom de ma patrie. Étonnée de cette différence de costume , j'en demandai la cause , & l'on me répondit que tous les peuples étant imitateurs , & sur-tout les femmes , les Basloises se modeloient sur les Allemandes , dont elles sont aussi voisines que de nous ; tandis que les autres qui s'éloignent des deux nations , sans s'écarter des loix somptuaires , qu'elles ne feroient pas maîtresses d'enfreindre , donnent à leurs coëffures & à leurs vêtemens une tournure françoise , que leur apporte la femme d'un banquier qui habite alternativement Paris & sa patrie. L'introduction de quelques-unes de nos parures sont encore pour ce peuple , sans conséquence , & il conserve dans ses usages la pureté qui caractérise l'âge d'or. Les mœurs , les devoirs , l'amour filial & la vénération pour la mémoire des morts ne peuvent être portés plus loin qu'à Zurich. Voyez ce que dit à ce sujet le traducteur de M. Coxe.

J'ai lu quelque part que l'on étoit sur le point d'établir un spectacle dans cette ville , quand la controverse de Jean-Jaques Rousseau & de d'Alembert parut à ce sujet. Les raisons & l'éloquence de Rousseau prévalu-

rent, & la troupe ne se forma point.

On ne se rassemble point à Zurich; rien d'aussi rare qu'un repas. Les femmes y vivent entre elles, & les hommes consacrent leurs momens de liberté à leur tribu, où ils politiquent en buvant de la bière. Non seulement en Suisse les hommes de la plus mince apparence connoissent les intérêts de leur pays, mais ils sont instruits de l'état politique de toute l'Europe : je fus souvent étonnée, à table d'hôte, du bon sens & des connoissances qu'il déploierent en parlant de la révolution qui s'opere actuellement en France.

Dans plusieurs villes de la Suisse, & notamment à Zurich, il est d'usage de réveiller les gens qui dorment, pour leur dire que la ville est tranquille, & qu'ils peuvent reposer sans inquiétude; à chaque heure de la nuit on avertit par le bruit d'une trompette, dont le sonneur est placé dans un clocher, des gens payés à cet effet. A ce signal, ils partent de différens points, parcourent les rues & tranquillisent les habitans par des cris immodérés.

Ce canton, dont il faut parler avant de finir ma lettre, est fertile en vin & en pâturage; mais il manque de bled, dont il se fournit en Souabe : il faut également qu'il tire de l'étran-

ger les bœufs & les moutons, le canton ne nourrissant que des vaches, dont il fait commerce avec l'Italie. La privation de ces deux objets importans y rend les denrées plus chères que dans aucune autre ville de la Suisse. Ayant trouvé dans la personne à qui nous étions adressés, l'occasion de m'instruire sur la maniere de vivre & sur la dépense des ménages, j'en profitai pour apprendre les détails suivans, que vous ne ferez peut-être pas fâchée de savoir à votre tour.

Il me cita son ménage, composé de lui, de son commis, de deux servantes & d'un nombre égal de domestiques employés pour le commerce, à faire & à défaire les ballots & à soigner le cheval. Toutes les dépenses réunies forment un total, au bout de l'année, de cinq mille & quelques cents livres : ces dernières seules varient. Ils sont tous bien couverts, bien chauffés, peu fatigués, & solidement nourris. Les repas sont simples ; mais à chaque deux heures on se met à table. Entre huit & neuf heures on y déjeûne avec du café. Le dîner, qui se sert à midi, est composé d'un potage, d'une piece de bœuf, d'un grand plat de légumes, & quelquefois d'un autre de poisson. Le café se sert à trois heures ; à cinq,

le thé ou la bierre, l'un & l'autre accompagnés de tartines de beurre ; & à huit heures, la soupe, un rôti, un plat de légumes ; matin & soir de la salade, mais jamais de dessert : aussi ceux qui aiment les fruits, & qui n'en ont point de leur campagne, en achètent pour manger entre le court intervalle de leurs repas. On pourroit conclure que c'est là leur plaisir le plus grand, puisqu'ils le répètent si souvent. Ils sont d'ailleurs de la plus grande sobriété ; & le proverbe, boire comme un Suisse, est absolument faux. Je fus à même d'en juger pendant mon voyage, où nous mangeâmes souvent à table d'hôte : c'est un usage assez général dans ce pays, & d'ailleurs le seul moyen de connoître le peuple parmi lequel on habite. L'économie est le troisième motif, le prix des tables d'hôte étant ordinairement de quinze batz ou quarante-cinq sous de France ; ce qui est infiniment plus cher, quand on se fait servir dans sa chambre.

Puisque je suis sur le chapitre de la cuisine, je veux l'épuiser entièrement. Je trouve en général celle des auberges mauvaise, à l'exception du poisson, qu'on y accommode fort bien. Ici particulièrement le bœuf & le veau y sont excellens ; mais il est d'usage d'y servir

le premier à moitié cuit, tandis que le rôti est desséché. La soupe, que l'on présente matin & soir, est de l'eau chaude sentant le grailon : de petits morceaux de pain nagent dans ce prétendu bouillon, que généralement on relève avec de la muscade & de petites herbes que nous connoissons sous le nom de ciboule : ce qui rend les potages aussi puans que désagréables. On y en sert de purée de pain grillé, qui sont assez médiocres. Plusieurs entrées en viande & poisson, & un plat de choux, de haricots verts ou de petits pois composent le premier service : le second l'est par différens plats de rot & pâtisserie, qui est toujours admirable ; elle se fait avec de la farine d'épeautre, espece de bled que l'on cultive en Suisse & en Alsace : les plats se servent doubles, un de chaque côté de la table. Il est rare que le maître s'y place ; il se promene dans la salle, & ne refuse point une assiette à ses hôtes, quand ses garçons sont absens. Il n'est pas d'usage d'y admettre d'autres valets : ce qui fait qu'on y est assez mal servi, malgré la vivacité de ceux de la maison. Dans les auberges considérables il y a un sommelier qui est chargé de tout le détail, même de la partie des mémoires, qu'il fait de maniere à ce qu'il puisse y trouver son

compte, ainsi que son maître. Une autre raison qui augmente le prix des auberges, c'est qu'en général elles appartiennent aux villes, & qu'elles sont louées non seulement sur le prix de leur valeur, mais en raison de ce qu'elles doivent rapporter. Le lit par nuit coûte dix batz. Je ne trouve point, malgré ces motifs, que le prix de la dépense y soit exorbitant, ainsi qu'elles en ont la réputation; il me semble qu'elle n'excede point celle des voyageurs en France. Le maître ou le sommelier emportent successivement les plats, coupent avec une dextérité rare les viandes, & présentent chaque plat à plusieurs reprises aux personnes qui composent la table. Les pieces qu'ils veulent couper sont enlevées du plat, & posées sur un morceau de bois épais, de forme ronde, creusé légèrement dans le milieu. Les fourchettes des Suisses ne ressemblent point aux nôtres; elles n'ont que deux dents très-aiguës en fer ou en acier, montées sur un manche de bois. Les couverts, les gobelets, la vaisselle & le linge sont toujours de la plus grande propreté.

A Zurich, la constitution militaire est composée de vingt régimens d'infanterie de dix compagnies chacune, de quatorze compagnies

de cavalerie & d'un régiment d'artillerie de sept compagnies. Le complet de toutes ces compagnies étant de quatre-vingts, forme un total de dix-sept mille six cents quatre-vingts hommes toujours prêts à marcher. Il ne faut pas oublier que tous citoyens étant soldats en cas de besoin, il est facile d'en mettre un plus grand nombre sur pied.

Depuis le 24 août, la chasse est ouverte indifféremment à tout le monde dans ce canton : je crois que le même usage est établi dans les autres.

On trouve près de Zurich des bains chauds fort suivis, & qui jouissent d'une grande célébrité : ils sont situés dans le comté de Baden, à une petite distance de la ville de ce nom, sur les bords de la Limat. Les sources abondantes qui s'y rassemblent, sont enfermées dans un bâtiment voûté, vaste & commode, où l'on a construit grand nombre de bains. Deux grands bassins sont réservés pour les pauvres ; ceux-là, situés au milieu du bourg, ne sont ni fermés ni couverts ; de manière que ceux qui en font usage, sont exposés à l'intempérie de l'air & à la vue des passans.

Les eaux de Baden sont très-chaudes, &

fortement imprégnées de soufre : en les analysant , on y trouve aussi de l'alun & du nitre , mais en plus petite quantité.

On loue dans le bourg , des petites chambres , mais qui ne sont pas plus vantées que les tables d'hôte qui s'y trouvent : inconvéniens qui n'empêchent point les malades & les personnes riches des villes voisines de venir s'y établir. Cela me confirme dans l'opinion que j'ai depuis long-temps , que si la diversion & le changement de place ne sont pas des besoins pour les hommes , ils leur procurent du moins de vraies jouissances.

Le comté de Baden passa successivement des comtes de ce nom à ceux de Lentzbourg & de Habsbourg , & par ces derniers aux ducs d'Autriche leurs successeurs. En 1415 , les cantons Suisses en firent la conquête sur le duc Frédéric , & ils le gouvernèrent quelque tems par indivis. D'après un arrangement qui se fit en 1712 , il resta aux cantons de Zurich , de Berne & de Glaris , qui y envoient alternativement un bailli : il est à remarquer que celui de Glaris ne reste que deux ans en place , tandis que les autres y sont sept.

Le comté de Baden , qui peut avoir sept lieues de longueur sur trois de largeur , ren-

ferme plusieurs bailliages. Sa population est estimée à vingt-quatre mille. La religion catholique romaine y est la dominante. On a bâti hors de la ville un temple pour les protestans assez près des bains pour que les personnes de cette religion qui s'y trouvent, en puissent faire usage.

Le territoire du comté de Baden est fertile en grains , en vins & en fruits. Non-seulement la surface de la terre offre à ses habitans d'abondantes moissons ; mais en fouillant ses entrailles , on y trouve des mines de fer , des carrieres de marbre , dont quelques petits morceaux sont herborisés. On y exploite aussi des pierres de grès d'un grain fort estimé.

Divers monumens constatent l'ancienneté de la ville , que les Romains ont habitée , faisant grand cas de ses bains ; il paroît qu'ils y avoient établi une fabrique de dés : l'auteur du Dictionnaire de la Suisse dit qu'il s'y en trouve encore , & que plusieurs voyageurs ont mis en question si c'étoit un jeu de la nature , ou un ouvrage de l'art : il ajoute qu'ils sont petits , bien formés , & tous également marqués. Il me semble qu'il n'en falloit pas davantage pour décider la question :

la nature riche & féconde ne s'astreint point à fuivre les tristes regles de l'uniformité.

Dans le quinzieme siecle , on trouva près de la principale source les statues en albâtre , d'Auguste , de Vespasien , de Decius & de plusieurs autres célèbres Romains , ainsi qu'un nombre de médailles & de pieces de monnoie.

Au milieu d'un bassin connu sous le nom de bain de sainte Verene , on voit une colonne élevée par les Romains , qui sert de piédestal à une statue d'Isis , déesse de la médecine.

Le bailli de Baden est gouverneur de la ville : elle est régie par un grand & petit conseil.

## LETTRE XVII.

**P**ENDANT notre séjour à Schaffouse , n'ayant point encore formé le projet de voir Saint-Gall , nous nous y rendîmes de Zurich , & ce n'est pas le plus court : les différentes routes qui y conduisent , sont assez mauvaises.

Ce petit pays est enclavé dans le canton dont il est allié : il forme une république à part ; sa capitale est située dans un vallon agréable , resserré entre deux montagnes peu

élevées, séparées par une petite rivière. Son territoire est plus abondant en pâturages qu'en bleds. Elle est célèbre par son abbaye, ses filatures de lin & de coton, & par la quantité de mouffelines qui s'y fabriquent. Son origine, quoiqu'ancienne, est connue : on la rapporte à saint Gall, qui vint de la Grande-Bretagne prêcher l'évangile en Allemagne, puis dans cette contrée, où il bâtit un hermitage. Ses disciples, vers le milieu du septième siècle, l'imiterent & y construisirent des cellules, où ils vécurent d'abord du produit de leur travail & de la charité publique. Dans le huitième, S. Gall faisant encore partie du royaume de Bourgogne, le comte Valdran obtint de Pepin, maire du palais sous Thierry IV dit de Chelles, puis roi des François, la permission de réunir ces frères dans un même cloître, sous la règle de S. Benoît. (1) Bientôt les vertus & la cha-

---

(1) Cette chartre ne put être donnée par Pepin en 720, ainsi que quelques auteurs le rapportent, & d'après eux celui du Dictionnaire de la Suisse, puisque Pepin n'avoit que trente-sept ans en 751, quand il monta sur le trône. Il n'en avoit donc que six en 720. On peut être roi à cet âge, mais non maire du palais. Messieurs de S. Gall, en visitant leurs  
rité

rité qu'ils pratiquoient leur attirèrent une grande considération. Les malheureux s'empressant autour d'eux , créèrent les bourgs & villages renfermés dans le territoire. Les donations volontaires ou extorquées ( car dans les tems d'ignorance & de superstition les crimes se rachetoient avec de l'argent ) rendirent bientôt cette maison l'une des plus opulentes de l'ordre. Les richesses inattendues & l'économie que les moines continuoient de pratiquer , leur fournirent le moyen d'acheter successivement les terres & seigneuries vacantes autour d'eux. C'est ainsi que s'accrut leur domaine , qui peut avoir neuf lieues de longueur sur quatre à cinq de largeur.

A peine furent-ils riches , qu'ils cessèrent d'être heureux : les évêques de Constance & quelques petits souverains , dont ils étoient voisins , furent tentés de s'approprier les revenus de l'abbaye : ils l'attaquèrent à force ouverte , & ces querelles se renouvelèrent souvent.

Au commencement du treizieme siecle ses

---

vieux parchemins , peuvent seuls rectifier cette erreur, trop peu importante pour la peine qu'elle donneroit à tout autre particulier.

abbés obtinrent le rang de prince de l'Empire , & la permission du pape de porter & la mitre & la crosse. Louis de Baviere leur vendit le droit de glaive. Trop puissans alors pour conserver leur premiere simplicité , loin de secourir toujours le peuple opprimé , ils en firent des victimes de la féodalité , & perdirent par trop de sévérité une partie des domaines qu'ils avoient réunis. Le canton d'Appenzell fut du nombre. Ils s'en dédommagerent par l'acquisition du comté de Toggenbourg. Les abbés eurent aussi quelques inquiétudes du côté de la bourgeoisie de S. Gall , qui vouloit se soustraire à leur autorité ; mais une alliance avec une partie du Corps Helvétique , & sur-tout plus de douceur dans leur gouvernement rétablirent & assurèrent la paix jusques vers la fin du quinzieme siecle , où une nouvelle querelle entre l'abbé Ulric & les bourgeois pour un sujet assez léger engagea celui-là à transporter le monastere sur les bords du lac de Constance ; mais les fondations en étoient à peine élevées que ses sujets vinrent les abattre. L'abbé , soutenu des cantons alliés , en les mettant à la raison , leur fit payer des dommages considérables. De son côté , il renonça au projet de transporter le monastere.

La réforme donna lieu à de nouveaux troubles qui forcèrent l'abbé à se retirer en Souabe. A la fin de la guerre , il retrouva ses titres , ses droits & son rang , qu'on ne pût lui ôter , quoiqu'un grand nombre de ses sujets eût adopté le parti de la réforme.

Son association avec le Corps Helvétique l'oblige à fournir mille hommes pour se joindre à l'armée confédérée , destinée à combattre des ennemis étrangers.

Les bourgeois forment entr'eux une milice pour la garde & la défense de la ville : elle est composée de douze compagnies , dont une de canonniers & deux de grenadiers , l'une à pied & l'autre à cheval.

L'abbé est choisi parmi les religieux , à qui seuls appartient le droit de le nommer.

Le gouvernement de S. Gall est mêlé d'aristocratie & de démocratie : son grand-conseil est composé de quatre - vingt - dix membres pris dans différentes tribus , dont on distingue quelques nobles : il est présidé , ainsi que le petit , par des bourguemestres. Ses élections se font à peu près comme à Schaffouse , auquel cette administration a beaucoup de rapport.

S. Gall doit sa splendeur à Ferdinand , roi des Romains , qui après avoir soumis Conf-

tance, ville du cercle du Souabe, persécuta les réformés. Ceux-ci, pour se soustraire à ce zèle pieux, abandonnerent ses domaines & s'établirent à Saint-Gall, où ils transportèrent leur commerce. Quelque mouvement de guerre & la cherté des vivres à Constance, lors du dernier concile qui s'y tint au commencement du quinzième siècle, acheverent l'émigration, dont le gouvernement de S. Gall sentit l'importance : pour la favoriser, il construisit des aqueducs & des bâtimens propres à la fabrication & à la blanchisserie des mousselines. Cette branche de commerce est si importante, qu'elle a son tribunal à part : il est composé de négocians chargés de résoudre les altercations journalières & d'entretenir la franchise & la bonne foi. Les maisons les plus riches se sont établies dans les principales villes de commerce de l'Europe, où elles le font valoir. Tout le territoire de la ville est en vergers ou prairies, qui sont couverts de toiles pendant la belle saison.

La république de S. Gall s'approvisionne chez l'étranger pour toutes espèces de comestibles : son bois même lui vient des domaines de l'abbé.

La population de la ville se monte entre

sept à huit mille ames : ses principaux revenus consistent en octrois & en une contribution annuelle qui fut établie lors d'un incendie , & que les habitans prolongent volontairement.

Cette république , associée du Corps Helvétique , a droit d'envoyer un député aux dietes générales des Suisses.

La ville est défendue par un fossé profond , rempli d'eau : elle est généralement propre & bien bâtie. On y remarque les maisons où se rassemblent les différentes tribus. Il y a dans une salle de l'hôtel-de-ville des armes déposées pour la défense des magistrats ; indépendantes de celles de l'arsenal.

Le college est établi dans un ancien couvent , où est renfermée la bibliothèque , ainsi qu'un petit cabinet d'histoire naturelle. Les premiers volumes de cette bibliothèque lui furent légués par un bourguemestre , homme d'un grand mérite , qui vivoit au tems de la réforme , & qui écrivit sur ce sujet plusieurs volumes in-folio qu'on y conserve manuscrits.

Les bâtimens de l'abbaye sont considérables : le palais de l'abbé est séparé & communique par une galerie couverte. Cette maison a sa bibliothèque particulière , où il y a un grand nombre de manuscrits. Ceux de Pé-

trone & de différens auteurs estimables y restèrent long-tems, ensevelis dans la poussière par l'indolence des moines. Enfin ils mirent de l'ordre dans leur trésor littéraire au commencement du quinzieme siecle.

Contre l'usage des moines, qui pour l'ordinaire logent Dieu moins bien qu'eux, ceux-ci rebâtirent leur église vers le milieu du siecle. C'est un objet de curiosité recommandé aux voyageurs.

On y vante également l'éducation que les jeunes gens y reçoivent, les écoles étant tenues par des professeurs instruits & zélés.

L'abbé fait exercer la justice de ses domaines par des baillifs subordonnés à de petits tribunaux, où des religieux de sa maison siegent, & où ils ont pour la décision des affaires la premiere influence.

Le lac de Constance, à deux lieues de S. Gall, passe pour plus grand qu'aucun de la Suisse : il a dix ou douze lieues de longueur sur quatre de largeur ; ses poissons très-variés & très-nombreux, se transportent marinés dans une grande partie de l'Allemagne, & même en Autriche : ses environs sont très-peuplés & bien cultivés ; mais n'étant point entourés de montagnes, ses bords plats lais-

sent quelque chose à désirer. Je le compare à un tableau qui, étant privé d'encadrement, laisse errer l'œil de l'amateur, tandis que cet ornement le ramène au point qu'il doit admirer. Sa profondeur, évaluée à trois cents toises, lui permet de fréter des bâtimens chargés jusqu'à trois mille quintaux ; ce qui le rend d'une grande utilité pour le commerce. Ne m'étant point embarquée dessus, je ne vous en ferai point une longue description : plusieurs voyageurs en ont parlé avant moi ; & si elle vous intéresse, lisez M. Coxe ; il satisfera votre curiosité.

La ville de Constance, dans le cercle de Souabe, joint à l'avantage que lui procure son lac, celui d'être bâtie sur le Rhin. Elle dut ses fortifications à l'empereur Constantin, & son agrandissement au siege épiscopal : il y fut transféré par Childebert II. Les évêques résidoient avant, à Windisch, évêché suffragant du diocèse de Besançon, qui ayant été long-tems le théâtre de la guerre entre ses maîtres & les Huns, fut ruiné par ces destructeurs du monde. C'est aujourd'hui un village au canton de Berne, à un quart de lieue de Kuninfeld.

A l'article de Saint - Gall, vous avez vu

quelles furent les causes de sa dépopulation : aussi cette ville , située sur un territoire fertile & fait pour encourager le commerce , offre une enceinte dépeuplée , où habitent des chanoines : il y a aussi quelques riches maisons religieuses. Le nombre des habitans n'excede pas trois mille : lors de la réforme , elle embrassa ce parti , & avec le secours des cantons protestans elle chassa ses évêques. Mais Charles V , après avoir détruit la ligue de Smalcalde , ville du cercle de Franconie , fameuse par les ligues qu'y firent les protestans , soumit la ville de Constance , & rendit aux évêques leur siege & leur rang , & aux habitans leur ancienne religion.

L'isle de Meineau , formée dans le lac , est un objet de promenade très-agréable : c'est une commanderie appartenant à l'ordre Teutonique. La maison du commandeur , située près du lac , est dans une position ravissante , & je ne puis m'empêcher de me récrier avec M. Coxe , sur le ridicule d'une charmille plantée dans le jardin , qui n'a rien de remarquable que les points de vue qu'on pourroit s'y procurer , si cette charmille qui , pour le malheur des yeux , est la plus belle de son espece , ne les déroboit entièrement.

L'isle de Reichenau, située dans le lac de Constance à une lieue de la ville, peut avoir trois lieues de long sur une de large; elle est habitée par quinze à seize cents catholiques: elle possède un riche monastere de l'ordre de S. Benoît, qui la rend célèbre: il étoit fondé dès le huitieme siecle; l'abbé avoit titre de prince de l'Empire: elle est aujourd'hui réunie à l'évêché de Constance. On y montre une prétendue émeraude du poids de vingt-neuf livres, qui, dit-on, fut donnée par Charles-Magne. Le volume de ce bijou prouve l'ignorance ou la mauvaise foi des gardiens du trésor. On y en montre un autre que, sans être roi, on peut posséder & léguer: c'est une dent gâtée de Charles le Gros.

C'est dans cette abbaye que ce malheureux prince termina, en 888, ses jours & ses malheurs. Charles III, dit le Gros, empereur, roi d'Italie, de France, de Baviere & de Lorraine, fut presque aussi puissant que Charles-Magne; mais sa capacité n'ayant pas répondu à l'étendue de son empire, il apprit à la postérité le danger d'être chargé d'un aussi pesant fardeau. Ce prince n'avoit aucun vice apparent; il étoit, au contraire, bon, juste; mais il étoit simple jusqu'à la démence, & dévot à l'excès.

Le traité qu'il fit avec les Normands qu'il renvoya de Paris avec de l'argent , tandis qu'il étoit campé à Montmartre , commandant une armée assez forte pour les foudroyer , fut la dernière foiblesse qui le priva de la confiance & de l'amour de ses sujets. Ils l'abandonnerent tous successivement , sans même pourvoir à sa subsistance. Il la dut quelque tems à l'évêque de Mayence. Arnoul , son successeur à l'empire , lui accorda quelques terres en Allemagne , où il mourut peu de tems après son infortune. Ce prince dut son malheur à son peu d'énergie & à la coupable ambition de quelques seigneurs , qui perdoient de vue le bien général , pour ne s'occuper que du leur en particulier.

Charles , dit Mezerai , fut simple jusqu'à l'imbécillité , & par fois jaloux de Richarde sa femme , qu'il répudia peu de tems avant sa disgrâce. Cette princesse de la maison d'Ecosse , pour être souvent calomniée , n'en demeura pas moins en honneur à la postérité. Voici comme en parle le même historien.

Merveille de ton sexe , adorable princesse ,  
Dont l'honneur combattu ne fut jamais blessé,  
Charles , en te quittant , témoigna sa foiblesse ;  
Car alors d'insensible , il devint insensé.

La reine étoit courageuse , de bon conseil , grande dans l'adiversité ; & si le roi eût ajouté à ses vertus une partie du grand caractère de la reine , ou seulement qu'il se fût laissé conduire par elle , il auroit évité l'état d'avilissement où il fut contraint de vivre. Il est des torts , sur-tout pour les princes , que le tems ne peut réparer.

---

## LETTRE XVIII.

**V**OYAGEANT sans projet , nous revînmes de Constance à Zurich , craignant d'allonger notre route en passant par Appenzell. Je dis nous , & c'est à tort ; mon bonheur , comme vous savez , étant de voyager : mais mon gendre , malgré la proscription momentanée de sa compagnie & les malheurs de sa patrie , la chérissoit au point de ne pouvoir s'en éloigner sans un chagrin marqué ; & nous nous en ferions rapprochés par le chemin le plus court , si les nouvelles que nous y trouvâmes ne l'eussent convaincu du danger qu'il y avoit à y rentrer si tôt. La nécessité de séjourner en Suisse , le décida d'entreprendre le voyage d'Einsidlen , pour y voir la demeure de Notre-

Dame - des - Hermites, madone célèbre en Allemagne & dans les cantons catholiques romains.

Nous nous embarquâmes en conséquence sur le lac de Zurich, que nous suivîmes jusqu'à Riclifvil, l'espace de six lieues : il peut en avoir onze dans sa partie la plus longue, sur cinq quarts de lieue au plus de large. Sa profondeur est portée à quatre-vingts toises ; mais elle n'est pas par-tout la même. Cette navigation se fit dans une petite barque à voiles, couverte de manière cependant à nous laisser voir l'horison. Par le plus beau tems du monde, & dans un semblable pays, ce n'étoit pas le moment de s'en priver : ce qui me procura le plus beau spectacle en ce genre, qui ait jamais frappé mes yeux. Le lac est bordé de côteaux couverts de vignes, de quelques champs & d'un grand nombre de villages, dont les maisons sont éparfes & tellement multipliées, qu'on ne fait pas cent pas sans en trouver une. A mesure que l'on approche des clochers, elles sont plus resserrées & forment un groupe autour de la paroisse.

Les bateliers s'étant arrêtés à moitié chemin, me donnerent le tems d'en visiter quelques-unes : elles sont toutes propres, vastes

& commodés , ayant chacune un jardin , un verger & les dépendances nécessaires pour mener une vie douce & paisible. La partie la plus élevée des côteaux est couverte de bois ; de hautes montagnes terminent la vue. Les maisons de campagne y sont aussi très-multipliées.

Étant partis d'assez bonne heure , nous eûmes le tems de voir Rapperschwyl , ville beaucoup trop grande pour sa population : elle est bâtie sur une langue de terre assez élevée , qui s'avance dans le lac de Zurich. Cela seul fait l'éloge de sa position. Son territoire , qui peut avoir deux lieues de longueur sur une de largeur , est également fertile en vin & en bled. Ses houillères seroient précieuses , si le bois y étoit moins commun. On trouve encore dans son sein beaucoup de pierres ; plusieurs carrières en sont ouvertes. Malgré ses avantages , sa population réunie aux villages qui en dépendent , n'est pas portée à plus de cinq mille habitans. Son port , le meilleur du lac , est enfermé dans ses murs.

Elle doit son origine à Rodolphe de Rapperschwyl , surnommé le Voyageur. En 1091 , ce puissant comte , épris de la position , s'y

arrêta pour y bâtir une ville , à laquelle il donna son nom : il n'y avoit alors qu'un petit village nommé Endingen. La race de ces comtes s'étant éteinte , elle passa successivement à ceux de Habsboutg & aux ducs d'Autriche : ceux-ci la firent rebâtir , ayant été presqu'anéantie par les habitans de Zurich. Pour parer à l'avenir à de semblables malheurs , elle demanda & obtint la protection des cantons de Berne , de Zurich & de Glaris ; ce qui l'obligea à prendre part dans les guerres des Suisses contre l'Autriche. Elle a son régime particulier , son grand & son petit conseil , un avoyer , & d'autres petits tribunaux. Les affaires susceptibles d'appel se portent à la diete des trois cantons , & même à la diete générale. On a trouvé sur son territoire une grande quantité de médailles d'empereurs Romains , & quelques pierres dont les inscriptions annoncent qu'elle servirent autrefois d'autel aux païens.

La position de cette ville & son château la rendent une des plus fortes de la Suisse. Ses habitans y professent la religion catholique. Le couvent des Capucins est dans une situation ravissante. On montre à l'hôtel-de-ville , des os de baleines d'une dimension

effrayante ; & dans l'église paroissiale , deux escaliers ronds pour monter à l'orgue ; ils sont pratiqués chacun dans un sapin qui leur sert de cage.

La visite que nous fîmes à Rapperfchwyl avoit moins pour objet la ville que le pont : pont fameux , construit en bois sur la largeur du lac qui se rétrécit dans cet endroit , où il a d'ailleurs si peu de profondeur qu'on y a creusé un canal pour que les bâtimens considérables puissent y passer quand les eaux sont basses. Les ducs d'Autriche le bâtirent ; la ville l'entretient , & en tire un péage : c'est un usage établi sur tous les ponts. Il a quarante toises environ de longueur sur douze pieds de largeur : il est découvert & n'a point de garde-fous ; son plancher n'est pas attaché ; & quand le vent est impétueux , ce qui arrive quelquefois , il en emporte une partie. On ne peut remédier à cet inconvénient , sans en attirer un plus grand. Le vent , en trouvant des obstacles , entraîneroit les pilotis , & cette perte réelle ne pourroit se réparer souvent. Je conseille aux voyageurs de ne point s'y arrêter quand le vent s'élève.

En revenant sur nos pas , nous débarquâmes de nouveau à Richsvil , village peu éloigné de

Rapperschwyl, situé sur l'autre rive. Son aspect m'étonna : quatre grandes auberges dominant sur le lac ; celle du Corbeau , où nous descendîmes , est décorée à l'extérieur , d'un balcon saillant qui tourne autour du bâtiment. Le docteur Hotz réside dans ce village : la confiance qu'il inspire décide beaucoup de Suisses à y venir passer la belle saison , pour suivre près de lui ses ordonnances. Son habitation paroît très-agréable. Ce médecin, ajoutant aux connoissances qu'exige son état, celle de la physique expérimentale , a placé sur sa maison plusieurs paratonnerres : ce sont les premiers que j'ai vus depuis mon séjour en Suisse.

Nous ne pûmes trouver à Riclifvil, qu'un charriot pour nous conduire à Notre-Dame-des-Hermites. Personne n'entendant le françois dans l'auberge , on envoya dans le village chercher un interprete. Bientôt parut un gros homme , qui en s'asseyant familièrement près de nous , le chapeau sur la tête , nous rendit tous les services qui dépendoient de lui : il nous apprit que depuis quarante ans il exerçoit avec succès les fonctions de boucher ; il nous indiqua le fermier qui pourroit nous conduire , fit nos marchés , & nous embarqua

barqua dans notre nouvel équipage , où il nous rangea sur des sacs remplis de foin , qui nous servoient de sieges. Ce fut dans cette voiture que nous prîmes la route de Notre-Dame-des-Hermites.

Ces voitures sont les seules qui puissent passer dans des chemins étroits , montueux , rapides & souvent dangereux. Nous suivîmes quelque tems le lac , & nous apperçûmes à notre gauche l'isle d'Aufnau , formée dans la partie du lac qui appartient au canton de Schwitz : elle dépend des domaines du couvent de Notre-Dame-des-Hermites.

Cette isle est charmante ; elle a une demi-lieue de tour. Nous apperçûmes de loin le tombeau de Hutten , célèbre dans le quinzième siècle , & par ses malheurs , & par son goût pour la littérature. Ulric de Hutten , fils de Hermann duc de Souabe , naquit au château de Stekelberg en Franconie , l'an 1488. Il étudia successivement dans les collèges de Cologne , de Fuld , de Francfort. Son goût pour les lettres lui mérita de l'empereur Maximilien la couronne poétique. Si l'on en croit l'auteur du Dictionnaire des grands hommes , il faut conclure qu'elle se conféroit alors à bon marché ; il dit à l'article

d'Ulric de Hutten , *qu'il ne veut point entrer dans des détails sur les insectes de la littérature.* Son meilleur ouvrage fut un panégyrique en vers , d'Albert de Brandebourg , archevêque de Mayence , dans lequel il joignit celui de toute l'Allemagne. Quoi qu'il en soit de ses talens poétiques , ils suffirent au bonheur de l'auteur , qui se fit peindre plusieurs fois armé , portant une couronne de lauriers. L'électeur de Mayence se l'attacha : il le suivit à la diète d'Augsbourg , où l'on avoit déjà porté inutilement des plaintes contre le duc de Wirtemberg. Hutten , qui n'avoit pu trouver l'occasion de se venger par les armes , de ce duc qui avoit tué dans une forêt son cousin Jean de Hutten , maréchal de la cour , s'associa à la ligue qui fut faite contre ce prince , quand il s'empara de la ville de Reutlingen. On le chassa de ses états , où il ne rentra que quinze ans après.

Luther parut ; & Hutten ayant embrassé trop vivement ses opinions , il commenta indécemment , sans songer aux risques qu'il y avoit à courir , la bulle que Léon X lança contre ce réformateur en 1520. Le pontife lui-même y étoit si cruellement tourné en ridicule , qu'oubliant les principes de la religion

chrétienne sur le pardon des injures , il ordonna à l'électeur de Mayence de lui envoyer Hutten pieds & poings liés. L'électeur le laissa évader : il se refugia dans les Pays-Bas , à la cour de Charles-Quint ; mais sa vie n'y étant point en sûreté , il se retira dans la forteresse d'Edimbourg , qu'il quitta ensuite pour se rendre à Basle.

Dans ses courses il écrivoit vainement à toutes les puissances de prendre sa défense. Erasme , par un motif d'intérêt , quoiqu'il ne mît en avant que celui de la crainte , refusa de recevoir sa visite à Basle. Il craignoit que „ ce fanfaron , ( ce sont ses mots ) chargé de „ misere & de galle , ne restât chez lui. „ Ce refus engagea entre eux une querelle littéraire assez vive , que sans doute il auroit prolongée , si la mort ne l'eût surpris dans l'isle d'Aufnau , où il s'étoit retiré.

Le genre de sa mort est une nouvelle preuve de l'inconséquence des hommes. Hutten persécuté , errant pour la religion , devoit-il connoître par expérience une maladie sur laquelle il avoit écrit ? Il paroît que ce poëte , d'un tempérament & d'un physique très-foible , allioit à beaucoup de courage , la fierté & l'emportement.

Mais c'est assez parler de Hutten & de ses malheurs ; je reprends mon voyage pour arriver à Notre-Dame-des-Hermites , pèlerinage aussi fameux en Suisse & en Allemagne que Notre-Dame de Lorette en Italie. Il nous restoit quatre lieues à faire sur des montagnes si élevées qu'elles auroient dû nous conduire au royaume de la lune. Hélas ! que n'y suis-je arrivée ! je pourrois encore y faire de beaux rêves. O ma patrie ! vous m'avez interdit jusqu'à cette jouissance.

Nous voyageâmes sur les montagnes , à travers des allées de pins , de forbiers & de buissons d'épine-vinette ; nous n'en sortions que pour nous enfoncer dans des forêts de sapins si sombres que l'herbe refuse d'y croître ; on n'en trouve que sur les bords des ruisseaux. Là , le grémil , la circé , la reine des prés , la salicaire & la doronie composent , par la variété & la réunion de leurs couleurs , un émail d'autant plus parfait qu'il contraste avec le verd noir des sapins qui l'entourent. Je croyois qu'aucun aspect ne pouvoit plus me frapper , quand nous nous trouvâmes près d'un petit village , sur un pont sans arches. Un torrent rouloit à nos pieds. L'horison étoit caché par des montagnes couvertes d'arbres verts. A

travers les sentiers , on voyoit de jolies paysannes portant de petits chapeaux ornés de rubans , ramenant leurs troupeaux ; les fenêtres & le chemin en étoient également garnis. Je ne crois pas avoir jamais vu de spectacle à la fois si sauvage & si agréable.

C'est à travers ces chemins variés , que nous arrivâmes à la vallée d'Einsidlen. Elle est étroite , couverte de prairies , entourée de montagnes cultivées , entre lesquelles on en apperçoit de chauves ; plus loin encore on en distingue qui sont couvertes de neige.

Sur les premières , ainsi que dans la prairie que la rivière de Sill rend fertile , on voit des cabanes de bois sans ordre & distantes les unes des autres , qui dans cette vallée sauvage produisent un merveilleux effet. Le bourg est assez joli ; les maisons bâties en bois , y sont peintes à l'extérieur de différentes couleurs.

Einsidlen & le territoire qui en dépend sont situés dans le canton de Schwitz ; il appartient long-tems aux comtes de Rapperschwyl & de Habsbourg. Le canton de Schwitz & les abbés de Notre-Dame-des-Hermes se le disputèrent réciproquement ; de leur côté , les habitans profitoient de la division pour réclamer l'indépendance & la liberté. De

nouveaux différends s'élevoient chaque jour, soit pour les limites du territoire, soit pour les franchises que tous les ambitieux leur refusoient. Quand les empereurs ou les juges arbitres accorderoient aux religieux des sentences favorables, le canton de Schwitz, soutenu de ceux d'Uri & d'Underwald, en empêchoient l'exécution. Enfin les ducs d'Autriche, étant devenus protecteurs du monastere, l'aiderent à secouer le joug de ses puissans voisins. Les habitans de Schwitz, sensibles à l'humiliation, marcherent à Einsidlen, pillerent le couvent, & emmenerent en triomphe les religieux qui avoient sollicité la protection des princes auxquels ils s'étoient donnés.

Aussi-tôt Léopold, frere du duc Frédéric d'Autriche, qui disputoit la couronne impériale à Louis de Baviere, assembla une cavalerie nombreuse, dans l'intention de punir les trois cantons de l'acte d'hostilité qu'ils avoient exercé sur un pays dont son frere étoit protecteur : mais le succès ne répondit point à l'entreprise. Léopold, qui ne prévoyoit pas d'obstacle, s'engagea dans un chemin couvert & étroit : quatorze cents hommes mal armés l'attendoient à l'issue du

passage, tandis que cinquante autres, expatriés pour différens délits, n'ayant pu obtenir la faveur, en se mêlant avec leurs concitoyens, de défendre la patrie, résolurent de la sauver seuls. Ils se placèrent en conséquence sur une hauteur qui dominoit le défilé : à peine les Autrichiens y furent-ils engagés, qu'ils les écrasèrent avec des arbres & des rochers qu'ils faisoient rouler sur eux. Ceux qui échappèrent à ce premier danger, furent assommés à coups de massues par l'armée confédérée, assez forte alors pour la charger de front. Quinze cents Autrichiens restèrent sur le champ de bataille, où l'on ne trouva que quatorze des leurs. Cette victoire, fameuse dans l'histoire de la Suisse, est connue sous le nom de bataille de Morgarten : elle eut lieu dans le douzième siècle.

Le mauvais succès des Autrichiens rejaillit sur l'abbaye, dont je n'entreprendrai pas de vous écrire toute l'histoire : il vous suffira, je crois, de savoir qu'après plusieurs traités, dont le dernier se conclut en 1645, les différends cessèrent. Le canton se réserva la grande juridiction & le droit de lever des troupes.

Le prince abbé, souverain de ce petit pays,

y a une justice inférieure , & continue à y percevoir des droits. Le commerce consiste en chapelets & en amulettes ; mais il ne faut pas croire qu'il soit indifférent. Cent mille étrangers , qui tous les ans fréquentent le pèlerinage , en emportent non-seulement pour eux , mais encore pour leurs parens & leurs amis.

L'abbaye est située en face d'une des extrémités du bourg , sur le penchant de la colline : ses avenues & sa construction répondent à la noblesse de sa position. On y parvient par une place de forme circulaire , terminée d'un côté par les maisons du bourg , & de l'autre par deux arcades en pierres de taille , d'une belle architecture. Leur couverture est ornée de balustrades séparées à distance égale par trente-deux statues de saints de différente grandeur , mais distribuées avec ordre & symétrie. Le dessous , rempli de boutiques , sert pendant le jour , de retraite à des marchands de livres pieux , de chapelets , de reliques & d'images de la Vierge.

On voit au milieu de la place une superbe fontaine ; sept colonnes de marbre , appuyées sur le bassin , soutiennent un baldaquin qui couvre une statue de la Vierge. L'édifice est

surmonté d'une couronne, le tout d'un fort bon genre. Un conduit placé entre chaque colonne, remplit abondamment les cuvettes qui y correspondent.

Vingt-cinq ou trente marches posées entre les deux galeries, conduisent à une terrasse sur laquelle est bâtie l'abbaye : elle offre une façade considérable ; l'église est située au milieu, dans un pavillon avancé, de forme ronde : deux tours servant de clochers, l'accompagnent. Le reste des bâtimens n'est point séparé ; l'ensemble comprend trente-trois croisées de face ; deux ailes considérables sont placées derrière, ainsi que les jardins. Le tout est terminé par un amphithéâtre de bois de sapins, qui paroît encadrer la maison.

Je ne suis point étonnée de l'effet que ce lieu produit sur les âmes foibles & nourries de préjugés. Je n'en connois point, dont la position soit aussi propre au recueillement. Malgré l'affluence des pèlerins qui entrent & qui sortent sans cesse de l'église en observant une sorte d'ordre, un silence respectueux regne dans la place & sur la terrasse ; il n'est interrompu que par l'orgue & le chant triste & lent de l'église. Oh ! vous âmes tendres, malheureuses & constantes, condamnées à

pleurer l'objet qui vous fut cher , venez le regretter dans les bois d'Einsidlen : tout y nourrira votre douleur ; & l'empreinte de mélancolie que vous y recevrez , subsistera long-tems après avoir quitté ce séjour.

L'église est un édifice magnifique , remarquable par la justesse de ses proportions : elle est peut-être un peu trop surchargée de peinture & de sculpture. Sans doute je m'y connois moins que M. Coxe , & je dus à mon ignorance d'avoir examiné avec plaisir quelques tableaux peints à fresque , qui décorent les voûtes , dont il dit beaucoup de mal.

Ce que vraiment on y voit avec peine , ce sont des saints ou des squelettes revêtus pour la forme , d'habits de soldats Romains , mais faits avec des étoffes de brocard , où les franges & les réseaux ne sont point épargnés. Leurs bottines sont en velours de couleur , ainsi que leurs yeux & leur mâchoire inférieure , qu'une rangée de pierres ou de perles fines dessine très-désagréablement : le reste de la figure est couvert de gaze. Ces saints Romains sont très-communs : on en voit dans toutes les chapelles qui sont autour des collatéraux.

Mais revenons au point important ; celui

qui attire les voyageurs, c'est la chapelle, & non l'église. Cet objet de dévotion, si généralement fréquenté par les Allemands & les Helvétiens, est situé dans la nef à une petite distance du portail.

Cette chapelle de forme quarrée offre un morceau d'architecture du meilleur goût : elle est bâtie en marbre ; le pourtour extérieur est décoré de pilastres d'ordre corinthien ; l'extrémité supérieure de la chapelle, excepté le côté de l'entrée, qui est en face de celle de l'église, est entourée d'une belle balustrade, coupée de distance en distance par des colonnes servant de piédestaux à des statues dont la plupart sont d'albâtre & soigneusement travaillées.

J'essayai en vain d'entrer dans l'intérieur de la chapelle ; la quantité de monde qu'elle renfermoit, rendit mes efforts inutiles ; & l'odeur fade, mêlée d'ail, qui s'en exhaloit, ne m'ayant même pas permis de rester à la porte, j'emploie, pour vous la faire connoître, le récit qu'en fait l'auteur d'un livre pieux qui se vend au bas du temple. J'aurai seulement soin de l'abréger.

Le sanctuaire n'a que six pieds quarrés : on voit sur l'autel la fameuse image de la Vierge,

entourée d'une perspective de rayons & de nuages dorés. Les murs sont revêtus de plaques de cuivre aussi doré, qui contrastent merveilleusement avec des bustes d'argent qui représentent S. Meinrad & l'évêque Conrad. On y voit aussi, sur un bas-relief d'argent, la dédicace que Jésus-Christ fit de la chapelle. La nef a vingt-trois pieds de longueur sur treize de largeur : c'est où l'on dépose les cierges donnés par les cantons catholiques & autres petits pays : il y en a qui pèsent jusqu'à quatre-vingt-dix livres : ils sont les représentans des cantons, rangés par ordre, que l'on n'intervertit jamais.

Il y a au milieu de la chapelle cinq lampes d'argent, données successivement par des souverains.

A l'extérieur de la chapelle, on voit en haut de la porte une plaque d'argent percée circulairement par cinq trous, symbole de la main de Dieu : aussi les pèlerins ne manquent-ils pas d'y fourrer leurs doigts, redoublant, pendant le tems qu'ils y restent, leur fervente prière.

J'ai vu par la construction extérieure de la chapelle, qu'elle est entièrement privée de jour : elle ne reçoit de lumière que d'une

lampe suspendue de maniere à éclairer le visage noir de la Vierge. Les fondateurs ont senti que la piété a besoin de recueillement, & que les idées sombres qui assiegent l'homme quand il est privé de la lumiere, tourneroient ici au profit du cagotisme. L'expérience prouve tous les jours en faveur de leur raisonnement.

La chapelle, toute belle qu'elle vous paroît, n'est pas aussi merveilleuse que son origine : c'est d'elle actuellement qu'il faut parler ; mais je ne puis y arriver qu'en faisant une courte analyse de la vie de S. Meinrad son premier fondateur ; & cette lettre étant déjà bien longue, S. Meinrad, j'espere, ne trouvera pas mauvais que je remette à demain à parler de lui. Ce tems est à peine suffisant pour rassembler les faits importants de sa merveilleuse histoire.

---

## LETTRE XIX.

**M**EINRAD, issu de la famille des comtes d'Hohenzollern, alliée des maisons de Brandebourg & de Colonna, naquit en Souabe, sous le regne de Charlemagne. Élevé par une

mere pieuse, elle négligea tous les avantages que pouvoient lui procurer à la cour impériale une haute naissance & les heureuses dispositions que son fils devoit à la nature, pour lui donner une éducation toute chrétienne. Il fut envoyé à l'abbaye de Reichenau, située sur le lac de Constance, où son oncle étoit abbé : il y fit, disent plusieurs historiens, des progrès rapides dans les sciences, & sur-tout dans celle de l'Ecriture-sainte. Sa vocation s'accordant avec le vœu de sa famille, il prit l'habit de la maison. Bientôt il acquit une telle réputation, que malgré sa jeunesse, il fut demandé pour remplir dans une autre maison, une chaire de professeur qui venoit de vaquer. L'étude que cet emploi exigeoit, ne pouvant éteindre en lui l'amour de la méditation, il s'embarqua avec un de ses disciples, traversa le lac, & vécut en hermite sur le sommet du mont Etzel, au milieu d'une forêt de sapins, seule production de ce terrain aride. Il s'étoit muni de la permission de ses supérieurs, & de la promesse d'une vieille femme riche & charitable, qui devoit lui fournir les choses nécessaires à sa subsistance.

Notre anachorete vécut là dans une cabane formée par des branches d'arbres entrelacées,

sans songer à la rigueur des saisons, ni aux regrets de ses freres. La vieille, touchée de la piété d'un si beau jeune homme, lui fit construire une chapelle & une cellule ; mais fatigué des différentes visites que le bruit de ses vertus lui attiroit, il abandonna sa retraite, descendit de la montagne, suivit le cours de la riviere du Sill, & s'arrêta par inspiration dans la vallée d'Einsidlen, déserte alors.

Dans le fond de cette affreuse forêt, inconnu des hommes, tout le monde s'empressa de le secourir : une abbesse lui fit construire, ainsi que la vieille, une cellule & une chapelle. Tout ce que nous avons vu jusqu'ici, est croyable : voici le merveilleux qui commence, & je ne l'aime guere que dans les contes de fées, ou dans ceux que M. Galand a traduits avec tant de succès.

Quoi qu'il en soit, le diable, jaloux du bonheur de notre saint, essaya de le troubler, en lui apparoisant sous mille formes hideuses. Je croyois le diable plus adroit : je le suis moins que lui ; mais si jamais je veux plaire, j'emploierai d'autres moyens. Les anges vinrent à son secours, combattirent, & il resta vainqueur sans avoir couru de grands risques. On trouvera plus d'un héros à pareil prix.

Meinrad resta trente-trois ans dans le désert, qu'il n'auroit pas songé à quitter, si des voleurs trompés par un récit infidelle, n'eussent attenté à sa vie pour s'emparer de son prétendu trésor. Notre saint, prévenu par révélation du danger qui le menaçoit, trouva plus simple de s'y préparer que de fuir. Pour l'éviter, il se munit de tout ce que notre religion a de plus sacré, du saint viatique. Les voleurs virent tout cela par un trou, n'osèrent troubler le saint sacrifice, & ne consommèrent leur crime que quand il fut achevé; car ils n'eurent aucun égard aux représentations que leur fit Meinrad pour leur salut: à peine l'eurent-ils assommé, que le désert se remplit de l'odeur des parfums les plus délicieux; parfums qui ouvrirent, mais trop tard, les yeux aux assassins. Pour se conformer aux ordres du martyr, ils étendirent son corps sur un lit; mais quel fut leur étonnement, de trouver allumés les cierges dont ils voulurent l'entourer! Sans m'arrêter à ce que cette cérémonie peut avoir d'étrange, faite par de pareils gens, dans une semblable circonstance, je dirai qu'effrayés du prodige, ils voulurent fuir pour éviter le châtiment dû à leur crime: mais ce fut en vain; deux corbeaux nourris  
par

par Meinrad, s'attachèrent à leur poursuite ; & leur livrant sans cesse de vigoureux combats , ils ne les quitterent que quand les hommes s'en eurent fait justice. Les cierges si miraculeusement allumés mirent le feu à la paille , brûlerent également les habits , sans que le corps de Meinrad fût endommagé.

Si ces miracles ne suffisoient point pour vous convaincre de la sainteté de Meinrad , ceux qui s'opérèrent lors de la translation de son corps à l'abbaye de Reichenau , dont il étoit religieux , deviennent inutiles à vous raconter : c'est le parti que je prends.

Quarante ans après cet événement qui eut lieu en 863 , Bennon , de l'illustre maison des rois de Bourgogne & chanoine de Strasbourg , vint visiter le désert qui étoit toujours en vénération : épris , je ne fais pourquoi , de ce séjour qui tout entier , sans excepter la chapelle , étoit rempli de broussailles , il forma le projet de s'y fixer , ainsi que quelques-uns de ses compagnons. Avec la permission des comtes de Rapperschwil , auxquels appartenoit le terrain , il bâtit & fit défricher les champs dont il avoit besoin pour pourvoir à sa subsistance. Des princes , des évêques , des abbesses se réunirent pour donner au fonda-

teur , des isles , des terres , de l'argent , &c.

Bennon , charmé de sa retraite , dans laquelle il auroit voulu passer sa vie , fut obligé de céder aux ordres réitérés de l'empereur Henri , qui le nomma en 927 , à l'évêché de Metz. Ce peuple revêche , corrompu & absorbé dans un abyme de vices , conçut pour son prélat la haine la plus injuste. Fatigué de ses vertus , de ses remontrances , ne pouvant sans doute supporter le parallele , sans respect pour son caractère , au bout de deux ans le vénérable prélat fut chassé de son siege épiscopal , après qu'on lui eut préalablement arraché les yeux. La corruption des mœurs mene donc à tout ! Si ce crime commis au dixieme siecle nous étonne , que diront nos neveux , en lisant l'histoire du dix-huitieme !

Trop heureux , en retrouvant sa solitude , de fuir & les hommes & les grandeurs , Bennon vécut parmi ses freres , qu'il édifia jusqu'au dernier jour de sa vie. Il vivoit encore quand Evrard , issu d'une grande maison & prévôt de la cathédrale de Strasbourg , accourut dans le désert : il employa ses biens à y bâtir un nouveau monastere , dont il fut le premier abbé. Le troisieme se nommoit Grégoire , fils d'un Edouard roi d'Angleterre,

L'empereur Othon le Grand le revêtit lui & ses successeurs , du titre de prince du S. Empire. Jusqu'en 1784 , quarante-sept abbés se succéderent. Si vous m'en priez bien fort , je vous enverrai leur histoire : jusques là , je ne ferai aucuns frais pour me la procurer. Il me suffit de savoir que le couvent & l'intérieur de la chapelle ayant été incendiés plusieurs fois, S. Eberhard ayant rebâti le monastere , l'église & la chapelle , pria Conrad , évêque de Constance , de les consacrer. Il y vint , accompagné d'une suite considérable de personnes distinguées , qui assurèrent l'authenticité du fait que je vais rapporter.

La nuit du 14 septembre de l'an 948 , Conrad & d'autres religieux se préparant par des prieres à la cérémonie du lendemain , virent le Seigneur , revêtu d'une chasuble violette , arriver des cieux pour célébrer l'office divin. Sa suite , très-brillante , étoit composée des quatre évangélistes faisant les fonctions de diacres : les anges portoient des encensoires , & ajoutoient à cette fonction celle de rafraîchir l'air en agitant doucement leurs ailes ; ce qui n'empêchoit pas S. Grégoire de faire usage d'un éventail. S. Pierre , S. Augustin & S. Ambroise étoient aussi utilement

occupés, tandis que la Vierge, assise sur l'autel, brillante comme un éclair, s'y reposoit nonchalamment. ( L'auteur de cette merveilleuse histoire a oublié de dire qu'elle y faisoit des nœuds. ) S. Etienne chanta l'épître, S. Laurent l'évangile ; S. Michel présidoit à la musique. ( Jugez si elle étoit bonne. ) Je ne vous parlerai point de l'étonnement des assistans, ni de celui des personnes à qui cet événement fut conté le lendemain : je vous dirai seulement que quelques-uns persistant à le nier, l'évêque se prêta à faire de nouveau la dédicace ; mais à peine avoit-il commencé ses fonctions de diacre, que tous les assistans entendirent : *cessez, cessez, mon frere ; Dieu a consacré la chapelle.* Une bulle de Léon VIII confirme cette vraisemblable histoire ; & dans ce tems, l'infailibilité des papes étoit déjà reconnue.

Je ne vous parlerai point des incrédules & des ignorans qui ont voulu réfuter son autorité. M. Wurtwein & M. Guille, dans leur Histoire d'Alsace, osent l'attaquer. Quelle confiance peut-on avoir en de semblables historiens, qui peut-être seroient parvenus à se faire des prosélytes, si de nouvelles bulles, données par différens papes, en répondant à

tout, n'eussent confirmé celle de leurs prédécesseurs ?

Ce miracle , précédé de quelques autres & suivi d'un très-grand nombre , étoit fait pour inspirer en Notre-Dame la plus grande confiance. Bientôt le pèlerinage devint célèbre ; les présens , les donations redoublerent. L'église est garnie d'*ex-voto* ou offrandes, dont la plupart consistent en mauvais petits tableaux peignant la situation où se trouvoit le mortel affligé avant d'avoir recours à la Vierge. Le trésor est également rempli de tous les dons précieux que la reconnoissance lui adressa : on y voit entr'autres un soleil , où l'or est ce qu'il y a de moins précieux , des bras , des jambes , des enfans entiers en argent , & beaucoup d'amulettes ornées de pierres précieuses. Leur vue m'inspira un goût décidé pour ces saintes bagatelles , & je trouvai étonnant que le zèle des voyageurs ne fût pas récompensé par le don de quelques-unes. On nous montra aussi grand nombre d'ornemens destinés à parer la Vierge. Peu de princesses mondaines ont une plus belle garde-robe ; plusieurs de ses robes sont brodées en perles fines ; il y en a quelques-unes de fort grosses. On y tient enfermé dans une boîte un petit tableau

de la Vierge par Vanlo. Le nom du peintre , & le soin avec lequel on le conserve , suffisent à son apologie.

Les religieux ignorant le françois , à l'exception du P. Martin , ce fut lui qui nous montra tout ce que le trésor renferme de rare , ou plutôt de riche , dont je me garderai bien de vous faire un plus long détail. Ce jeune pere , joignant à la noblesse de la figure l'usage du monde & la maniere de s'exprimer dans notre langue , qu'on n'attrape guere qu'en vivant parmi nous , je hasardai différentes questions , auxquelles il répondit , en m'apprenant qu'il étoit né dans le Pays-de-Vaud , que son oncle , colonel d'un régiment Suisse à la solde du roi de France , l'avoit fait servir sous ses ordres dès l'enfance. Quoique fort jeune , il étoit à la veille , par un concours heureux d'événemens , d'avoir une compagnie , quand une vocation secrète le décida à tout sacrifier à son salut. Quittant alors le monde & ses trompeuses douceurs , dans lesquelles ce pere étoit plongé , il vint s'enfermer à Notre-Dame-des-Hermite , où une vie douce & uniforme ajoute chaque jour à son bonheur. J'employai jusqu'à la ruse pour lui faire convenir que sa vocation étoit venue

à la suite d'un dépit amoureux ; mais il m'assura avec tant de vérité que le desir de travailler à son salut étoit la seule cause , que je fus tentée d'y croire , sur-tout quand il m'eut ajouté que la sainte Vierge lui apparoissoit toutes les nuits , pour le décider à quitter toute espece de service , pour ne suivre que le sien.

L'abbaye a une bibliotheque considérable , que les femmes ne voient point : c'est un beau vaisseau ; dans le milieu le plafond pose sur quatre colonnes. En vous rappelant l'histoire de Meinrad , vous ne ferez point étonnée que cette maison ait pris un corbeau pour armes.

Le climat d'Einsidlen est extrêmement froid. Le soleil étoit superbe , le tems calme , & quoiqu'au mois d'août , l'air étoit si piquant qu'au lieu de chercher l'ombre , nous étions obligés de la quitter pour nous réchauffer.

En parlant à Zurich , de la cuisine des Suisses , je croyois avoir tout dit ; mais il s'en faut que ce chapitre soit épuisé. Entre plusieurs plats , dont aucun n'étoit mangeable , j'essayai d'un ragoût de pigeons si cuits , que leurs membres qui se séparoient naturellement , traînoient dans une sauce aussi grasse

que copieuse ; au lieu de champignons , on y pêchoit des amandes douces & des raisins de Corinthe. Du sel , du poivre , quelques clous de girofle , beaucoup de muscade & un jus de citron exprimé fortement , composoient l'assaisonnement de cette agréable entrée , que par élégance on avoit entourée de croûtes de pain & de bouquets de persil.

A un quart de lieue d'Einsiedlen , au pied des montagnes , on trouve un couvent de Bénédictines. L'aspect de cette maison ombragée d'arbres antiques & entièrement isolée , offre aux voyageurs sensibles & malheureux l'image d'une retraite romanesque , qu'aucun d'eux n'aura vue sans desirer de s'y fixer. Que les lieux qui rappellent à la mélancolie ont de charmes pour les hommes qui ont ressenti un véritable attachement !

---

## LETTRE XX.

Nous prîmes à Einsiedlen une voiture semblable à celle qui nous y avoit amenés , pour gagner Schwitz qui en est éloigné de six lieues. Les premières se firent sur un chemin dont les points de vue étoient peu intéres-

fans : nous descendîmes pendant quatre heures & demie , ayant toujours une roue enrayée & quelquefois deux. Les montagnes ne produisant que des sapins , & les vallées des pâturages & quelques champs de pommes de terre , seule culture qui dans ce climat froid puisse parvenir à sa maturité , l'industrie se borne à élever de nombreux troupeaux de bêtes à cornes , que la prairie nourrit : des feuilles seches leur servent de litiere. Les payfans en général m'ont paru moins riches ; beaucoup d'enfans y demandent l'aumône. En continuant mon voyage , j'ai acquis la certitude que l'on en pouvoit dire autant de tous les cantons catholiques , dont les terres sont moins bien cultivées. Les fêtes dont cette église est surchargée , doit y contribuer ; mais les préjugés y sont pis encore : ils sont convaincus que le bonheur de ce monde est incompatible avec celui de l'éternité , & ils regardent la grande aisance dont jouissent leurs voisins , comme la plus sûre preuve de leur perdition.

Je n'ai rien vu d'aussi pittoresque que les paysages des trois dernieres lieues que nous fîmes pour arriver à Schwitz : je n'oublierai jamais qu'en traversant un petit bois de hêtres

dominant sur une vallée, j'aperçus au bout de la voûte qui nous ombrageoit, des montagnes couvertes de neige, éblouissantes par leur blancheur argentée, & que les rayons du soleil paroissent faire scintiller; leurs pieds étoient baignés des eaux d'un petit lac entouré de prairies & d'arbres fruitiers. En approchant de Schwitz, j'y songeois encore, quand un nouveau spectacle plus beau & d'un autre genre attira mes regards. La vallée que nous suivions étoit dans l'ombre, le soleil se couchoit entre deux montagnes, ses rayons éclairaient leurs cimes couvertes de neige, qu'ils sembloient vouloir embraser, par la teinte couleur de feu qu'il leur prètoit. Au levant, la lune dans son plein se réfléchissoit dans le lac de Waldstædtersee, plus connu sous le nom de lac de Lucerne ou lac des quatre cantons. Des montagnes de rochers, où croissent à peine des broussailles, des prairies fertiles où païssoient de nombreux troupeaux, des vergers cultivés, frais comme le mois de mai ou comme celui de M. de Fontanne, des habitations dispersées, de jolies filles, des habitans bien vêtus & heureux meubloient & embellissoient le paysage. Quel spectacle!

Le bourg de Schwitz n'a rien de remarquable que la peinture des voûtes de son église & la beauté des vues que l'on se procure en gagnant le sommet des montagnes dont il est environné. Ce canton a donné son nom au reste de la Suisse, qu'en allemand on nomme *Schweitzerland*. Dans l'origine elle ne renfermoit que ce canton, joint à ceux d'Uri & d'Underwald. Les voyageurs qui n'ont point été jusques là, ne rapportent qu'une idée imparfaite de la Suisse.

Ce canton, plus éloigné des frontieres de France & d'Allemagne, n'ayant qu'un bourg pour capitale, n'a introduit chez lui aucune coutume des étrangers, & l'on croit facilement qu'il est ce qu'il a toujours été. Les loix somptuaires n'y sont point établies : les mœurs & les coutumes des habitans ont toujours été trop simples pour avoir eu besoin de frein. La bonne-foi, la probité y sont tellement révérees que l'on trouve dans une vallée de ce canton, des boutiques remplies de choses à l'usage des habitans ; une étiquette sur chaque marchandise annonce son prix. Sans autre précaution, la boutique reste ouverte. Le propriétaire vaque à ses affaires, & retrouve le soir ses marchandises, ou l'argent de celles

dont les acheteurs ont fait emplette.

D'après M. Bourrit, cette sécurité n'est pas exclusive à la vallée dont je parle : il assure que dans celle de Bagnes, au bas Valais, les habitans sont dans l'usage de laisser la nuit sur le bord des fontaines le linge & les toiles neuves qu'ils veulent passer à l'eau plusieurs fois.

Le succès qu'eut l'association du canton de Schwitz avec ceux d'Uri & d'Underwald lors de la bataille de Morgarten, leur firent naître le projet d'une alliance perpétuelle : ce fut la première que contractèrent ces peuples ; il servit ensuite de modèle à la confédération helvétique ; c'est à leur union qu'ils durent la liberté : elle fut signée dans le bourg de Brunnen au canton de Schwitz, l'an 1319. Différens souverains ayant tenté de les soumettre, plusieurs services rendus aux empereurs, leur valurent des chartres par lesquelles ils les déclaroient peuple libre sous la protection immédiate de l'Empire. En 1240, l'empereur régnant obtint d'eux des secours pour une expédition qu'il vouloit faire en Italie, & leur remit en échange les droits de servitude qu'ils conservoient encore.

Ces peuples simples, mais fiers de leur indépendance, vivoient paisiblement sur la

foi des traités , quand l'empereur Albert , fils de Rodolphe , entreprit de les asservir de nouveau. Les obstacles qu'ils opposerent ne servant qu'à affermir sa volonté , il essaya de laisser leur résistance en disputant les privilèges accordés par ses prédécesseurs. Ce moyen manquant encore son effet , il leur donna pour juges , des hommes durs , injustes , auxquels il savoit bien qu'ils ne pourroient obéir ; mais cette opposition qu'il lui plaisoit de nommer révolte , étoit à la fois le prétexte & le signal dont devoit se servir l'empereur pour les soumettre par la force.

Sans doute les baillifs ou gouverneurs auxquels il avoit confié son autorité & ses projets , pour le mieux servir , surpasserent ses ordres. Ce fut à cette époque que celui de Kusnacht , nommé Gefsler , donna lieu par la dureté de son administration à la ligue des trois Suisses qui par leur courage délivrerent pour jamais le peuple Helvétique de maîtres imprudens & barbares : en voici le sujet.

Werner , un des hommes les plus considérés du canton de Schwitz , bâtit une maison au village de Stauffach , où il demeuroit. Sans raison , sans prétexte , Gefsler la trouvant trop belle , humilia le propriétaire. Wer-

ner irrité, & pour lui, & pour ses compatriotes, de l'arrogance de ce despote subalterne, se ligua avec Arnold de Melchthald d'Undervald & avec Walter Furst du canton d'Uri, pour exterminer à jamais les tyrans de leur pays. Arnold avoit, ainsi que Werner, sa propre cause à venger, le tyran Gessler ayant fait crever les yeux à son pere. Des amis fideles se lierent à eux ; ils s'engagerent sous la foi des sermens, & le 13 janvier de l'an 1308, leurs troupes sagement dispersées s'emparerent des gouverneurs & de leurs suppôts, que l'on conduisit hors du territoire sans leur faire souffrir la plus légère insulte : modération admirable, & que des peuples dans un siecle plus éclairé auroient dû suivre pour leur gloire. On exigea seulement d'eux le serment qu'ils ne reviendroient jamais dans le pays, dont ils étoient bannis. Les trois libérateurs, à la tête de leurs amis, défirent un corps de troupes commandé par le comte de Strasberg.

Le gouverneur Gessler, qui laissoit passer peu de jours sans signaler sa puissance par quelque trait ridicule ou barbare, tandis que les trois Suisses fomentoient la révolution, ordonna à Guillaume Tell d'abattre à coups

d'arbalète une pomme sur la tête de son fils unique , âgé de six ans. Cette horrible peine lui étoit infligée , dit M. de la Martiniere dans son grand Dictionnaire , pour le punir d'avoir refusé de s'incliner devant une perche plantée sur le marché d'Altorff , capitale du canton d'Uri , sur laquelle le tyran avoit placé son chapeau. Ce pere malheureux obéit ; & quoique hors de lui , quand il fallut se soumettre à une pareille loi , l'œil égaré , pâle & tremblant de colere & d'effroi , il fut assez adroit pour atteindre le but indiqué , sans toucher un fils chéri , duquel , sans le plus grand bonheur , il eût tranché les jours. Avant de se livrer à la reconnoissance qu'il devoit aux dieux , il montra au tyran une seconde fleche , en lui disant : celle-ci étoit pour toi , si j'avois eu le malheur de tuer mon fils.

Ce dernier trait de despotisme servit à enflammer & à accélérer la vengeance des conjurés. Albert à mains armées alloit soumettre les trois cantons , quand il fut assassiné par son neveu Jean de Habsbourg , pressé de régner. Jean , trouvant un concurant pour la couronne impériale , fut obligé de la disputer : les cantons alliés profiterent de ce tems de répit pour s'armer & se préparer à la dé-

fenfe. Tout paroiffoit fe pacifier, quand les prétentions des cantons fur l'abbaye d'Einſidlen ſous la protection de l'Empire, fournirent à ſes ſouverains un prétexte de ſe venger des Suiffes. Le succès ne répondit point à l'attente, & la défaite de l'armée commandée par le duc Léopold à Morgarten, affura l'indépendance de ce peuple auffi jaloux de la liberté, qu'il eſt brave, humain, fidele & généreux. Ce ne fut qu'en 1648, lors du traité de paix de Veſtphalie, qu'elle fut reconnue & conſtatée par l'empereur Ferdinand III.

Une ligue contre les Autrichiens les détermina en 1323 à recevoir un gouverneur que leur donna l'empereur Louis, mais dont l'autorité étoit limitée : ce fut le dernier ; ils ſe choiſirent depuis parmi eux, des juges de leur goût.

Le gouvernement de Schwitz eſt démocratique, par conſéquent formé par le peuple. La ville eſt diviſée en fix quartiers : chaque famille eſt attachée à un quartier, dont elle fait partie, quand même elle s'établirait dans un autre endroit du canton. Les enfans mâles iſſus de ces familles ont droit à l'âge de ſeize ans, d'affiſter à l'aſſemblée générale que l'on convoque

convoque tous les printems dans le bourg d'Ibach à une demi lieue de Schwitz ; il est située dans une prairie plantée d'arbres : ceux qui s'y rendent sont seulement armés d'une épée.

Les premieres places de la république civiles & militaires sont à la nomination du peuple ; c'est ordinairement dans le conseil qu'ils sont choisis : il est permanent & composé de soixante membres pris à nombre égal dans chaque quartier. Ce sont eux qui jugent les affaires criminelles ; ils sont également chargés de la police & des finances. Une fois l'année, chaque conseiller en appelle un autre de son quartier pour l'aider à juger les causes fiscales, & deux fois l'an le conseil se triple de la même maniere pour donner des instructions aux députés des cantons à la diete générale. Les affaires journalieres sont confiées aux tribunaux subalternes qui relevent du premier. Les charges lucratives, dans les cantons où le gouvernement est démocratique, étant sujettes à un impôt au profit du trésor public, la justice ne s'y rend pas gratuitement, comme dans le reste de la Suisse. On reproche même à des baillifs de s'être rendu par fois coupables d'exactions

Le roi de France accorde des subfides à

tous les cantons catholiques , que les magistrats ne rougissent même pas de recevoir. Tout enfant mâle a en naissant quatre livres par an , six livres à seize ans. La progression s'accroît en raison des grades.

Les cantons d'Uri & d'Underwald ont le même régime. Tous trois réunis peuvent armer vingt mille hommes : ils renferment, dit-on , quatre-vingt mille habitans.

Le canton de Schwitz a toujours quatre régimens sur pied.

La religion catholique , qui est seule professée dans ces cantons , y est très-intolérante : ils relevent pour le spirituel , de l'évêché de Constance. Leurs territoires , couverts de hautes montagnes , ne produisent guere que des pâturages , mais d'une qualité si supérieure , que les bestiaux y font les plus beaux du monde. Il s'en fait un grand commerce , dont le produit est plus que suffisant pour se pourvoir chez l'étranger , des denrées de nécessité que ne produit point le sol.

On trouve dans les environs de Schwitz , des bains froids & des eaux sulfureuses. L'intérieur de ses montagnes fournit aussi aux curieux des empreintes de plantes & de poissons sur des feuilles d'ardoise , des cornes

d'ammon minéralisées & des marbres de différentes couleurs.

Dans cette partie des Alpes, l'air est pur; les hommes y sont d'une complexion forte, ardens au travail & bons soldats.

Schwitz a un hôtel-de-ville & un hôpital: à une petite distance du bourg, il y a un college pour l'instruction de la jeunesse.

## LETTRE XXI.

**A**YANT trouvé à Schwitz trois François de notre société, exilés pour la même cause, qui alloient en Italie, nous y passâmes quelques momens agréables. Le lendemain, pour gagner Broune, ils firent avec nous une lieue à pieds à travers un sentier tracé dans les vergers. Jamais on ne fit une plus charmante promenade: les arbres étoient couverts de fruits, les prés fleuris; l'odeur qu'ils exhaloient, jointe à la fraîcheur du matin, me parut vivifier, ranimer mon existence. Le ciel étoit superbe, la nature paisible. Quel tableau ravissant! Mon cœur, depuis longtemps oppressé, y fut encore sensible.

Pendant cette marche, un spectacle nou-

veau s'offrit à mes yeux : c'étoit la formation des nuages : je voyois des exhalaisons s'élever , former d'abord un point presque imperceptible , s'augmenter & tomber en se dispersant : bientôt la vapeur se relevoit , se rassemblait , grossissoit & se précipitoit ; ils résisterent , & ne s'éleverent majestueusement que quand ils eurent acquis assez de volume pour être en équilibre avec un air plus raréfié. Alors ils se posèrent sur la montagne : le soleil levant leur prêta ses couleurs. Que la nature est belle , même dans ses plus petits détails !

Arrivés à Broune , nous nous embarquâmes , après avoir déjeuné sur le bord du lac avec des fruits , des œufs frais , de la crème , du beurre ; mais quel beurre ! On préparoit pendant ce tems les metz que nous fîmes mettre dans le bateau pour le dîner. L'aubergiste fournit le linge , l'argenterie & la vaisselle dont on a besoin : les bateliers les rapportèrent.

Ces repas faits avec des viandes froides , de bons poissons , de la salade fraîche , ainsi que des fruits rouges que l'on a en profusion , de jolis vins blancs & des petits pains parfaits , que l'on trouve par-tout en Suisse ,

sont après ceux que j'ai faits sur les canaux de Hollande , les plus agréables de ma vie.

Les villes de Lucerne , de Schwitz , d'Uri & d'Underwald sont connues sous le nom de Waldstædte ou villes forestieres , nom qu'elles doivent à la quantité de forêts qui se trouvent dans les cantons dont elles sont capitales.

Le lac autour duquel elles sont situées , se nomme dans le pays Waldstæster - see ; il est également connu sous la dénomination de lac des quatre cantons. Sa partie supérieure est encore connue sous celle de lac de Lucerne , & l'inférieure porte le nom de la ville de Schwitz. Ce lac passe pour un des plus grands de la Suisse : les géographes & les voyageurs que j'ai consultés , n'en fixent point la longueur ; l'Encyclopédie seulement dit qu'il peut avoir huit lieues sur deux de largeur : je le crois en tous sens plus considérable. L'endroit où il change de nom est facile à reconnoître : les montagnes escarpées qui le bordent se rapprochant , y rendent le lac très-étroit. De quelque côté que l'on vienne , ce détroit ajoute à la scene majestueuse qui va s'ouvrir. En allant vers Schwitz , de hautes montagnes taillées à pic , habillées de forêts ,

se réfléchissent dans les eaux du lac , dans lequel elles s'avancent.

Sur les bords de celles qui sont moins escarpées , on apperçoit quelques cabanes, dont les habitans ne peuvent communiquer avec le reste du monde qu'à l'aide de bateaux. La partie du lac inférieure , située à l'est , appartient au canton d'Uri , & en porte le nom. Elle est aussi étroite que profonde ; elle est bordée de montagnes désertes , quelquefois arides jusqu'à leur sommet , sur lesquelles on voit beaucoup d'arbres verts. A l'aspect de ce lieu sauvage , rempli de beautés à lui , qu'aucun mortel ne semble habiter , où le bruit le plus léger ne se fait jamais entendre , à moins qu'il ne soit produit par les chamois , les daims & les chevreuils qui y sont très-nombreux , on est saisi d'un saint respect dont on ignore la cause , mais que toute ame honnête & sensible se fera gloire d'éprouver , & que par un doux souvenir elle cherchera à prolonger.

Si le lac des quatre cantons est le plus attachant pour les amis de la nature , il l'est aussi par les divers monumens qu'il renferme. On trouve près de Kusnacht , bourg appartenant au canton de Schwitz , sur la pointe d'un rocher qui s'avance fièrement dans le lac , une chapelle érigée à Guillaume Tell ,

à l'endroit où il s'échappa du bateau dans lequel on le menoit prisonnier à Kusnacht, pour le punir de ce que Gefsler nommoit son intention trahison. L'histoire rapporte que le gouverneur voulant être témoin de l'exécution de la sentence qu'il avoit prononcée, s'embarqua dans le bateau où il avoit fait lier Tell. Surpris par une tempête, le gouverneur fit mettre en liberté son prisonnier qui passoit pour le plus habil batelier du pays, espérant éviter par son adresse le danger dont il étoit menacé. Effectivement Tell approcha du bord, où il sauta légèrement, en repoussant avec le pied le bateau dans le lac. Gefsler, après avoir été long-tems ballotté par les flots, débarqua. Tell en fut averti, se cacha derrière un buisson; & lorsque le gouverneur, en suivant un chemin creux, passa près de lui, il lui perça le cœur d'une fleche qui le tua sur la place.

Les principaux traits de la vie de Guillaume sont peints dans l'intérieur de la chapelle. On regrette que les talens de l'artiste n'aient pas répondu aux vues du fondateur, qui sûrement eût désiré laisser à la postérité un monument digne à la fois du héros & de la curiosité des voyageurs.

A quelque distance sur la rive opposée , on apperçoit un petit village que l'on nomme Gruti : c'est où Werner , Arnold & Walter formerent le complot de délivrer leur pays ; projet qu'ils ont si courageusement exécuté. Ce trait de la vie des trois libérateurs est également consacré par une chapelle construite sur une pointe de rocher , de maniere qu'elle paroît suspendue au-dessus du village : j'ignore ce qu'elle renferme ; je fais seulement que son abord n'en paroît pas facile. Nous vîmes de loin Brunnen , dont je vous ai parlé à l'article de Schwitz. Brunnen est un gros bourg , beau & bien peuplé , où les députés des cantons catholiques continuent de s'assembler.

Nous passâmes également au pied de Gerfau , république formée par un bourg qui , avec ses dépendances consistant en quelques maisons écartées , peut contenir environ mille habitans : elle a son régime particulier ; à seize ans tout homme est admis à ses assemblées générales. On croira facilement que son gouvernement est démocratique : c'est la miniature de celui de Schwitz. Son conseil est composé de neuf personnes , doublant & triplant selon l'occasion. Indépendamment du landamman , il y a un gou-

verneur, un trésorier, un chancelier & des justices inférieures. Ses productions consistent en bois & en pâturages, & son commerce en bétail : on en compte jusqu'à quatre mille têtes. Lucerne leur fournit le bled & autres denrées dont ils ont besoin. Elle a un traité avec les trois cantons alliés, auxquels elle doit envoyer quelques soldats en tems de guerre. Sa position la met pour son compte à l'abri de ce fléau. Toutes les communications lui étant interdites, excepté celle du lac, elle n'a aucun rapport avec les dix autres cantons, qui peut-être ne la connoissent pas. Il faut voyager sur le lac de Lucerne & faire des questions, pour en entendre parler. Ce pays a appartenu à l'Autriche, qui le vendit à une riche famille de Lucerne : les habitans se racheterent, les empereurs confirmerent le marché, & ce petit peuple ignoré, indépendant, sans richesses & sans besoins, vit ignoré dans ce coin de la terre.

La partie du lac supérieure offre le plus beau tableau. En sortant de ce que j'appelle peut-être improprement détroit, le lac s'étend dans tous les sens, & offre presque le coup-d'œil d'une mer. En approchant de Lucerne, il se rétrécit un peu ; ses rives sont habita-

bles & couvertes de maisons de campagne.

Très-près de Lucerne, nous vîmes à notre droite une petite isle inhabitée, sur laquelle on apperçoit un obélisque; nous y descendîmes, & les inscriptions du piédestal nous apprirent que l'abbé Reynal l'avoit édifié aux quatre libérateurs de la Suisse, dont j'ai déjà parlé plusieurs fois. Ce monument, qui n'a rien de remarquable, est un objet de curiosité pour les voyageurs qui savent apprécier & les héros & l'homme de lettres qui les a célébrés : aussi a-t-il reçu un grand nombre de visites. L'obélisque des quatre côtés est couvert des noms des personnes qui sont abordées dans l'isle. En y gravant le mien, je desirois qu'un jour mes cendres reposassent dans un semblable lieu, & que l'amitié rendît à ma mémoire ce que l'abbé a accordé à la célébrité.

---

## LETTRE XXII.

N'EST-IL pas tems de quitter le lac pour faire notre entrée à Lucerne, où depuis longtemps peut-être vous voudriez me savoir? Nous y arrivâmes enfin, après avoir admiré

sa position : elle est bâtie en partie sur une de ses rives , & traversée par la riviere de Rufs , qui dans cet endroit là fort du lac.

La ville est petite , les rues sans alignement : malgré cela , elle est généralement agréable & sans bigarrure de couleurs ; les maisons ont de l'apparence ; dans le nombre on en distingue de belles. L'arsenal renferme une bonne artillerie , & peut armer douze mille hommes. La maison qu'occupoient autrefois les Jésuites , est très-considérable. Quoique cet ordre ait été dissous en Suisse comme dans les autres états de l'Europe , on leur a permis de finir leur vie dans leur maison , où ils ont continué à s'occuper de l'instruction de la jeunesse. On vante leur église ; elle est surchargée de peinture & d'ornemens. On peut en dire autant de la grande église , où l'on remarque un orgue d'une grandeur extraordinaire. Je vis au milieu de la nef un catafalque , & j'appris qu'à la mort de tous les individus , il est d'usage d'en établir un vingt-quatre heures avant l'enterrement. Le cimetière , situé contre l'église , est couvert de tombes , de bas-reliefs & d'épitaphes , érigées à la mémoire d'anciennes familles.

Dans le trésor de la collégiale , que je

n'ai pas vu , l'on remarque un superbe livre des Evangiles ; on fait également l'éloge du carillon des cloches , dont on assure que l'harmonie est admirable.

Le seul luxe qui m'ait frappé dans mon séjour en Suisse , est en l'honneur des morts. Les cimetières des villes & villages appartenant aux cantons catholiques , sont couverts de croix de cuivre fort travaillées & nettoyées de manière à ce que les plus anciennes soient aussi claires que si elles venoient d'être posées.

Lucerne possède deux bibliothèques : l'une est gardée à la maison des ci-devant Jésuites ; l'autre , & c'est la plus considérable , appartient aux Capucins. Cette ville , qui ne contient pas plus de trois mille habitans , renferme beaucoup d'autres couvens ; & l'on peut dire , avec plus de raison encore , ce que j'ai déjà dit à l'article de Schwitz sur la négligence des cantons catholiques à tirer parti de leur fol : les fêtes , les moines , la superstition & le culte trop répété en sont les principales causes. La paresse en est une autre : le peuple , qui n'a ni loterie , ni spectacle , pour employer son superflu , qui est sobre & qui généralement a de quoi vivre , aime mieux payer cher les denrées que de prendre

la peine , de les multiplier : aussi la vie est-elle fort chère à Lucerne. On y trouve un bel hôpital : le trésor du canton est gardé dans une tour située au milieu du lac.

Nous vîmes à l'hôtel-de-ville le portrait d'un géant , fait sur des os trouvés en 1577 , sous un antique chêne. D'après le rapport de Félix Plater , fameux anatomiste , on jugea que cet homme devoit avoir eu dix-neuf pieds de haut. Si Plater n'examina point les os avec une loupe , ce géant en valoit bien un autre.

On conserve à Lucerne le cabinet d'histoire naturelle de feu M. Lang , médecin en réputation de cette ville. Ne l'ayant pas vu , je ne fais quel en est le propriétaire actuel.

Je n'ai point vu non plus la fameuse pierre que l'on garde dans une maison particulière : pierre aussi curieuse par sa couleur , sa forme , que par les cures admirables qu'elle opere , & dont voici l'origine.

Un payfan qui fauchoit un pré , il y a trois cents ans , vit un dragon passer au-dessus de lui. La peur le fit tomber en défaillance. En reprenant ses sens , il apperçut du sang que l'animal avoit répandu , & une pierre placée au milieu de ce sang ; il eut grand soin de la ramasser ,

de la déposer , & de vanter son origine. Le tems & la crédulité se chargerent du reste.

Les ponts qui bordent la ville de Lucerne du côté du lac , & qui servent de communication aux deux quartiers pour les gens à pied seulement , sont très-curieux : il y en a deux qui sont presqu'à la suite l'un de l'autre : le plus considérable a près de six cents pieds de long , le second plus de trois cents , & le troisieme cent quatre-vingt. Le premier fait un coude vers le milieu : la partie qui borde la ville est bâtie dans la longueur du lac. Ces ponts , couverts d'un toit ouvert des deux côtés & garni de bancs , sont dans toutes les saisons la promenade à la mode. On y découvre la ville , le lac , les villages , les maisons de campagne , & les collines fertiles dont il est bordé. Des montagnes terminent cette vue : on y distingue le mont Pilate , célèbre par sa hauteur au-dessus du lac , estimée six mille pieds , & par les contes auxquels son nom a donné lieu. Ponce - Pilate , dit-on , ne pouvant se consoler d'avoir condamné Jésus , vint se noyer dans un lac qui se trouve sur son sommet , séparé en deux pointes.

Le tems étoit clair , & nous les distinguâ-

mes facilement. Il rassembloit , ainsi que cela lui est ordinaire , beaucoup de nuages au-dessus de ses deux hautes pyramides. Il passe pour constant que le mont Pilate est habité par les descendans de soldats Romains qui s'y refugierent après avoir quitté leurs légions.

La promenade des ponts offre encore une galerie de tableaux , mauvais à la vérité , mais utiles par les sujets qui y sont traités. A distance égale , mais fort courte , on trouve à travers les ponts , des tableaux faits pour la place : ils sont coupés en triangles : c'est la forme du toit , qui se réunit dans le milieu à sa partie la plus élevée , & tombe en s'élargissant des deux côtés. Les tableaux étant adossés , soit qu'on aille ou qu'on vienne , on en a toujours en face. L'ancien testament , l'histoire de la Suisse & une danse des morts sont les sujets qu'on y a traités. La danse des morts , placée sur le troisieme pont , est , dans le nombre de ces mauvaises peintures , ce qu'il y a de plus supportable. Ces tableaux ayant pour sujet le triomphe de la mort , doivent leur origine à la peste qui vint à plusieurs reprises d'Italie , en Allemagne & en Suisse.

Le peuple injuste & superstitieux accusa les Juifs d'avoir attiré sur lui ce fléau qui eut

lieu pour la dernière fois en 1348 ; il les persécuta , les chassa , & s'empara du commerce qui étoit tout entier entre leurs mains. C'est depuis cette époque qu'ils ne sont soufferts dans aucun canton de la Suisse. Ne pourroit-on pas supposer que le voile religieux qui servit de prétexte à la persécution & à l'expulsion des Juifs , cachoit un autre motif ? Les Suisses , en chassant ce peuple industrieux , vouloient peut-être faire le commerce par eux-mêmes : seul moyen de se procurer l'aïssance dont ils manquoient.

La composition de ces tableaux est remplie de feu & d'imagination. Quelque mauvais qu'eussent été les artistes employés à ce genre de décoration , il feroit à désirer qu'on l'eût mis en usage par-tout : en fait d'instruction , rien ne frappe autant le peuple & les enfans que les images. D'ailleurs , ce que l'on a tous les jours sous les yeux , s'oublie difficilement ; & l'expérience apprend que ce que l'on a vu le mieux , s'efface insensiblement , quand on cesse de s'en occuper. De telles écoles ont toujours un but patriotique , dont les républiques sont seules capables.

Avant de quitter l'auberge , nous avons envoyé demander au général Pfyffer la permission

mission de voir son cabinet ; mais il étoit déjà parti. Tandis que nous nous promenions sur les ponts , un petit bateau s'arrêta devant nous ; il en sortit un vieillard décoré du cordon rouge , qui prit le même chemin que nous. Me rappelant que le général Pfyffer avoit été lieutenant-général des armées du roi de France , il me fut facile de deviner que c'étoit lui. Je l'abordai , je lui fis part de mes desirs , & avec des graces françoises jointes à la politesse suisse , ce qui forme un ensemble précieux , il s'empressa de les satisfaire.

Je vis avec le plus grand plaisir le plan d'une partie de la Suisse , exécuté en relief : soixante lieues y sont réduites sur une surface de douze pieds de long , sur dix environ de large. Ce plan , chef-d'œuvre dans son genre , est fait avec tant d'exactitude , qu'à travers d'immenses forêts on y retrouve jusqu'à un bouquet d'arbres , ou une cabane isolée : les forêts de pins s'y distinguent des autres par un verd plus noir ; les rivières sont marquées par de la chenille ; les routes , par des foies ; les lacs , avec de petits morceaux de glace ; le tout posé sur une espece de mastic de couleur verdâtre. Ayant lui-même levé les plans , mesuré les hauteurs , ce que cet ouvrage lui a coûté de

peines ne se conçoit pas. Malgré son âge avancé, il conserve l'espoir d'achever son entreprise. Il est trop curieux, & l'auteur trop intéressant, pour que les personnes qui connoissent l'un & l'autre, ne fassent pas des vœux sinceres pour que les destins lui en accordent le tems.

Le général Pfyffer paroît avoir soixante ans : une belle figure, de l'esprit, des talens, le rendirent quelque tems à la cour de France, rival du baron de Bésenval. Il avoue lui-même que, n'étant pas né courtifan, il n'aspiroit qu'au moment de quitter un pays si différent de celui qui l'avoit vu naître, & où le goût de l'intrigue, si fort à la mode, ne le gagnoit pas. Le baron, animé de l'esprit contraire, en secondant les vues de son compatriote qui soupiroit après une retraite avantageuse, en la lui procurant, s'attacha par la reconnoissance un homme dont la présence l'inquiétoit. Je me garde bien de répondre de la vérité de cette anecdote que l'on m'a contée à Berne.

Après avoir remercié le général, je m'apprêtai à en prendre congé, quand il s'offrit avec tant d'instances de nous accompagner dans la ville & aux promenades, qu'il eût été mal-honnête de le refuser.

Je reconnus sa politesse , en ramenant souvent la conversation sur la France & sur le roi , auquel il me parut fort attaché. Nous regrettâmes que le désordre des finances n'eût pu se réparer sans changer la forme du gouvernement , sans avilir l'autorité du monarque , sans la changer de mains , sans la confier à autant de despotes qu'il se trouvera d'intrigans dans toutes les provinces de ce beau royaume. Je lui appris les cabales , les ruses qui avoient eu lieu dans toutes les élections lors de la nomination des députés aux états généraux : je lui en nommai qui , quoique sans talens , avoient réuni les voix ; les différens partis ne pouvant l'emporter pour faire élire leur chef , avoient choisi des représentans nuls. Hélas ! ceux-ci du moins ne nous feront pas de mal. Ces frénétiques de la liberté conviendroient , s'ils étoient vrais , qu'ils abandonnent l'honneur & le parti de la raison au desir de briller. A ce premier motif se joignit encore celui de venger sur le premier des ordres quelques querelles ou humiliations particulieres. Qui ne fait pas que le Mirabeau , justement apprécié , persuadé qu'il ne seroit jamais député de la noblesse de Provence sa patrie , sans respect pour son rang ,

pour ses aïeux , abjura ses titres , & prit dans la ville d'Aix une boutique de marchand de draps qu'il détailla lui-même ? Cette ruse , employée dans un moment de fermentation , éblouit le peuple : il ne vit pas que l'homme qui se dégrade , qui sacrifie son roi , ses égaux à sa vengeance , est un lâche qui deviendra tyran si son parti triomphe.

Voici quelques anecdotes de sa vie , que j'ai rassemblées avec soin. J'espère que vous ne ferez pas fâchée de les trouver ici.

En 1769 , tems où la France faisoit la guerre à la Corse que l'on vouloit soumettre , le comte de Mirabeau fut envoyé dans cette isle au baron de Viomesnil , colonel de la légion de Lorraine. Il fit , en qualité de sous-lieutenant , la campagne à pied ; punition que son pere lui avoit infligée pour quelques premieres sottises : mais ce caractère altier , vil , bas & intrigant , n'étoit pas susceptible de correction. Ses camarades , aussi mécontents de sa conduite crapuleuse , de ses mauvaises habitudes & des mensonges grossiers par lesquels il ne rougissoit pas de se justifier , que de son humeur contradictoire & repoussante , le prirent tellement à tic , que leurs momens de loisir étoient em-

ployés à lui faire fondre la cloche & à lui donner la bascule avec la femelle de leurs fouliers.

Ce fut au retour de cette guerre, où il acquit tant de gloire, que ce composé monstrueux d'éloquence & d'intrigues, de talens & de vices, ( ainsi que vient de le peindre l'auteur d'une petite brochure dont le titre, *Domine salvum fac regem*, la rend précieuse ), fut enfermé pour de nouveaux exploits au château de Joux. Là, il fit usage de son éloquence pour obtenir du commandant la permission d'aller à Pontarlier, petite ville de Franche-Comté, près de laquelle le château de Joux est situé.

Ce fut là qu'il fit connoissance avec Mad. de Monnier, femme de l'ancien premier président de la chambre des comptes de Dôle, qui s'étoit retiré dans cette ville après la suppression de sa compagnie. Mad. de Monnier étoit riche & sensible; il n'en falloit pas tant pour enflammer un intrigant; le premier motif suffisoit: aussi parvint-il en peu de tems à son but. Aussi-tôt qu'il fut sûr du cœur de l'héroïne, dont la suite prouvera qu'il faisoit peu de cas, il parla de sa liberté, & des moyens de se la procurer, sans renoncer tou-

tefois à l'objet de son amour. Un enlèvement parut tout simple ; la proximité des frontieres le favorisoit , & une cassette renfermant trente mille livres , dont il étoit facile de débarrasser le mari , levoit d'ailleurs toutes difficultés. L'entreprise fut exécutée aussi-tôt que résolue , & le nouveau Paris enleva son Hélène , qu'il conduisit en Suisse , & de là en Hollande , où le berger plus cupide que courtois la quitta sans prendre congé , la laissant en proie aux remords & à la misere qu'un nouvel être , fruit de leurs amours , alloit bientôt partager. Ces sortes de héros exécutent sans scrupule des projets auxquels des ames vulgaires , mais honnêtes , ne songeroient pas sans se croire coupables.

Sur la plainte du premier président , le procès s'instruisit au bailliage de Pontarlier , & le fier paladin fut condamné par défaut à perdre la tête.

Mirabeau , informé de la sentence qui menaçoit des jours si précieux pour lui , se rendit dans les prisons de Pontarlier pour y purger la contumace , au moment où M. de Monnier , instruit que Mad. la premiere présidente venoit de donner le jour à un enfant qui pourroit après lui réclamer une succes-

sion à laquelle il n'avoit aucun droit , faisoit encore retentir dans les tribunaux le nom du perfide , il vouloit statuer de son vivant l'existence du petit infortuné , dont les destins trancherent les jours , très-heureusement pour son pere , dont l'affaire prenoit une mauvaise tournure au parlement de Besançon. Les gens d'affaires , employés par Mirabeau , lui firent sentir le risque d'une nouvelle sentence , & la nécessité de transiger.

M. de Monnier , appaisé par la mort de l'enfant & foible dans ses résolutions & dans sa vengeance , comme le sont presque tous les vieillards , se prêta à la transaction , qui fut homologuée sur les conclusions des gens du roi , sans infliger d'autre peine aux coupables que la détention de Mad. de Monnier , qui fut obligée de se rendre dans un couvent d'où elle ne pouvoit fortir qu'un an après la mort de son mari : condition qui fut fidèlement exécutée.

Mirabeau rassuré sur sa vie , se hâta de quitter une province dont le parlement fa-voit juger les hommes malgré leur rang : voilà le sujet de la haine qu'il leur porte. Dans sa précipitation il oublia de payer son procureur & son avocat ; peut-être est-ce par

esprit de justice ; il sentit que les défenseurs d'une pareille cause ne méritoient aucun salaire. Son avocat, homme d'esprit, & dont la réputation est intacte, conviendrait qu'il a eu raison, si la prudence ne l'empêchoit de s'expliquer ; il conviendrait encore qu'il regrette moins le fruit de ses travaux que d'avoir employé sa plume & son éloquence à le sauver du supplice : supplice qui, s'il eût été exécuté, auroit sauvé à la France une partie des maux auxquels elle est livrée.

C'est Mirabeau, fouillé par ces procédures, qui s'élève contre la magistrature, qui à la vérité a jugé en faveur de sa femme dans un procès en séparation qu'elle eut contre lui : séparation à laquelle il ne vouloit pas consentir, mais que ces tribunaux ne pouvoient refuser, d'après la connoissance des procédés qu'il avoit eus pour elle.

C'est Mirabeau qui, après avoir longtemps, mais justement, gémi dans des prisons d'état, ose s'élever contre ce frein sans lequel des peres ne pourroient sauver leur fortune qu'aux dépens de l'honneur de leurs enfans.

C'est Mirabeau qui, après avoir prêté sa plume à son pere & à sa mere pour faire des libelles l'un contre l'autre dans un procès qu'ils

avoient ensemble ( ouvrages atroces , qu'il leur vendoit chèrement ). C'est lui qui , après avoir publié les mémoires secrets de la cour de Berlin , ( libelle infernal qui devoit attirer à l'auteur le sort de sa production , qu'un arrêt du parlement condamna à être brûlé par les mains du bourreau ). C'est lui , dis-je , qui ose solliciter la liberté de la presse. Quel ouvrage nous réserve-t-il donc encore ? Mais c'en est assez : ce que je pourrois ajouter n'apprendroit plus rien , il n'en falloit pas tant pour le connoître.

Le général convint avec moi que , sous un roi bon qui assemble sa nation pour la rendre plus heureuse , cette nation reconnoissante , loin d'ébranler le trône , devoit par de sages décrets , l'affermir encore.

Le roi , lui dis-je , & il le savoit déjà , ne conserve plus qu'un nom sans puissance. La noblesse qui environnoit le trône , & qui y répandoit tout son éclat , est proscrire , ruinée , avilie , errante ; la capitale est déserte ; le commerce est perdu ; les arts sont anéantis , & le peuple n'est pas plus heureux. Si les nouveaux législateurs n'eussent été animés que du bien public , ils n'eussent pas perdu de vue que la monarchie subsiste depuis près de

quatorze siècles ; que le régime par lequel on gouverne huit millions d'hommes , ne peut convenir à vingt-cinq millions ; que le site est différent ; que l'exemple de nos voisins devoit servir à corriger les abus sans innover. Ils n'auroient pas oublié que le luxe est l'ame du commerce , des manufactures ; que dans un grand état il fait vivre la moitié des habitans , & qu'en privant de leur superflu , sans enrichir les autres , ceux qui l'employoient au bonheur commun , c'est plonger amis & ennemis dans l'abyme. Semblable à Erostrate , qui voulant s'immortaliser , peu délicat sur le choix des moyens , brûla le fameux temple de Diane à Ephese : il réussit , son nom ne fera jamais oublié ; mais le temple est détruit !

Que cette digression , où je me suis laissé emporter sans le vouloir , sans y songer , soit le garant de mon attachement pour mes maîtres légitimes. Puisse mon dévouement être connu d'eux ! Ils y feroient sensibles ; dans le malheur on fait apprécier les cœurs fideles. Cette profession de foi , qui dans ce moment où l'insubordination est au comble , peut n'être pas sans danger , ne sera point effacée. Je veux apprendre à ceux qui pourront s'en formaliser , qu'il me seroit plus facile de cesser

de vivre que de renoncer à l'amour de mon maître & des princes de son sang. Jeunes, dissipés, sans doute ils ont eu des torts ; mais ce sont ceux de la nation , c'est elle qui les leur a communiqués : est-ce à elle à les en punir ? Elle apprendra, mais trop tard, que ces nouveaux législateurs ne sont pas plus parfaits ; & le discrédit dans lequel elle fera tombée, le mépris de ses voisins, le manque de ressources, les guerres intestines que mille ambitieux lui suggéreront, jointes au brigandage où la misère conduit naturellement les hommes, lui feront regretter le monarque de qui elle dépendoit, & maudire les forcenés qui, sous un appas trompeur, les ont écrasés, en détruisant l'édifice à l'ombre duquel elle a reposé si long-tems.

La promenade de Lucerne est formée par une double rangée d'arbres qui se prolongent fort avant dans la campagne ; ce qui la rend à la fois champêtre & pittoresque. Quoiqu'il fit beau, la promenade n'étoit pas meublée : j'appris du général, que la noblesse, qui est nombreuse, se rassembloit les jours de fêtes & les mardis après midi à l'hôtel-de-ville, où les dames & les demoiselles, chacune à leur tour, faisoient les honneurs & les frais

de l'assemblée : ces derniers consistent en bois , lumière & cartes : il n'est point d'usage en Suisse que les joueurs les paient ; c'est un petit objet, les deux jeux coûtent trois ou quatre sols. L'été on y donne peu à manger ; mais les hivers se passent en bals , repas & parties de traîneaux. Les jeunes femmes chez nous animent la société : ici , ce sont les demoiselles ; elles jouissent de leur liberté , mais sans en abuser. Il est très-ordinaire qu'un homme vienne frapper à la porte du père , demande à sa fille si elle veut se promener , & qu'ils sortent ensemble sans permission , & sans que personne y trouve à redire. Dans les personnes du commun , malgré la religion presque superstitieuse qui regne dans les cantons catholiques , la liberté sur ce point y est portée encore plus loin.

Les veillées y sont en usage , & l'on appelle veiller , quand après souper , un amoureux entre dans la chambre de sa maîtresse , reste tête à tête avec elle aussi long-tems que cela lui convient , sans que personne ait rien à dire tant qu'il ne se déshabille point. Si les parens se trouvent sur le passage de l'amant lorsqu'il se rend à ces rendez-vous nocturnes , ils se retournent pour n'avoir pas l'air

de le voir passer. Quel est l'homme pervers qui ne croiroit pas que cet usage doit entraîner les plus grands abus ? eh bien , il se trompe : rien n'est aussi rare ; la foi du mariage précède toujours les engagements ; & si l'amant y manquoit, le blâme seul retomberoit sur lui ; & ses camarades , par des avanies répétées , s'en feroient justice. Ce peuple est sans doute persuadé que , si les hommes font les loix , c'est aussi à eux à les suivre. Il ne condamne point à l'opprobre un être foible qu'un autre plus fort aura séduit & trompé

Tandis que le général m'instruisoit de coutumes si différentes des nôtres , j'apperçus trois enfans à quelque distance de nous , auxquels il faisoit des signes. Dans l'éloignement ils me parurent jolis , & je les louai ; jamais je ne fus mieux inspirée : mes éloges m'acquitterent des politesses du général. Comme ils ne pouvoient être suspects, le vieillard attendri se hâta d'appeller ses petits-enfans qui , trop timides , résisterent à ses instances : ma boîte à bonbons eut plus d'empire. L'ainé pouvoit avoir dix ans , & le dernier six. Étonnée de les voir si loin de la ville sans gouvernante ou précepteur , je risquai de demander au général si Mad. sa fille occupoit une des

maisons de campagne que j'appercevois : il devina le motif de ma question , & me répondit que les enfans de tous états , aussi-tôt qu'ils savoient marcher , étoient sans surveillans dans leurs momens de récréation : ils se promènent sur le lac : ils suivent ses bords : les aînés protègent les petits , & jamais il n'arrive d'accidens. Malgré l'éloquence du général , cette sécurité ne me gagnera pas.

Le petit nombre de dames que je rencontrai , soit dans la ville , soit à la promenade , étant coëffées & habillées à la françoise , je fis part de mon étonnement à ce sujet au général : il me repondit qu'après de longues délibérations pour savoir si on laisseroit introduire nos modes , que le desir des femmes avoit prévalu.

Mais c'est assez parler de la ville & de ses usages , ma premiere lettre vous entretiendra de son origine & de sa constitution. Trouvez bon que j'en reste là pour aujourd'hui.

## LETTRE XXIII.

**L**E canton de Lucerne peut avoir dix lieues de longueur sur autant de largeur. Sa popu-

lation, que l'on porte à cent mille ames, doit être fort exagérée. D'après le sentiment réuni des historiens, on est fondé à croire qu'elle tire son nom d'une vieille tour, près de laquelle est bâti l'un de ces ponts. Dans l'origine elle servoit de phare; aujourd'hui l'on y renferme le trésor de la république.

Son origine est ignorée : sa position fait qu'on la rapporte ; ainsi que celle des villes de Schaffouse & de Zurich, à un établissement de pêcheurs & de bateliers. Elle dut son accroissement à une maison de Bénédictins, fondée dans le sixieme siecle, qui dépendit des abbés de Murbach en Alsace, jusqu'en 1455, époque où elle fut convertie en chapitre régulier : la ville étoit également soumise à leur juridiction. Malgré la foi des traités entre l'abbé & la bourgeoisie, il aliéna à l'empereur Rodolphe ses droits sur le pays, sans le consentement des habitans. Ceux-ci s'y refuserent ; Albert fils de Rodolphe voulut les soumettre ; nous avons vu à l'article de Schwitz, quel fut le succès de ses entreprises tyranniques sur une partie de la Suisse.

Le canton de Lucerne entra dans la ligue pour l'expulsion des baillifs Autrichiens : ils s'y associerent également lors de la bataille

de Morgarten : ce fut l'origine de leur confédération. En vain les Autrichiens voulurent s'opposer aux progrès de la ligue ; ils perdirent jusqu'au droit qu'ils s'étoient réservé dans un traité particulier ; les Lucernois firent même quelque conquête sur les vassaux de cette maison.

En 1386, les ducs irrités voulurent, en frappant des coups décisifs, se venger d'un peuple rebelle. Le duc Léopold pénétra dans le canton à la tête d'une armée nombreuse : les Suisses lui livrèrent une bataille près de Sempach, où ils firent des efforts de valeur inimaginables. Arnold de Winkelried, déjà si célèbre, y acquit une gloire immortelle : ce nouveau Decius, par un dévouement volontaire, se sacrifia pour la patrie, en se précipitant au milieu d'un bataillon quarré, formé par les ennemis, que les Suisses ne pouvoient diviser. Arnold ferra vigoureusement toutes les piques que ses bras purent embrasser ; les Suisses le suivirent, la phalange s'ouvrit, & les Impériaux, bien supérieurs en nombre, furent défaits.

Léopold, ne voulant point survivre à une déroute qu'il nommoit ignominieuse, se mêla parmi les ennemis, & mourut les armes à la main.

main. Son armure est précieusement conservée dans l'arsenal de Lucerne : on voit à côté, un volume considérable de cordes qui devoient servir, dit le concierge, à lier tous les habitans de Lucerne. Pour être cru, il ne devoit parler que des chefs : combien de gens qui, comme le concierge, ne raisonnent point, croient, en exagérant les événemens, leur donner de la consistance, & par un faux calcul détruisent tout ce qu'ils peuvent avoir de vraisemblable !

C'est à cette dernière victoire que Lucerne dut son entière indépendance : le traité en fut signé en 1389. Depuis il n'a eu à se défendre que contre les ennemis communs des treize cantons. Son gouvernement aristocratique a excité quelque fermentation dans son sein : des citoyens turbulens, aidés des habitans de la campagne, se sont soulevés contre les chefs de l'état, auxquels ils vouloient faire adopter le gouvernement démocratique. Ces troubles se renouvelèrent à différentes fois. En 1652 ils redoublèrent ; les rebelles furent désarmés, les plus coupables perdirent la vie, & ces justes châtimens ramenerent la tranquillité jusqu'en 1764, où de nouveaux conspirateurs alarmerent l'état.

Mais les cantons de Berne , de Zurich , de Fribourg & de Soleure , tous également aristocratiques , & ayant avec celui de Lucerne un traité de garantie pour défendre leur commune constitution , armerent & vinrent au secours de Lucerne. Les rebelles furent bientôt soumis. Depuis ce dernier événement, la ville entretient cent cinquante hommes de garde , pour arrêter dans leur naissance toutes espèces de fermentations.

Les deux premières places de l'état sont celles d'avoyers : ils se relèvent réciproquement , pour présider le sénat & le grand-conseil , tous les six mois. Ces places sont à vie , nommées par le conseil suprême : ceux qui les remplissent sont pris dans le sénat. Le doyen des conseillers dans chaque semestre se nomme lieutenant d'avoyer , & le remplace dans le besoin. Les autres places distinguées sont celles de trésoriers & de bannerets ou porte-bannieres. Le grand-conseil est composé de soixante-quatre membres , le petit de trente-six : ces cent membres forment le conseil suprême. Pour y entretenir la paix , on y admet quelques familles bourgeoises ; mais elles sont en petit nombre. En cas de guerre , d'échange , d'imposition , ou de nou-

velles alliances, le gouvernement ne peut rien conclure sans le consentement du peuple.

Le sénat ou conseil des trente - six est partagé en deux, exerçant alternativement : on les distingue par division d'été & division d'hiver ; ils entrent en fonctions après les deux solstices , & jugent définitivement les affaires courantes, celles de police & de finance : en cas d'affaires criminelles , la sentence doit être confirmée & prononcée par le conseil souverain : on peut de même en appeler pour les affaires civiles. C'est à lui qu'est confié le pouvoir exécutif ; c'est lui qui choisit ses membres ; les places sont à vie , & pour l'ordinaire héréditaires. Il nomme aussi aux cures & bénéfices ; objet important, le clergé possédant dans ce canton la plus grande partie des revenus. Il y a des cures qui rapportent annuellement jusqu'à vingt mille livres.

Le conseil souverain , ne s'assemble que dans les cas d'appel, ou d'affaires extraordinaires ; & les membres du sénat , qui ne sont point en exercice , ne sont pas dispensés de s'y trouver. A chaque semestre , le grand-conseil prête serment à l'hôtel-de-ville , & les dix-huit sénateurs entrent en fonctions à

l'église. Les citoyens s'y trouvent & prêtent à leur tour serment de fidélité au gouvernement.

On peut prétendre aux charges de la république, quand on est né dans le canton, ou que l'on est attaché à son service. Le grade de sénateur est un titre de noblesse, que l'on reconnoît à Malthe. A vingt ans on peut entrer en charge; la raison sans doute est précoce dans ce pays.

Les citoyens de Lucerne sont partagés en plusieurs tribus, & le canton en quinze bailliages, dont trois baillifs seulement sont tenus à résidence.

Cinq régimens d'infanterie de six cents hommes chacun, trois compagnies de dragons & cinq d'artillerie composent les forces militaires du canton, qui malgré les efforts des réformateurs, est resté fidele à la religion romaine. Il tient le premier rang parmi les dietes particulieres des cantons catholiques. C'est à Lucerne que les députés s'assemblent tous les ans pour régler les affaires de religion: le nonce du pape y fait sa résidence. Le canton fait partie de l'évêché de Constance.

Willisau & Sempach sont, après Lucerne, les villes les plus considérables du canton:

la première est située dans une vallée fertile : la seconde , célèbre par la défaite de Léopold duc d'Autriche & de son armée , jouit en mémoire de cet événement , de grands privilèges que la capitale lui conserve. Elle est près du petit lac de Surfée ou de Sempach , renommé pour la délicatesse de son poisson.

Malgré la position de Lucerne , la ville n'a point de commerce à elle : ses manufactures se réduisent aux filatures de soie & de coton. C'est particulièrement à elle que l'on doit appliquer ce que j'ai déjà dit des cantons catholiques , ses habitans ne sont point industriels ; malgré cela , ils vivent dans l'aisance , preuve sans réplique de la douceur du gouvernement. Quelques particuliers s'y enrichissent par le commerce de commission : les marchandises venant d'Italie & allant du côté de Basle , passent à Lucerne. On y néglige également les sciences & les arts. Les substitutions pour les aînés de famille y sont en usage. Le service étranger leur offre une ressource : celle des cadets se trouve dans les bénéfices ecclésiastiques.

Les revenus de la république sont peu considérables : ils consistent en partie , ainsi que ceux des seigneurs particuliers , en péa-

ges des ponts & des chemins qui se trouvent sur leurs terres , & dans les dixmes qui se paient à un baillif à la nomination du seigneur , & avec lequel il partage.

Une partie du canton est montueuse & ne produit que des bois & des pâturages. L'autre, fertile en grains, en fourniroit assez pour ses propres consommateurs , si les montagnards des cantons voisins ne venoient s'approvisionner au marché de Lucerne. Le gouvernement est obligé d'en faire venir de l'étranger. L'Alsace & le marquisat de Baden lui vendent leurs vins ; on n'en cultive point sur son territoire : le sel lui vient de France & de Baviere.

---

## LETTRE XXIV.

**S**ELON notre usage , qui doit être aussi celui de tous les voyageurs , nous rentrions , le soir de notre séjour à Lucerne , à l'auberge à l'heure du souper , bien fatigués d'avoir vu ce qui mérite & souvent même ce qui ne mérite pas la curiosité. A peine étois-je à table , qu'après avoir demandé plusieurs fois & avec impatience la gazette de Berne , le seul papier pu-

blic que l'on trouve dans les auberges , le maître me l'apporta. Pressée de savoir des nouvelles de ma patrie , sans même attendre la fin du souper , je jetai les yeux sur l'article de France. Que l'on juge du sentiment d'horreur que je dûs ressentir en lisant.

“ Paris , le 24 juillet.

„ M. Foulon , arrêté à Viry , château à  
 „ quelques lieues d'ici , fut pendu hier à la  
 „ Greve par le peuple : sa tête , portée au haut  
 „ d'une pique , fut promenée dans Paris , &  
 „ son corps nu traîné dans les ruisseaux.

„ M. Berthier , son gendre , arriva à huit  
 „ heures , escorté par douze cents hommes  
 „ de cavalerie. Tout Paris se trouva sur son  
 „ passage : on le conduisit à l'hôtel-de-ville ;  
 „ il en descendit dix minutes après , & il fut  
 „ haché en mille morceaux. „ *Gazette de*  
*Berne* , N°. 60.

Après la lecture de faits si peu prévus , j'eus besoin de rappeler mes forces & mon courage , pour prendre lecture du N°. suivant : il contenoit les détails de ces meurtres horribles. Voici comme le gazetier s'exprimoit.

“ M. Foulon , en quittant Versailles , avoit  
 „ passé pour mort : il avoit , disoit-on , été

„ frappé d'apoplexie : on ne songeoit donc  
 „ plus à lui , lorsque mercredi , 15 juillet , on  
 „ apprit avec surprise qu'il venoit d'être con-  
 „ duit à l'hôtel-de-ville. Le malheureux  
 „ homme s'étoit retiré dans sa terre de Mo-  
 „ rangiés. S'étant apperçut de quelques mou-  
 „ vemens parmi ses payfans , dont il pouvoit  
 „ être l'objet , il s'évada , & fut chercher un  
 „ asyle non loin de là , à Viry , chez M. de  
 „ Sartine. Ses payfans le suivirent , cherche-  
 „ rent à le découvrir pendant deux ou trois  
 „ jours ; & l'ayant vu se promener sur la ter-  
 „ rasse du château , ils l'enleverent & le con-  
 „ duisirent à Paris. Ces payfans assuroient  
 „ qu'il leur avoit dit souvent , *le pain est trop*  
 „ *cher , mangez du foin*. Ce fut d'après ce rap-  
 „ port , exagéré sans doute , que M. Foulon  
 „ fut traîné à Paris , pieds nus , à la suite  
 „ d'une charette de foin , portant des bottes  
 „ de luzerne attachées sur le dos & à ses ha-  
 „ bits , avec un collier de chardons & d'or-  
 „ ties. En arrivant à Villejuif , fatigué , har-  
 „ rassé , au lieu d'un verre d'eau qu'il deman-  
 „ doit , on lui en fit boire un de vinaigre.  
 „ Rendu à l'hôtel-de-ville à six heures du  
 „ matin , le peuple demande qu'il soit jugé.  
 „ M. Bailly & le comité permanent repré-

„ sentent qu'ils ne sont pas compétens pour  
 „ cela , & qu'il faut le livrer à la justice or-  
 „ dinaire. Le peuple répond qu'il faut un  
 „ prompt jugement : il observe qu'un homme  
 „ qui a cent mille livres de rentes n'a jamais  
 „ été pendu en France , & que M. Foulon  
 „ qui en a plus de trois cents mille , échap-  
 „ peroit. Il insiste pour que du moins on ap-  
 „ pelle les juges ordinaires. M. de la Fayette  
 „ arrive : il parle au peuple ; il parvient à le  
 „ contenir & à le faire sortir des salles de l'hô-  
 „ tel - de - ville. Mais bientôt la foule impa-  
 „ tiente redemande sa victime. M. Bailly sort  
 „ pour l'appaiser & ne la calme pas : il étoit  
 „ alors deux heures.

„ Quelqu'un propose d'enfermer le coupa-  
 „ ble à l'Abbaye ; en déclarant cette prison  
 „ nationale , on ne doute pas que le peuple  
 „ ne la respecte. Cette idée est adoptée ; mais  
 „ comment parvenir à y conduire le criminel  
 „ sans danger ? Toutes ces délibérations fa-  
 „ tignent le peuple : il casse les vitres de l'hô-  
 „ tel - de - ville ; il menace de le brûler ; enfin  
 „ il force les portes , & se présente à celles de  
 „ la grande salle. M. de la Fayette quitte son  
 „ siege : il s'oppose seul à cette populace fu-  
 „ rieuse ; il lui parle avec un ton pénétré ,

„ avec cette mâle éloquence dont furent tou-  
 „ chés ceux qui étoient à portée de l'enten-  
 „ dre , & qui fans doute se feroient rendus à  
 „ ses raisons , lorsqu'une colonne de trois à  
 „ quatre cents furieux , trop éloignés pour  
 „ l'entendre , se précipitent dans la salle.  
 „ Tout le monde recule de frayeur, M. de  
 „ la Fayette tombe évanoui ; le malheureux  
 „ Foulon est enlevé , traîné au bas de l'esca-  
 „ lier de l'hôtel-de-ville , & pendu à un ré-  
 „ verbere. Comme il étoit grand & fort lourd ,  
 „ la corde casse ; il court dix à douze pas , il  
 „ se débat , il écarte tout ce qui se présente ;  
 „ mais on le contient de nouveau : la corde  
 „ casse encore ; ces tigres l'attachent une  
 „ troisieme fois , l'étranglent , coupent sa tête  
 „ qu'ils placent au bout d'une pique , désa-  
 „ billent son cadavre , & nu ils le traînent le  
 „ reste de la soirée dans les ruisseaux de Paris.  
 „ On les vit quelquefois s'arrêter , & comme  
 „ des Cannibales , danser sur le cadavre fan-  
 „ glant.

„ Au crime détaillé ci-dessus , le peuple  
 „ reprochoit encore à M. Foulon d'avoir  
 „ voulu remplacer M. Necker , & d'avoir  
 „ toujours désiré d'arriver au ministère , avec  
 „ le projet de conseiller la banqueroute. Ses

„ vues étoient criminelles , mais elles n'exis-  
 „ toient qu'en projet : quand même elles au-  
 „ roient mérité la mort , étoit-ce à de pareils  
 „ juges à le condamner ?

„ M. Berthier , non moins coupable aux  
 „ yeux de la populace , dut son malheur à la  
 „ place d'intendant de l'armée que l'on fai-  
 „ soit avancer vers Paris , & qu'il remplit pen-  
 „ dant quelques jours , soit en logeant les  
 „ troupes , ou en pourvoyant à leur subsis-  
 „ tance , comme intendant de la généralité.

„ Après l'émeute de Paris , le départ des  
 „ troupes , l'arrivée du roi à l'hôtel-de-ville ,  
 „ le *Te Deum* chanté à Notre-Dame , M.  
 „ Berthier crut prudent de s'éloigner. Il étoit  
 „ déjà à Compiègne , quand un maçon qui  
 „ avoit à se plaindre de lui , le reconnut.  
 „ Insensible aux offres d'argent qui lui furent  
 „ faites , il l'arrête à l'aide de ses manœuvres ,  
 „ le livre à une troupe de deux cents cin-  
 „ quante cavaliers qui étoient à sa poursuite.  
 „ En passant à Senlis , une compagnie de  
 „ Royal-Bourgogne se joint à eux ; & malgré  
 „ les efforts de M. de la Fayette qui envoyoit  
 „ courier sur courier pour l'empêcher d'en-  
 „ trer de jour à Paris , sans égard pour ses  
 „ ordres , il y arriva vers huit heures du soir :

5 à l'entrée du fauxbourg on brisa les côtés  
 „ & l'impériale de sa voiture , & il traversa  
 „ la rue S. Martin à découvert , sans cha-  
 „ peau ni perruque.

„ Il n'y avoit pas une demi-heure qu'on  
 „ l'interrogeoit , & qu'il se défendoit d'une  
 „ maniere satisfaisante même pour des juges  
 „ sévères , que le peuple s'impatiente. Le  
 „ comité propose la prison nationale : les  
 „ bourreaux , encouragés par l'impunité de  
 „ leurs premiers forfaits , entrent en fureur  
 „ & menacent. M. de la Fayette couvre sa  
 „ tête : le comité fait un dernier effort pour  
 „ envoyer le coupable en prison : il part ,  
 „ accompagné d'une escorte. Insuffisante pour  
 „ contenir le peuple , le proscrit est enlevé ,  
 „ traîné à la fatale lanterne , où son beau-  
 „ pere avoit péri. Quoiqu'on se fût pourvu  
 „ pour cette fois d'une corde neuve , elle  
 „ casse : le patient fort & vigoureux vend  
 „ chèrement sa vie : il terrasse tout ce qui  
 „ l'entoure ; & désespérant de le pendre , ces  
 „ forcenés le percent de mille coups.

„ Soudain on coupe sa tête , on fouille  
 „ dans ses entrailles , son cœur est arraché ,  
 „ placé au bout d'un sabre , présenté au  
 „ comité , & promené , ainsi que son corps

„ nu & sa tête dans les rues de Paris à la  
 „ lueur des flambeaux. „

M. Berthier avoit épousé Mlle. Foulon ,  
 dont il a eu neuf enfans , tous existans.

J'ai quelquefois plus souffert ; mais jamais  
 stupéfaction , sentiment d'horreur mêlé de pi-  
 tié , ne fut ni mieux senti , ni mieux exprimé.  
 Je ne pus continuer cette lecture que je faisois  
 à haute voix ; à chaque mot , qui tous étoient  
 entrecoupés , elle baissoit d'un ton ; mes mains  
 en tombant sur mes genoux , éloignoient de  
 mes yeux un récit qui déshonore à jamais le  
 peuple sanguinaire qui , sur une inculpation  
 dénuée de preuves & de vraisemblance , se  
 plonge dans le sang. Eh ! avec quelle barbarie  
 il assouvît sa rage ! O François ! m'écriai-je  
 d'une voix éteinte & douloureuse , est-ce là  
 le fruit de vos lumières ?

La nuit , je ne pus fermer l'œil. Je ne con-  
 noissois M. Foulon que de vue ; aucun inté-  
 rêt ne m'attachoit à lui : mais ce vieillard ,  
 entre les mains d'une populace effrénée , lut-  
 tant contre ses bourreaux , combattant avec  
 un courage digne d'un meilleur sort , subissant  
 enfin une mort ignominieuse qui n'appaise  
 point encore ce peuple digne d'être né dans  
 les isles Antilles parmi les Cannibales , qui

promene sa tête, qui se partage ses membres, qui déchire son cœur : tout cela, dis-je, fit sur moi une impression à laquelle je suis encore sensible.

---

## LETTRE XXV.

**E**N quittant Lucerne, nous prîmes la route de Berne, où nous arrivâmes le second jour de bonne heure. Le premier, après avoir côtoyé le lac de Sempach, nous nous arrêtâmes à Reyden pour laisser passer la chaleur qui étoit fatigante, & pour nous, & pour les chevaux. On nous donna à dîner, du poisson excellent, une anguille grillée, enveloppée dans des feuilles de vigne, & quelques ragoûts suisses. A ceux-là près, le dîner étoit parfait ; mais la chaleur étoit si excessive, que malgré notre appétit, les portes & les fenêtres ouvertes, nous n'étions occupés qu'à nous essuyer. Fatiguée d'une sueur si abondante, j'allois me jeter sur un lit dans la piece voisine, quand en passant près d'un poële énorme, dont toutes les chambres sont décorées, je fus repoussée par l'air chaud qui s'en exhaloit ; j'y portai la

main ; & bien convaincue qu'il avoit été allumé, je demandai à une fervante qui seule entendoit le françois, si c'étoit pour nous mieux recevoir qu'on avoit chauffé les appartemens. Elle me répondit que ce poële, le plus grand de la maison, servoit de four, & qu'on y avoit cuit le matin. Je passai dans le corridor, & je vis la porte encore fumante des restes d'exhalaison dont nous avions pensé suffoquer.

Cette digression fort inutile sur les poëles, me conduit à en faire une autre qui a pour objet la description des maisons. Toutes sont en bois ; on n'en trouve point d'autres dans les villages de l'intérieur de la Suisse, quoique les cailloux soient communs. “ Elles sont  
 „ construites d'épais madriers de sapin, assem-  
 „ blés avec solidité & soutenus à trois pieds  
 „ de terre par des piliers de pierre couron-  
 „ nés de tuiles plates : ce qui empêche les  
 „ rats de s'introduire dans les maisons, &  
 „ ce qui en même tems les rend plus salu-  
 „ bres. „

Elles sont par fois si serrées & si uniformes, que M. Bourrit, de qui j'ai emprunté cette description, les compare à des ruches d'abeilles, dont l'église seule coupe l'uniformité.

Elles sont très-vastes, & ont pour l'ordinaire deux étages. Bien différentes de nos maisons, de payfans, qui pour la plupart ne reçoivent de jour que de la porte & d'une très-petite croisée, leur façade est entièrement garnie de fenêtres qui n'ont point de séparation. Le toit fait une saillie de quatre ou cinq pieds; ce qui permet de tourner autour de la maison sans être mouillé. Cet usage doit encore avoir pour but de préserver des ardeurs du soleil, qui seroient difficiles à supporter dans les maisons de planches, & sur-tout d'éloigner les gouttieres des fondations, qui sans cette précaution ne résisteroient pas long-tems. Au rez-de-chaussée, on trouve le cellier, le bûcher & les écuries; au premier, des chambres & la cuisine.

Dans aucun canton de la Suisse & même dans la partie de l'Alsace qui l'avoisine, on ne voit de cheminées que dans les cuisines. Elles ne sont point faites comme les nôtres: pour vous en donner une idée, je ne puis les comparer qu'à une forge de maréchal: c'est un grand foyer élevé à quinze ou dix-huit pouces de terre, placé dans le milieu de la piece, fait à compartimens de maniere à recevoir les différentes marmites que l'on veut

y placer. Ces compartimens , faits dans le genre de nos fourneaux , sont chauffés en-dessous par des morceaux de bois un peu plus forts que des allumettes. Dans le milieu il y a une place réservée pour le rôti, où il n'y a ni cendres ni chenets; il se cuit de même au feu de petits morceaux de bois. Un grand manteau de cheminée , suspendu au plafond & placé au-dessus du foyer , à une distance de six à sept pieds , rassemble la fumée qui , recevant de l'air de tous côtés , monte perpendiculairement , & s'exhale sans causer la moindre incommodité.

On ne couche point dans les pieces destinées à manger : j'ai vu des auberges de village , où les lits sont composés d'une paille , d'un lit de plume sur lequel on pose un drap garni de grosse dentelle. Dans les meilleures auberges des villes , les lits même y sont mauvais , & les draps si courts qu'ils ne font que couvrir & n'enveloppent jamais un gros traversin quarré , dont chaque lit est pourvu ; maniere de faire les lits , très-incommode pour les François. J'engage les femmes qui veulent entreprendre ce voyage , à se munir de draps , de couvertures & d'oreillers ; sans cette précaution , j'aurois été

fort à plaindre : au surplus , à l'exception des puces qui sont fort communes , sur-tout à Berne & à Laufanne , je n'ai point trouvé d'insectes dans ce voyage. On peut y dormir paisiblement : les punaises , si communes dans les auberges de France , n'y tourmentent jamais le voyageur.

De Reiden nous fûmes coucher à Morchtal , village appartenant au canton de Berne : les cinq lieues que nous fîmes pour nous y rendre , nous offrirent un pays & des beautés moins extraordinaires que celles qui se trouvent dans le canton de Schwitz , & sur le lac des quatre cantons. Quelques belles provinces de France ressemblent à cette partie de la Suisse , telles que la Lorraine , l'Alsace & la Franche-Comté. Le pays est plus ouvert & produit différentes especes de bleds , du bois , des pâturages , & des arbres fruitiers. Nous laissâmes à droite la petite ville , d'Arbourg : c'est la seconde forteresse que nous vîmes en Suisse. Le château , bâti sur un rocher assez élevé , a été fortifié dans le dernier siècle. La république de Berne , à qui il appartient , y entretient un gouverneur & une petite garnison. La riviere passe au pied de la ville.

Arrivés de bonne heure à Morchtal , la vue d'un grand ruisseau qui traverse ce beau village , nous fit naître l'envie , en nous y baignant , de nous rafraîchir de la chaleur du jour , & de celle du four , dont nous nous ressentions encore. Une jeune fille nous servit de guide : elle nous fit prendre un sentier dans la prairie , traverser un pont sur un ravin très - profond , & monter une côte , malgré nos représentations ; car nous n'imaginions pas trouver à son sommet le lit de la rivière , traversant un bois charmant & couvert d'une voûte de verdure formée naturellement par les branches des arbres. Une eau limpide couloit sur un terrain sablé , dont on voyoit le fond. Ce bain n'auroit rien laissé à désirer , si l'ombre , en interceptant les rayons du soleil , n'eût empêché l'eau de se chauffer à ce feu vivifiant. Quelques Suisses , attirés par le bruit , parurent à travers les feuillages , & leurs regards curieux nous forcèrent à nous cacher dans l'eau , où sans doute ils nous prirent pour des enragées , s'ils en jugerent par les cris , les grimaces & les grincemens de dents qu'occasionnoit en nous le froid excessif de l'eau.

Nous logeâmes à Morchtal , dans une belle

auberge que le général Pfyffer m'avoit recommandée, en me vantant & l'hôtesse & son érudition. C'est une fille de vingt-cinq à trente ans, parlant purement le françois, & ayant dans sa chambre une bibliothèque formée des œuvres de nos meilleurs auteurs.

Elle nous entretint avec connoissance & esprit, de la révolution qui s'opéroit en France, & du prétendu crime de M. de Mesmay, contre lequel nous n'avions encore aucun bon argument à opposer. Nous avons appris depuis, que l'accident qu'on lui imputoit, avoit eu lieu par l'imprudence de dragons ivres, qui étoient venus boire à Quincey sans être invités, quoiqu'on eût publié le contraire; n'ayant plus de vin, ils avoient approché une lumière d'un barril de poudre caché dans une chambre à four, qu'ils prenoient pour de l'eau-de-vie; le feu y prit & les fit sauter, ainsi que quelques habitans de Vesoul qui les avoient accompagnés. Quatre personnes furent tuées par l'explosion, & non quinze, comme un homme en place, dans le cas de le vérifier, s'est hâté de le mander dans toutes les villes de la province, en ordonnant d'arrêter le coupable.

Il est prouvé que M. de Mesmay étoit en Alsace quatre jours avant le fatal événement. L'affaire n'alla pas plus loin que les informations. (1) Malgré la haine que cet accident lui avoit attirée, personne ne put le charger. Un officier d'artillerie au service du Corps Helvétique, ayant entendu parler de cet événement dans toute la France qu'il venoit de parcourir, passant à Vesoul, voulut voir par lui-même la mine qui avoit fait tant de bruit : il se rendit à Quincey, où, malgré une recherche scrupuleuse, il n'en trouva aucune trace. Indigné du sort barbare qu'éprouvoit un innocent, dont la vie nulle part n'étoit en sûreté (ses châteaux, ses fermes, ses moulins étoient détruits; à tant de pertes il falloit encore ajouter celle de son honneur, du moins pour un tems; lui seul pouvoit le lui rendre, mais non sa fortune): ce généreux étranger, dis-je, indigné d'une

---

(1) Une commission nommée par le parlement, se rendit à Vesoul pour prendre connoissance de l'affaire; le peuple, dans sa première fureur, la renvoya. Il craignoit la partialité de ce corps pour un de ses membres : l'affaire fut remise au grand-prévôt qui, comme je l'ai déjà dit, ne trouva aucune preuve.

injustice peut-être sans exemple , se hâta de le justifier dans les papiers publics.

J'ai entendu parler de cet événement dans les plus petits villages de la Suisse ; & quand nous entreprenions de désabuser les habitans : s'il étoit innocent , répondoient-ils , ses parens ou ses amis s'empresseroient de le publier. La réponse étoit embarrassante , & il falloit convenir avec eux que leur silence étoit bien étrange. Un citoyen de Besançon depuis s'en est chargé ; & son mémoire , aussi éloquent que vrai , a détruit jusqu'au moindre doute.

Nous fûmes bien couchés à Morchtal ; nous y fîmes la meilleure chère , accommodée à la françoise : on nous y servit beaucoup de jolis entremets ; & le lendemain , pour quatre maîtres , un enfant & deux domestiques , on nous demanda douze livres dix sols. Je témoignai à l'hôtesse mon étonnement de trouver une auberge où l'on soit aussi bien & à aussi bon marché : elle me répondit que sa fortune étoit assez considérable pour suffire à ses besoins ; que sa maison n'étant ouverte aux passans que pour les obliger , elle se bornoit à leur faire payer ses déboursés.

On compte dix lieues de Morchtal à Berne.

Les montagnes, qui ont disparu, laissent voir dans cette partie de la Suisse une campagne couverte de forêts de chênes, de sapins & de hêtres, des plaines ensemencées, ou plantées en pommiers. En parcourant ce beau pays sur des routes superbes, on regrette alternativement l'ombre des bois, la fraîcheur des vergers & la richesse des champs cultivés.

Nous passâmes à Kilberg : c'est un village superbe, rempli de maisons & de jardins charmans, appartenant à des particuliers de Berne. Ces campagnes ne sont point séparées par le voisinage de pauvres chaumières; tout y respire l'aisance & la paix. Il étoit de bonne heure, & nous vîmes plusieurs familles rassemblées sous des galeries ou péristiles pratiqués au levant & au couchant en-dehors des maisons, où elles paroissoient occupées à déjeuner.

Nous arrêtâmes à Hindelbanck, à deux lieues de Berne, pour y voir deux mausolées placés dans l'église paroissiale. Le premier renferme les cendres du baron d'Erlach, chambellan de Charles VI, & seigneur de ce village. C'est le même qui fut, je crois, surnommé le chevalier intrépide. Sans être

superbe , ce tombeau est d'un beau genre : l'Immortalité grave son nom sur le monument ; Minerve est en pleurs , ainsi qu'une autre figure à laquelle je n'ai point fait assez d'attention pour me rappeler son caractère. Les figures sont exécutées en pierres de grès vernissées. Le tombeau & la pierre de l'inscription paroissent être en stuc.

En 1751 , tems où M. d'Erlach , avoyer de Berne , s'occupoit à faire ériger ce monument de piété filiale , Mad. Langhans , la plus belle femme du canton , épouse du pasteur de Hindelbanck , mourut en couche de son premier enfant. Ce ministre , dans les transports d'une première douleur , voulut l'éterniser par un monument durable. M. Nahl ci-devant sculpteur du roi de Prusse , employé alors à Hindelbanck à finir le mausolée du baron , seconda les vues de l'époux désolé.

Cet événement ayant eu lieu la veille de pâques , fournit à l'artiste l'idée de son monument : il représenta Mad. Langhans au moment de sa résurrection. D'une seule pierre il créa les figures & le tombeau. Il est posé au niveau de terre : la pierre paroît se briser par les efforts que font Mad. Langhans & son malheureux enfant. L'ouverture est assez con-

fidérable pour la laisser voir dans sa longueur au moment où elle semble prendre son élan vers le ciel. La pierre, qui paroît encore s'opposer à son passage, est poussée fortement par une de ses mains qu'elle tient élevée derrière sa tête, tandis que de l'autre elle presse son enfant contre son sein; il paroît se ranimer, ainsi que sa mere, & joindre ses efforts aux siens. Ce monument fait honneur à M. Nahl; il faut convenir cependant, que dans un pays où les arts feroient plus cultivés, ce morceau ne feroit pas autant vanté. N'allez pas croire que cette réflexion tende à diminuer le mérite du sculpteur; je lui rends justice : mais il y a de la distance entre un beau morceau & un chef - d'œuvre. On regrette que la difficulté de se procurer du marbre sans grands frais, joint au tems que cela eût pris à l'artiste, lui ait fait exécuter ce monument sur une pierre grise & tendre, dont le seul mérite consiste à être d'un beau grain. Le célèbre Haller, poëte religieux, en a fait l'inscription en langue allemande.

L'église qui est fort petite, va être décorée d'un troisieme monument. M. d'Erlach, petit-fils de celui dont j'ai parlé, fait aujourd'hui pour son pere, ce que celui-là a fait pour le

sien. Le mausolée est achevé ; mais on ne le verra que quand il sera posé. On ne peut trop admirer ni trop vanter le sentiment de respect & d'attachement héréditaire aux descendants de cette maison pour les auteurs de leurs jours. La nature , je ne fais pourquoi , en nous faisant aimer aveuglément nos enfans , dont souvent même nous sommes esclaves , les détache de nous insensiblement. Et dans quel tems ? Au moment où , privés de toute jouissance , leurs caresses feroient pour nous un bonheur suffisant. C'est encore un malheur attaché à celui de vieillir ; & de tous , c'est bien le plus sensible !

En sortant de Hindelbanck , on apperçoit à gauche le château bâti sur une éminence ; des jardins à l'angloise sur la pente de la colline , un grand parc & une vue superbe , ne laissent rien à desirer au propriétaire de cette belle habitation.

---

## LETTRE XXVI.

**E**NFIN nous arrivâmes à Berne. Cette ville est bâtie sur un terrain inégal , dans une presqu'isle longue & étroite , formée par l'Aar. Sa

position n'est point avantageuse, il faut descendre beaucoup pour y parvenir; mais les chemins qui lui servent d'avenues, sont extrêmement agréables. Les rues, qui ne peuvent être multipliées dans un terrain resserré, y sont d'une longueur prodigieuse & d'une largeur proportionnée. L'eau la plus limpide coule au milieu, dans de petits canaux. Les fontaines élevées au-dessus, sont en général assez belles; la ville est bâtie supérieurement; on y trouve même des édifices qui réunissent la noblesse à l'élégance. Chaque maison a son arcade: ce qui produiroit un effet superbe, si elles étoient uniformes; mais elles sont selon le goût & les facultés du propriétaire, tantôt larges ou étroites, élevées ou basses. Le premier étage étant construit à leur niveau, elles ne sont point saillies dans les rues. Le rez-de-chaussée sert de boutique: les trottoirs sont très-bien entretenus; il est fort doux pour les habitans de trouver un marcher commode, & de pouvoir toute l'année vaquer à leurs affaires sans craindre les injures du tems. Je sentis d'autant mieux le prix de ces trottoirs qu'il est très-fatigant de marcher dans les villes de Suisse, qui sont toutes, sans exception, pavées en cailloux pointus.

Les hôpitaux & maisons des orphelins situés hors de la ville, sont des bâtimens nobles, simples & vastes. Différentes prisons construites dans des tours placées sur les remparts, sont réservées aux criminels, tandis que l'on retient les moins coupables dans une maison plus ouverte, d'où ils sortent chaque jour pour balayer & entretenir la propreté des rues ; ils ont, ainsi qu'à Basle, une marque distinctive. La mendicité n'étant pas soufferte, on couche & nourrit au grand hôpital les pauvres étrangers le jour de leur arrivée ; le lendemain on les renvoie en leur donnant quelque argent.

La principale église que, malgré la réforme, on continue de nommer cathédrale, est un monument gothique, très-estimé. Elle fut commencée en 1422, par l'architecte qui avoit construit l'église de Strasbourg. Une chute lui coûta la vie, & retarda la fin de l'ouvrage, qui ne s'acheva que quarante ans après. L'artiste qui lui succéda ayant moins de talens, la tour qui est très-élevée est restée imparfaite. On est étonné de la grandeur des pierres de grès employées à la construction des colonnes. Le buffet de l'orgue mérite aussi d'être remarqué.

On montre dans l'ancienne église des Dominicains , qui fait partie des cinq ou six temples que l'on a conservés dans cette ville , un trou à la muraille , par lequel les religieux faisoient passer une voix d'une cellule du couvent , qui correspondoit au mur intérieur de l'église , à une statue de la Vierge. Par ce moyen , elle étoit sensée prononcer sur le destin des crédules humains , qui pour l'ordinaire ne l'appaisoient qu'à l'aide de fortes offrandes. En 1509 , la fraude se découvrit , & quatre Dominicains furent brûlés.

Cette aventure arriva à la suite de la querelle des Dominicains & des Cordeliers sur l'immaculée conception que ces derniers soutiennent. Le procès , qui fut imprimé & gardé dans les archives de la ville , est de nature à me faire croire que vous ne ferez pas fâchée de connoître quelques fragmens de cette piece singulière. Il rapporte qu'en 1503 , un Cordelier prêchant à Francfort sur l'immaculée conception , voyant entrer un Dominicain , s'écria : Sainte Vierge ! je te remercie de n'avoir pas permis que je fusse d'une secte qui déshonore toi & ton Fils. Le Dominicain se sentant apostrophé aussi publiquement , répondit à l'énergumène qu'il en avoit menti.

Celui-ci, aussi peu modéré dans ses actions que dans ses paroles, descendit de chaire, tenant un crucifix de fer à la main, avec lequel il tomba à coups redoublés sur son adversaire, lequel ne tarda pas à être persuadé que la raison n'étoit pas de son côté. A peine avoit-il quitté le sacré parvis, que le Cordelier transmit de nouveau la parole de Dieu à ses auditeurs.

Bientôt les Dominicains, instruits de l'affront fait à leur ordre, résolurent, pour se venger, de faire des miracles. Pour les seconder ils jeterent les yeux sur un nommé Jetzer, garçon tailleur, dévot & crédule à l'excès. Ils lui donnerent leur habit, hâterent sa profession, & le préparoient en même tems au mystere pour lequel ils avoient besoin de sa simplicité. Le moment arrivé, quatre Dominicains se déguiserent : l'un prit la figure d'un ange, un autre celle d'une ame du purgatoire, le troisieme emprunta la figure de la Vierge, & le quatrieme celle de sainte Barbe. Sous ces différens déguisemens, les fourbes apparurent au jeune pere. La Vierge lui dit qu'elle étoit née dans le péché originel; qu'elle avoit été régénérée; que les Cordeliers étoient des impies, & qu'elle le char-

geoit d'annoncer cette nouvelle. Pour lui donner plus d'authenticité , l'on crut nécessaire de lui laisser des marques de l'auguste apparition : en conséquence Marie , secondée de ses trois acolytes , lui imprima fortement des stigmates , puis l'exposèrent sanglant sur l'autel , où les dévots vinrent lui baiser les pieds.

Encouragées par le succès , les apparitions continuerent : mais tout se découvre enfin. Jetzer ayant reconnu le sous-prieur à la voix , refusa de se prêter de nouveau à l'imposture. Les moines , craignant une indiscretion de la part du rebelle , résolurent de s'en débarrasser ; ils saupoudrèrent à cet effet une hostie de sublimé corrosif. Jetzer la trouva si mauvaise , qu'il la cracha , au lieu de l'avaler , en s'enfuyant hors de l'église , où il raconta ce qui avoit donné lieu à cette aventure.

Les séculiers ne pouvant alors juger les moines , le procès fut porté devant l'évêque de Lausanne , qui condamna le jeune moine , comme imposteur , à subir la torture. Les Dominicains le dégradèrent & le chassèrent.

Leurs ennemis , profitant de cette faute , portèrent l'affaire au conseil de Berne , qui reçut les dépositions de l'infortuné Jetzer. Ce conseil se fit assister par des ecclésiast.

tiques qui vinrent de Rome , & qui furent obligés de livrer les coupables à la rigueur des loix. Le jugement prononcé , l'exécution se fit dans un pré situé de l'autre côté de l'Aar.

L'église est bâtie sur une plate-forme que l'on éleva exprès à deux cents pieds au-dessus de la rivière qui passe au bas. Le rapport des terres soutenues par des voûtes hardies , construites les unes sur les autres , coûta des sommes énormes , fournies par les différens peuples chrétiens de l'Europe. La collecte s'en fit par l'espoir d'obtenir des indulgences , que le pape avoit promises à ceux qui participeroient à cette bonne œuvre. Le moyen fut suffisant , & décida la contribution. D'autres tems , d'autres mœurs !

Une promenade peu étendue , plantée sur la même plate-forme , est précieuse par l'ombre que l'on y trouve & par des points de vue qui peuvent être comptés au nombre des plus beaux de la Suisse. On y distingue les glaciers situés au-delà du lac de Thoun. Elle est fermée du côté du précipice par une balustrade , depuis qu'un jeune imprudent y fauta en faisant galoper son cheval : l'animal fut tué , le cavalier n'y perdit que les jambes.

La

La proximité de la terrasse & l'air pur que l'on y respire , rendent cette promenade celle des enfans : il y en a toujours un grand nombre , bien blancs , bien propres , que l'on conduit dans de jolies petites voitures ; ce qui offre un spectacle vraiment agréable. Je m'y promenai long-tems avec M. de May de Romainmotiers , que le marquis d'... m'avoit fait connoître à l'auberge du Faucon , où nous étions logés.

M. de May , issu d'une ancienne famille noble , fut élevé dans une pension d'Allemagne , d'où il ne sortit que pour entrer au service de France. Jeune , dissipé , grand , bien fait , d'une belle figure , aimant le plaisir , il lui fut aussi facile de s'y livrer , que de déranger sa fortune. Dans le cours de huit ans il épuisa ses ressources , quitta le service , & repassa dans sa patrie , où des amours au-dessous de lui le retinrent. Il se maria contre le vœu de ses parens , dont il n'obtint aucune dot. Il falloit vivre : il avoit des talens , & il accepta une place de secretaire de la république , place au-dessous de celle de baillif , mais dont il remplit les fonctions en cas d'absence ou de maladie.

Il est établi à la campagne , dans le chef-

lieu de l'arrondissement de son bailliage , où la douceur & les vertus de sa femme le rendent le plus heureux des hommes. Six jeunes enfans sont les premiers fruits de son union. On peuple beaucoup en Suisse : l'aïfance , la vie simple & uniforme doivent y contribuer.

M. de May a de l'esprit , des connoissances , & du goût pour les lettres ; il les cultive , & l'on a de lui une histoire militaire de la Suisse en huit volumes ; j'attendrai qu'elle soit réduite , pour en faire la lecture. Sans connoître l'ouvrage , ne peut-on pas accuser l'auteur du défaut de prolixité ? Huit volumes de l'histoire militaire d'un peuple qui ne prit jamais les armes que pour défendre ses possessions , sa liberté , ou pour le service des autres , c'est beaucoup.

La détention du baron de Bezenval à Bricmontre-Robert , faisoit grand bruit à Berne. C'est une tache pour les Suisses , me dit M. de May avec une énergie qui n'est pas donnée à tous les hommes ; non , pour le traitement qu'éprouve un de leurs chefs , mais parce qu'ils ne l'ont pas défendu au péril de leur vie , & qu'ils l'ont lâchement dénoncé à la Nation Françoisse pour de prétendus torts relatifs à d'anciennes ordonnances , aux-

quelles il eut part sous le ministère de M. de Ségur.

Le motif de sa détention a pour objet une lettre de ce général, trouvée dans la poche de M. de Launay, après son massacre : lettre par laquelle il engageoit le gouverneur à mettre la Bastille en défense. La date de la lettre justifie le baron ; il l'écrivit le 28 avril, époque de la première révolte du fauxbourg S. Antoine, dont Reveillon, fabricant de papiers, fut la victime. Il y perdit la plus grande partie de sa fortune.

Ce citoyen utile & estimable nourrissoit par an, trois à quatre cents ouvriers. Son humanité envers eux est connue, & le propos qu'on lui prête ne l'est pas. Il consiste à avoir dit que leur journée portée à vingt sols, pouvoit se réduire d'un quart, & qu'avec quinze sols ils vivroient eux & leurs familles. Ce calcul, dont rien n'annonçoit l'exécution, se répandit parmi le peuple ; on en nomma l'auteur, qui même eût été innocent en projetant cette réforme : l'économie doit être permise à un homme qui distribue par an deux cents mille livres dans son atelier. L'idée fut trouvée criminelle ; & ces hommes qu'ils nourrissoit, aidés de beaucoup d'au-

tres , entrèrent chez lui , où il eût été massacré , s'il ne se fût soustrait à leur fureur.

Sa maison fut dégradée , ses meubles , son argenterie , ses titres de propriétés , son argent , ses billets , ses rouleaux de papiers , tout fut volé dans cette première journée d'insurrection ; ce qui lui fait éprouver une perte réelle de deux cents mille livres au moins , à laquelle il faut ajouter l'interruption de son commerce. Cette licence non réprimée annonçoit les atrocités dont les législateurs avoient besoin pour établir leurs loix fondamentales : loix justes & équitables , qui , dit-on , “ doivent rendre heureuse la troisième „ génération , sans s'embarrasser plus de celle „ qui s'élève , que de celle que l'on sacrifie. „

Pourquoi , me direz-vous , rappeler des événemens si présens à la mémoire ? En voici la raison. Si ces lettres plaisent dans dix ans , on les lira encore , & l'on ne fera pas fâché de trouver un extrait des principaux événemens d'une révolution à laquelle on aura déjà peine à cr

Nous retrouvâmes à Berne le duc & la duchesse de Polignac , & une partie de leur famille. Ils alloient s'établir dans une campagne près de la ville. Sans les connoître , je

fus affligée de la maniere dont on en parloit. Ils ont, disent les Bernois, conseillé la banqueroute ; & si elle avoit lieu, ils y perdroient 18,000,000 de rente. Aussi les chefs de la république ne les ont point accueillis : on les souffre, & l'on trouve que c'est beaucoup ; on a déjà mis en question si on ne les prieroit pas d'abrèger leur séjour, & de passer plus loin. Cette priere devoit être faite du ton dont on signifie un ordre. Je ne fais si elle a eu lieu ; je fais seulement que, peu de tems après leur établissement à la campagne, ils ont quitté la Suisse pour se refugier à Milan.

Leurs mœurs sont un autre tort, qu'on ne peut également leur pardonner ; mais ce reproche m'a paru tellement exagéré, que je me crus obligée de prendre leur parti, quand on conta l'anecdote suivante.

La maison de campagne que le duc vient de louer, appartient à un jeune citoyen de la ville : la comtesse Diane le vit, & n'épargna rien, par sa conduite & ses propos, pour le séduire. J'assurai l'orateur, que son jeune Suisse étoit avantageux comme un François, ou très-ignorant du ton de notre cour, & qu'il avoit pris pour des avances, des politesses que l'on croit ne pouvoir trop multiplier,

quand on est loin de chez soi. Il se rabattit sur les propos équivoques. C'étoit plus embarrassant, & je n'avois d'autre ressource qu'en cherchant à le convaincre que le langage des femmes du bel air est si différent de celui du vulgaire, qu'il n'étoit pas étonnant qu'un étranger, à qui la langue françoise n'est pas familière, & qui ne connoît qu'un certain nombre de mots qu'il place à la suite les uns des autres, sans jamais varier, se trompe & prenne pour galanterie, des phrases plus recherchées. Je ne fais si je l'ai persuadé; ce dont je suis sûre, c'est que je ne puis assez mépriser mon sexe pour l'être de la vérité de son récit.

Nous apprîmes à Berne, que les cantons voisins de la France, inquiets des vagabonds qui infestoient les campagnes, autant pour leur sûreté que pour celle des étrangers, venoient de placer sur la frontiere un cordon de troupes, pour empêcher les gens sans aveu de pénétrer chez eux.

Mais les nouvelles ne sont point l'objet de ma correspondance; grondez-moi de m'en éloigner aussi souvent: j'y reviendrai en vous entretenant de quelques monumens dont il me reste encore à parler.

## L E T T R E   X X V I I .

**L**A bibliotheque , que par un mal-entendu nous ne pûmes voir , est , dit-on , peu nombreuse , mais bien choisie : elle renferme des manuscrits précieux , dont on trouve l'extrait dans un catalogue fait par M. Sinner bibliothécaire. On y trouve aussi une belle Bible de S. Jérôme , imprimée dès l'origine de cet art : on n'en connoît que deux exemplaires ; l'autre est à la bibliotheque du roi. Une société protege cet établissement , peu encouragé d'ailleurs , les Bernois ayant jusqu'à présent paru faire peu de cas des sciences. Cependant , dans ce moment-ci , les lettres y sont cultivées , non-seulement par M. de May & M. Sinner , mais encore par le major Veifs , qui vient de publier un ouvrage en trois volumes , intitulé , Principes philosophiques , politiques & moraux.

M. Veifs est étranger , & son style ne brilleroit pas , s'il étoit comparé à celui de nos écrivains modernes. Mais il est doux , persuasif , & son livre doit rendre meilleur le lecteur qui le lit avec attention. Sans doute M. Veifs a eu à se plaindre des femmes ; & le portrait

moral qu'il en fait , doit lui faire peu d'amies parmi elles , sur-tout si elles appliquent à leur chapitre , une maxime sans réplique , que l'on trouve dans celui de l'amitié , où M. Veuils dit , *on n'est dans ce monde que ce que nos amis nous y font*. Assurément il n'est pas le leur , & il me permettra de lui répondre que les femmes seront toujours quelque chose dans le monde , même en dépit de leurs ennemis. On a placé dans la bibliothèque les portraits de Charlemagne , de Henri IV , de Louis XIV & d'un roi d'Angleterre , ainsi que ceux des hommes qui se sont rendu utiles à la république. On y garde les dépouilles qui se trouverent dans la tente de Charles le Téméraire après la bataille de Morat : elles consistent en tapis brodés d'or , &c. On y voit aussi de petits satyres groupés , ainsi qu'un sacrificateur , un dieu Apis , un Hercule , un Mercure : le tout en bronze. Les uns furent trouvés à Vidy près de Lausanne , les autres à Moudon. L'arsenal de Berne est curieux en ce qu'on y conserve des armes forgées dans tous les siècles : ce qui donne une idée précise des progrès de cet art. On y voit celles de Berthold V. , fondateur de la ville , ainsi que celles de Charles le Téméraire , qu'il abandonna , quand après la bataille

de Morat il fut obligé de fuir & de traverser le lac à la nage pour conserver ses jours.

Berne se glorifie d'avoir donné naissance à André Morel, antiquaire, connu en Europe par sa profonde érudition. La cour de France lui offrit la place de garde du cabinet des médailles, s'il vouloit embrasser la religion catholique; mais André, convaincu qu'un honnête homme ne change point la religion dans laquelle il est né, refusa l'emploi & la liberté; il étoit alors enfermé pour la seconde fois à la Bastille, où le ministre Louvois le retenoit pour s'être plaint trop hautement qu'on ne récompensoit pas le travail dont Louis XIV l'avoit chargé. Le conseil de Berne sollicita sa liberté, qu'il obtint en 1691.

André Morel se retira en Allemagne, où il mourut au commencement de ce siècle. On a de lui un ouvrage latin, rare & très-estimé: c'est, dit-on, le recueil le plus complet des familles romaines. L'auteur du Dictionnaire historique assure que le lecteur est à la fois frappé de la beauté des médailles gravées par Morel sur les originaux, & de la justesse des descriptions.

Ce trait de despotisme de Louvois n'étonnera personne: on fait que ce ministre jaloux

de son autorité, se permit d'en donner plus d'une preuve. Son exemple, qui quelquefois fut suivi, moins cependant que bien des gens ont l'air de le croire, fait desirer aux personnes sensées, que la volonté d'un homme ne fût point pour la détention d'un autre; mais ils auroient voulu qu'un conseil sage en décidât. La liberté, dans un grand état, est une chimere, un mot vuide de sens : elle n'est par-tout que la science d'obéir. Le petit nombre fait les loix, le grand doit les suivre; dans tous les tems il y aura des réfractaires, de jeunes gens indociles, vicieux : en les soustrayant quelques mois à la société, en les forçant à réfléchir, on peut les changer & en faire un jour de bons citoyens. Les hommes ont besoin d'un frein; les enfans n'en connoîtront plus. Quel sera le pere de famille, qui, pour empêcher de plus grands crimes, ira dénoncer à la nation son fils coupable?

On a beau se récrier contre le préjugé, il naît avec nous, & jamais une famille pure ne s'alliera avec le fils ou le près parent d'un homme flétri. Ce que j'avance est si vrai, que dans la république de Geneve, où les lettres de cachet ne sont point en usage, on y supplée en retenant dans les prisons jusqu'à vingt-

cinq ans , par ordre des magistrats , les jeunes gens dont l'inconduite où le mauvais naturel sont prouvés ; alors on les fait passer en pays étranger , où des mains flétrissantes terminent leur carrière , si la raison & une longue pénitence n'ont point eu d'empire sur eux. Dans aucun pays , un pere ne verra de sang-froid couler le sang de son fils sur un échafaud ; & les lettres de cachet s'accordoient en France , pour le peuple comme pour les hommes d'un rang plus élevé. Je conclus en répétant qu'il falloit en modérer l'effet , en constater la nécessité ; mais qu'on auroit dû les laisser subsister. Quel est le ministre dont le despotisme a jamais approché de celui qu'exercent le comité des recherches & la milice nationale , à peine établis pour assurer ce que l'on nomme notre liberté ?

Le Mercure de France m'apprend que M. du Rosoy , auteur de quelques pieces dramatiques , curieux d'assister à une séance de l'assemblée nationale , qui se tenoit pour lors à l'archevêché , où tout le monde ne pouvoit entrer , demanda à M. l'évêque de Châlons , la permission de lui porter des observations sur la grand affaire des biens du clergé , que le secretaire de monseigneur

n'avoit point encore achevées. L'ouvrage fini, M. du Rosoy éprouve des difficultés à la porte ; il croit les lever en se disant chargé de papiers importants pour un des membres : sans savoir de quoi ils traitent, un officier de la garde nationale, outre-passant les fonctions des anciens licteurs, qui se contentoient d'obéir, mais qui ne prévenoient pas les ordres fâcheux qu'on auroit pu leur donner, arrêta M. du Rosoy, qu'il conduisit à l'hôtel-de-ville, escorté d'un grand nombre de fusiliers. Il y fut interrogé & bientôt justifié ; mais rien ne dédommage un galant homme, d'être traîné dans les rues comme un vil coupable, où les gens qui ne le connoissent guere, peu curieux de la fin de l'histoire, dont ils ne s'informent point, conservent sur le compte d'un citoyen vertueux une présomption défavorable.

Le college, que l'on nomme académie, est divisé en deux bâtimens : le premier réunit indistinctement tous les étudiants ; ils peuvent y rester jusqu'à seize ans : le second est destiné à ceux qui se consacrent au service divin. On y entretient neuf professeurs qui tous ne gagnent pas leur argent ; mais

il suffit qu'ils aient besoin de la rétribution, pour qu'on les laisse mourir paisiblement dans leurs places. Charité très-louable, s'ils avoient des suppléans. Mais tant de bonté devient foiblesse, quand elle est aux dépens de l'instruction générale.

L'académie a un cabinet d'histoire naturelle, que nous ne vîmes point : sans doute il n'est pas précieux, aucun voyageur n'en ayant fait mention. Il n'en est pas de même de celui du ministre Wytembach, que l'on voit au grand hôpital : il réunit une collection suivie des minéraux de la Suisse. M. Bourrit parle d'un cabinet que forme M. Mulinet, qui avec le tems, ajoute-t-il, doit devenir intéressant. Un amateur d'histoire naturelle ne peut être mieux placé qu'à Berne ; c'est le centre de ses plus riches productions. On a découvert dans la vallée d'Herens, des cristaux bleus, des améthystes, des grenats, des mines de plomb, &c.

Sur les montagnes qui bornent la vallée d'Hasly, on trouve des mines de crystal très-riches ; d'autres de fer, mais qui sont sulfureuses, des ardoises arborisées, des jaspes, du spath coloré, du porphyre, de l'amiant, des fossiles marins, des madrépores, des

bâncs d'huîtres pétrifiées & différentes autres productions marines, qui prouvent assez, disent plusieurs auteurs, que les montagnes furent autrefois couvertes d'eau.

La vallée d'Hasly, située dans le canton de Berne, sur les confins de celui d'Underwald, est entourée de montagnes considérables & de glaciers; ce qui ne l'empêche pas d'être bien cultivée & d'un grand produit. Ses habitans, au nombre de vingt mille, sont grands, robustes & bien faits; ils passent pour être les chasseurs de chamois les plus intrépides. Leur prétention est de descendre d'une colonie Suédoise: quelque rapport dans le langage, & la tradition, sont leurs seuls titres. On remarque que leur patois, ainsi que leur commerce, sont plus doux encore que parmi les autres habitans des Alpes. Les hommes sont couverts d'une étoffe grossière, qu'ils font avec la laine de leurs moutons. Le laitage les nourrit, & le surplus de leur consommation se vend en fromages aux Italiens, ainsi qu'une partie des chevaux, des brebis & des cochons qu'ils élèvent.

Meyringen est le chef-lieu de cette vallée; c'est un grand & beau village.

Les Bernois entretiennent un concert pen-

dant l'hiver ; la salle où il se tient est très-agréable ; elle sert également pour les bals , qui ont lieu dans cette saison.

On parle couramment la langue françoise à Berne. Malgré les efforts du gouvernement , le luxe y a fait des progrès ; nos modes y sont reçues ; des marchandes établies publiquement en font le commerce. Les femmes y sont bien mises ; on en trouve même de très-élégantes , sans cependant trop s'écarter des loix somptuaires , qui sont sévères. Elles interdisent l'usage des pierreries , du galon , de la dentelle , & même des foieries : ce qui paroît contradictoire , plusieurs manufactures de ces étoffes y étant établies.

On y en trouve d'autres de toiles peintes. C'est à peu près où se borne le commerce de la ville , qui est peu considérable & entièrement abandonné au peuple. La magistrature & le service militaire sont des états réservés à la classe la plus élevée. Les jeunes gens croiroient déroger , si en attendant qu'ils eussent vingt-neuf ans , âge avant lequel , on ne peut entrer au conseil , ils se livroient à quelques occupations lucratives ; & c'est dans une république , que ce préjugé est établi ! C'est à lui que la jeunesse doit sans

doute la réputation de frivolité, qu'on lui reproche généralement.

Elle ne doit pas être fondée, si l'établissement dont j'ai entendu parler (& dont M. Coxe donne les détails), est suivi avec autant d'exactitude qu'il le rapporte. Les jeunes gens qui se destinent à la magistrature, se rassemblent à l'imitation du conseil souverain, & comme lui, se subdivisent, créent des bailliages, procèdent aux élections, nomment ses chefs, jugent, agitent des questions de politique, & se préparent par ces différentes imitations, à remplir un jour les places importantes qui leur seront confiées. M. Coxe ajoute que l'avoyer de cette école unique est sûr d'être admis dans le conseil souverain; ce qui rend les prétendants très-ardens à en solliciter le titre. Il seroit à désirer que cette école, dont j'ignore l'origine, fût imitée dans toutes les villes du monde, & que les juges des hommes, en apprenant leur métier, fissent sans conséquence, des fautes dont l'expérience peut seule préserver.



**LETTRE**

## L E T T R E   X X V I I I .

**I**L suffit d'être présenté à Berne dans un des clubs , ou chez un particulier , pour avoir bientôt accès dans plusieurs maisons. Les étrangers sont reçus avec beaucoup d'affabilité. Le marquis d' . . . arrivé peu de jours avant nous , & comptant y passer l'hiver , étoit déjà répandu comme peut l'être un citoyen. Il alloit souvent à la campagne , où il se rendoit à neuf heures pour le déjeuner. La promenade , dont une pipée est souvent le but , occupe jusqu'au dîné ; il est composé de mets plus sains que délicats ; une conversation solide le prolonge sans le rendre fastidieux. Des parties de commerce , dont le délassement est le but , & non la cupidité , font attendre sans impatience la fraîcheur du soir , moment où l'on se promène encore. Il est suivi ou précédé par le thé : la saison en décide. Alors les étrangers se retirent , les hommes songent à leurs affaires , les femmes au ménage ; le souper réunit la famille , l'heure du repos arrive , & les plaisirs qui l'interrompent laissent souvent des traces , mais non des remords.

Peuple heureux , que ne suis-je née parmi vous ! Je conçois votre bonheur ; mais pour le partager , il faut y être accoutumé. Une vie douce , mais uniforme , est fastidieuse pour des François qui ont consacré une partie de leur tems à l'étude des sciences & des lettres , & le reste à la dissipation , dont Paris offre tant de moyens.

Etonnée de l'empressement avec lequel un homme de la cour se rendoit à des parties si différentes de son genre de vie habituel , j'en fis l'observation au marquis d'.... Il y répondit en m'apprenant qu'il étoit amoureux : franchise qui tient à la confiance , ou au peu d'importance qu'on attache au sentiment.

Je connois peu M. d'... & en me dévoilant aussi légèrement son secret , devoit-il compter sur le mien ? Les confidences ne lui coûtant rien , je profitai de sa facilité pour m'instruire ; & je fus par lui , autorité peut-être équivoque , que les Bernois , très-soigneux de garder leurs femmes , faisoient de la fidélité conjugale un point important , sur lequel avec raison ils fondoient le bonheur. Mais ils sont justes , & ils savent que ceux qui font les loix , ne doivent pas compter

qu'on les suive , quand ils sont les premiers à les enfreindre. Par une suite de ce raisonnement , si un mari néglige sa femme , c'est , disent-ils , une preuve d'indifférence , dont elle ne doit pas être victime. Ils trouvent , d'après cela , tout simple qu'un autre la console. Cet autre étoit M. d'... ; & une femme délaissée , celle dont il étoit amoureux.

Les peres & les meres portent dans ce canton le deuil de leurs enfans , si jeune qu'ils soient. Je crois cet usage également établi dans toute la Suisse.

On bâtit à Berne un nouvel hôtel-de-ville , d'après les plans d'Antoine , architecte de Paris , l'un des premiers du siècle. La façade répond à la magnificence de l'intérieur. C'est le seul canton où le gouvernement accorde quelque chose à la décoration des édifices. Deux raisons peuvent y contribuer , sa forme & ses facultés.

Ses corps-de-gardes , très-multipliés , sont encore un objet de décoration pour la ville. Le péristile extérieur , soutenu par des colonnes , leur donne un air d'élégance , dont les yeux françois ont peine à se passer , & qu'ils rencontrent souvent dans cette ville , même parmi les villageoises , qui y abondent pour

vendre leurs denrées. Le marché se tenant sur les bords du ruisseau de la rue que nous habitions , je jouissois chaque matin de ce spectacle intéressant.

Les Lucernoises m'avoient paru charmantes ; mais le sang des Bernoises est plus beau encore : elles ont la taille haute ; leurs vêtements ajoutent à leurs graces naturelles. Chaque canton a son costume : le leur consiste en un corset de drap rouge , ou brun ; la piece , brodée en or ou en couleurs , est attachée avec des crochets de métal jaune. Ces corsets sans manches , laissent voir celles de la chemise , qui sont d'une toile blanche & très-fine ; un jupon court , noir ou bleu , bordé de rouge , dont la couture est formée par mille petits plis , vient se réunir au corset au-dessous de l'estomac ; il descend un peu plus bas que le genou , & laisse paroître de fortes jambes , couvertes de bas rouges à coins noirs ; un soulier plat leur sert de chaussure. La gorge est couverte par la prolongation de la chemise , de maniere à en laisser voir les formes ; elle est fixée autour du cou par un collier noir mêlé de rouge.

Les cheveux partagés en deux branches , tressés avec des rubans , pendent jusqu'à terre ;

un bonnet de velours noir emboîte la tête ; il est garni d'une blonde haute de quatre doigts , qui tombe sur le front ; & quand elles sortent , c'est avec un petit chapeau de paille , posé de maniere à ne rien laisser à desirer : en arrivant au marché , il est surmonté d'une jolie corbeille de jonc , remplie de légumes , de fruits , ou de fleurs d'une fraîcheur étonnante , & qui rappelle l'idée de Flore ou de Pomone , que l'on croit voir dans celles qui les portent.

Si jamais vous passez à Berne , il ne faut pas oublier de voir le cabinet du ministre Sprungli : il est retiré dans une maison de campagne si près de la ville , que l'on y va en se promenant ; & c'est un plaisir de plus , les chemins qui avoisinent Berne étant aussi doux que la verdure qui les borde est fraîche & vive.

Le ministre réunit à un nombre considérable de minéraux , de pétrifications & de coquillages , l'histoire complète des oiseaux de la Suisse , & même de ceux qui y passent : on en compte deux cents especes. La variété dans les oiseaux de proie est considérable : le vautour barbu , le grand aigle & l'aigle doré y tiennent les premieres places , ainsi qu'un

lammer geyer , ou vautour des agneaux ; celui-là n'est pas de la plus grande espece ; on en trouve dans les Alpes , dont les ailes ont jusqu'à quinze pieds d'envergure ; ils se nourrissent de chamois , de marmottes , de moutons & d'agneaux , quand ils peuvent s'en procurer.

Les oiseaux aquatiques sont aussi fort nombreux & offrent une agréable variété de couleurs. Le grebe , très-commun en Suisse , où son plumage est plus argenté qu'ailleurs , faisoit autrefois pour les fourreurs , un objet de commerce important avec la France , dans le tems où cette espece de manchon y étoit de mode.

On y trouve des perdrix rouges , grises & blanches , des bartavelles , des faisans , des gélinoxes , des coqs de bruyeres & même de la grande espece ; ceux-là sont plus rares. Je ne fais ce détail que pour vous donner une idée de la chere délicate que les Suisses peuvent se procurer sans avoir recours à l'étranger. Pour vous en convaincre , il me suffira d'ajouter que , pendant mon séjour à Berne , dans le nombre des différens poissons que l'on nous a servis , il y avoit une truite de quatorze livres , & cela à table d'hôte , où l'intérêt du

maître n'est pas de donner les mets les plus rares. Nous y mangeâmes un oiseau aquatique, nommé *louis*, assez semblable à la bécasse, plus gros qu'elle, mais moins bon.

Le ministre me montra le bec croisé, le guêpier, oiseau qui doit son nom à l'insecte dont il se nourrit. Il me fit leur histoire avec tant de complaisance, que la conversation ayant changé d'objet, je lui demandai s'il habitoit seul toute l'année, son agréable retraite. Je n'oublierai jamais sa réponse, qui peint à la fois l'homme & ses mœurs. *Je demeure*, me dit-il, *avec mes livres, mes domestiques & mes curiosités*. Le ministre parle mal françois, & son accent ajoute à la tournure étrange de la phrase.

Les amateurs d'histoire naturelle peuvent s'en procurer des morceaux chez M. Visard, qui en fait commerce. Son cabinet est riche en minéraux, & le propriétaire est aussi instruit qu'obligeant.

Le grenier public de Berne est approvisionné, d'après une convention faite entre la France & la Hollande. L'utilité de ces établissemens est trop connue pour avoir besoin d'être vantée.

Avant de parler de l'histoire & de la constitution du canton de Berne, occupation que

je n'aime guere , & dont M. Coxe s'est acquitté mieux que moi ; pour gagner du tems , je vais vous prier de me suivre à la promenade principale , située assez loin de la ville. En sortant par la porte qui y conduit , on laisse à gauche les hôpitaux & maisons de force , & à droite les larges fossés de la ville , dans lesquels on nourrit des ours. La tradition nous apprend que c'est en mémoire d'un de ces animaux , qui fut tué par le duc d'Habsbourg , avant la fondation de la ville , dans l'enceinte qu'elle occupe aujourd'hui.

Je m'approchai pour les mieux voir , près de plusieurs personnes qui leur jetoient du pain , & qui s'amusoient de la triste mine que faisoit la femelle , assistante au banquet de son mari , sans qu'il lui soit permis d'y participer , avant qu'il ne lui en ait donné la permission : ce qui n'a lieu pour l'ordinaire que quand il n'a plus besoin de rien. Si par hasard la malheureuse ramasse le morceau que l'on jette à dessein de son côté , & que sans y toucher , elle n'attende pas respectueusement que le despote vienne le prendre , ou qu'il lui accorde la permission de le manger , un son épouvantable l'avertit du danger. Si à l'instant elle ne dépose ce qu'elle s'étoit appro-

prié, le combat s'engage & les suites en sont si fâcheuses pour elle, que non-seulement elle est obligée d'abandonner sa proie; mais qu'en se retirant dans sa taniere, elle se plaint douloureusement de la répartition inégale des forces, & de l'emploi abusif que le plus fort se permet d'en faire.

Indépendamment des ours vivans, que l'on voit à Berne, on en rencontre en peinture, en relief, sur les fontaines, les horloges & les édifices publics. L'attachement que l'on a pour ce portrait, qui n'est aimable ni par les formes, ni par le mélange des couleurs, vous paroîtra moins étrange, quand vous saurez qu'il forme seul les armes de la ville.

Un boulingrin, un chemin planté que l'on suit l'espace d'un très-grand quart de lieue, conduit par une pente douce au-dessus d'une montagne; la promenade en suit les contours & les sinuosités; sa longueur est prodigieuse; elle est plantée d'un côté, d'une charmille fort haute, dominée derriere par des arbres plus grands encore: de l'autre, l'allée est formée alternativement par un frêne & un forbier; elle domine un vallon, où serpente la riviere d'Aar, dont le lit est formé à travers la prairie. Sur sa rive opposée on

apperçoit des côteaux couverts de maisons de campagne ; des bouquets de bois jetés çà & là font d'autres objets de promenade. Ajoutez à ce coup-d'œil celui de la ville , & dites-moi si vous croyez qu'il s'en trouve de plus variés. Une salle de redoute , placée dans le centre de la promenade , y réunit les premières sociétés , une fois par semaine , pendant la belle saison.

On a construit des bains chauds sur une petite isle qui s'élève au milieu de l'Aar. J'y fus le soir du jour où j'arrivai , & j'y ferois retournée tous les autres , leur position étant charmante , si , pour y parvenir , on ne m'eût fait descendre une quantité de marches si prodigieuse , que j'en suis encore étonnée , & si , pour avoir son tour , on n'étoit obligé d'attendre long-tems dans un jardin potager , où nulle part je n'avois vu d'aussi beaux légumes. En les examinant , j'apperçus que la terre étoit couverte à deux ou trois pouces , par une espece de gros son , produit de la bourre , ou de la première enveloppe du bled nommé épeautre ; on le prend dans un moulin situé à l'extrémité du jardin. Je m'informai du motif de cette culture , & j'appris que non-seulement on en tiroit un engrais fa-

vorable, mais que dans les chaleurs cela empêchoit la terre de se dessécher, & que faisant éponge, cela la préservoit également lors des pluies, d'une trop grande quantité d'eau.

L'origine de Berne n'est point ancienne; elle ne remonte qu'à 1191. Ce fut Berthold V, duc de Zuringuen, qui la fit bâtir sur un fief qui relevoit de l'Empire, & où il avoit une maison de chasse. La fondation de la ville eut pour objet de servir de retraite & de ralliement à la petite noblesse, qui vouloit se soustraire aux vexations & à l'ambition effrénée des grands barons.

On s'embarassa moins de l'agrément de la position que des forces naturelles que la presqu'isle lui prêtoit du côté de la terre; un ravin profond en défendoit l'entrée. Les environs, aujourd'hui si rians par les travaux & l'industrie, étoient couverts de sombres forêts.

Les habitans des campagnes, qui n'étoient pas plus heureux que les nobles, s'arrangerent avec le duc, détruisirent les villages, dont il ne reste que les noms, portés par des maisons de plaisance, & vinrent peupler la nouvelle ville, à laquelle il donna une police & des privilèges, qu'il eut soin de faire confirmer par l'empereur Henri IV. A la mort

du duc, Frédéric II envoya aux habitans une bulle d'or, qui fut le premier code connu de leurs loix.

Cette cité foible encore, sous une protection précaire, qui ne lui accordoit aucun secours, se vit bientôt en butte à tous les petits pays dont elle étoit entourée, & sous la force desquels elle auroit succombé, sans le comte de Savoie, qui lui prêta secours. Ses services n'étoient pas déintéressés; il comptoit réunir cette république naissante à ses domaines : mais payant ses services par d'autres services, elle s'acquitta, reprit sa liberté; & traitant d'égal à égal, elle fit une alliance avec le comte, qui mérita le titre de son second fondateur, en l'agrandissant considérablement.

Berne, en acquérant de la force, s'attira de plus grands ennemis : l'empereur Rodolphe, de la maison d'Habsbourg, voulut en faire le patrimoine d'un de ses enfans : il assiégea la ville; mais pressé de soins plus importants, il lui rendit la paix.

Son fils Albert, plus orgueilleux, plus impatient, tenta tous les moyens pour mettre à fin l'entreprise de son pere. La séduction étant inutile, il approcha de Berne à la tête

de son armée. Alternativement vainqueur & battu, la querelle dura jusqu'au moment où les Bernois se liguerent avec les trois cantons, de Schwitz, d'Uri & d'Undervald, qui venoient de chasser les gouverneurs Autrichiens. La mort d'Albert, ( *a* ) arrivée peu de tems après, termina la guerre.

Le peuple, occupé de pourvoir à sa subsistance, & reconnoissant son incapacité, confia aux nobles le soin de l'administration. Sous ces chefs généreux, qui sacrifioient & leur sang & leurs biens pour défendre la patrie, les citoyens apprirent l'art de la guerre. Le premier usage qu'ils en firent, fut contre leurs voisins : en apprenant à se défendre, ils apprirent aussi à attaquer ; & sans autre motif que celui de s'agrandir, ils désolèrent, désarmèrent, ruinerent les petis peuples qui habitoient autour d'eux : les uns se soumettoient, les autres étoient conquis. Ce fut de cette maniere qu'ils acquirent l'étendue de pays que le canton renferme aujourd'hui.

---

( *a* ) Vous avez vu, à l'article de la constitution du canton de Schwitz, qu'il fut assassiné près de Windisch, par son neveu Jean de Souabe, auquel il retenoit le patrimoine.

Les Fribourgeois, rivaux des habitans de Berne, se liguerent avec les comtes de Neuchatel, de Gruyeres, de Kibourg, &c. pour s'opposer à l'accroissement d'une république, dont les succès devenoient inquiétans. L'armée des alliés, composée de trente mille hommes, campa devant Laupen, petite ville que les Bernois avoient achetée. Tant de forces réunies, & auxquelles les ducs d'Autriche prêtoient encore des secours, sembloient devoir détruire à jamais un peuple qui, en comprenant ses alliés, n'avoit pu armer que cinq mille hommes au plus. Ils étoient commandés par Rodolphe d'Erlach. (a)

L'ennemi, fier de ses forces, imprudent & présomptueux, n'imaginoit pas que les Bernois pussent lutter contre lui, lorsqu'il se vit assailli par cette petite armée qui, avec des hallebardes & de larges épées, mit en désordre celle des confédérés qui étoient armés de toutes pieces. Un succès si étonnant couvrit de gloire les vainqueurs; mais il augmenta leur ar-

---

( a ) La maison d'Erlach est la premiere des six familles nobles de Berne, & l'une des plus distinguées de la Suisse par son ancienneté & ses services.

leur belliqueuse au point que la peste survenue au quatorzieme siecle , ne put même l'éteindre.

Je ne finirois pas , si je faisois l'énumération des guerres particulieres que les Bernois eurent à soutenir : je me bornerai à vous dire qu'ils eurent une grande part à la victoire que les Suisses remportèrent près de Basle contre les François , ainsi qu'à celle de Morat contre les Bourguignons.

Ce peuple , enivré de ses succès , murmuroit de l'autorité des nobles , quand , pour subvenir aux frais de la guerre ou à quelque dépense extraordinaire , ils augmentoient les impositions , sans lesquelles ils ne pouvoient rien entreprendre pour un état qui n'avoit pas encore de revenu fixe : dans des assemblées illégales & tumultueuses , on déposoit des magistrats , on en demandoit d'autres que l'on prenoit toujours parmi les nobles. Satisfait de cette ombre d'autorité , le peuple confirmoit la forme de l'administration contre laquelle il avoit crié , & payoit sans se plaindre , la contribution que d'abord il avoit refusée.

Ce fut en 1536 , que les Bernois conquirent entièrement le Pays-de-Vaud. Des querelles de religion en furent la cause. Geneve , ville

libre, ayant été inquiétée par Charles duc de Savoie, lorsqu'elle embrassa la réforme, demanda protection au canton de Berne, qui envoya des députés au duc, pour le prier de laisser à la république, le libre exercice de sa religion. Le duc, qui n'étoit pas le plus fort, consentit à tout; il s'engagea même, en cas de récidive, d'abandonner aux Bernois ses droits sur le Pays-de-Vaud. Quelque tems après, Charles, sans doute plus confiant en ses forces, persécuta de nouveau les Genevois. Le gouvernement de Berne envoya une armée au secours de son alliée, qui après l'avoir délivrée de ses ennemis, s'empara du Pays-de-Vaud. Les Bernois firent même des incursions dans l'intérieur de la Savoie. Par la médiation des autres cantons ils rendirent à Charles ce qu'on lui avoit pris au-delà du lac de Geneve; mais ils conserverent le Pays-de-Vaud, qui compose aujourd'hui la plus belle de ses provinces.

Haller fut à Berne, l'apôtre de Calvin; mais soit qu'il n'y mît point assez de chaleur, ou que le sénat, par une suite de la prudence qui le caractérisa toujours, craignît qu'un changement de religion n'occasionnât des guerres intestines, il n'osa prononcer, quoi-  
qu'il

qu'il fût encouragé par l'exemple & les conseils des Zuricois. Le peuple opéra seul la révolution. Le parti de la réforme étant le plus considérable , força le conseil de l'appuyer. Soit raison , ou foiblesse , c'est à cette condescendance que le canton doit la splendeur dont il jouit aujourd'hui. L'état s'empara des biens possédés par les ecclésiastiques & les moines ; leur revenu considérable forma en partie celui de la république ; le nouveau clergé fut à sa charge : il est , dit-on , mal payé.

L'étude de l'histoire offre d'étranges bizarreries ; l'on est étonné de voir qu'un gouvernement aristocratique reçoive des loix dans une occasion aussi importante , tandis que le sénat de Zurich , entièrement populaire , avoit , contre le vœu de la nation , défendu quatre ans auparavant , la célébration de la messe dans l'étendue de ses domaines.

Je passerai sur les dissensions auxquelles cet événement donna lieu : la prudence du conseil les avoit prévues , sa sagesse fut les vaincre : dégagé pour le spirituel , d'une puissance qui avoit quelquefois tenté de s'arroger des droits , le premier usage que le gouvernement fit de ses revenus , fut de chercher à

répandre les connoissances utiles à l'homme , dont les Bernois jusques là avoient été privés.

L'auteur du Dictionnaire de la Suisse rapporte , qu'à cette époque l'ignorance étoit telle , que parmi les anciens ministres de l'Evangile qui embrasserent la nouvelle doctrine , on en trouva peu en état de lire la Bible ; les plus savans en abusèrent en commentant des livres pieux : ce qui donna naissance à différentes sectes qui désolèrent l'état , & contre lesquelles il s'arma sévèrement , non par esprit d'intolérance , mais pour entretenir l'ordre & la paix , que sur-tout les anabaptistes troubloient. Cette secte avoit pour principe , de ne point se soumettre aux décrets des magistrats.

L'administration des baillifs , qui , dit-on , ne fut pas toujours integre dans les cantons aristocratiques , souleva les peuples à différentes reprises. En 1653 , les payfans des cantons de Berne , de Lucerne , de Basle & de Soleure formerent une ligue tendant à changer à main armée , la forme de leur gouvernement. Les cantons démocratiques , ennemis de l'anarchie , sentirent les conséquences d'une pareille révolte ; & pour maintenir leur autorité , ils rétablirent celle de leurs voisins.

Croyez-vous que si M. de Vergennes, en 1777, alors ministre des affaires étrangères, n'eût pas protégé les colonies de l'Amérique en leur faisant passer, d'abord secrètement des armes & des munitions, quand elles entreprirent de se soustraire à l'autorité des Anglois, puis des généraux & des troupes pour achever la révolution, qu'elle eût pu s'effectuer ? Le génie étroit de M. de Vergennes ne lui permit pas d'en calculer les suites. Il ne songeoit pas que l'armée Françoise prendroit insensiblement l'esprit d'indépendance qui animoit les insurgens. Les gazettes, d'un autre côté, achevoient de tourner les têtes en vantant ce chef-d'œuvre de politique, dont le seul but étoit d'humilier nos voisins ; humiliation qui nous coûta des hommes, des millions, & qui changea l'amour des François pour leur maître, en un esprit d'indépendance, que le gouvernement venoit d'autoriser.

Si la querelle des colons contre la métropole fût devenue celle des rois, croyez-vous, dis-je, que celle qui nous avilit, qui métamorphose un peuple doux en un peuple sanguinaire, qui va nous entraîner dans un précipice dont le tems ne pourra nous tirer, que les Anglois

creusent & dont ils sauront profiter , que ce complot infernal eût éclaté ?

Tous les siècles ont fourni des monstres ; mais ils ne sont dangereux que quand les peuples veulent les seconder. Le François , qui toujours aima ses rois , n'auroit point ébranlé leur trône , sans ces instigateurs qui ont su mettre à profit cet exemple récent. C'est le résultat des projets ambitieux d'un prince irrité , d'un agent chef de meute , dont le nom avili , déshonoré , en criant liberté , espère l'enchaîner , & à force de crimes & de proscriptions ( a ) s'emparer enfin d'une place vacante , d'où il pût en créer une à son

---

( a ) On n'a point oublié que dans la séance du 10 octobre , M. de Mirabeau dénonça à l'Assemblée Nationale le comte de S. Priest , ministre du roi au département de Paris ; pour avoir , dit-il , répondu à une phalange de femmes qui venoient chercher du pain : Quand vous aviez un roi , vous n'en manquiez pas ; aujourd'hui que vous en avez douze cents , allez leur en demander.

Ce ministre , estimé & connu depuis long-tems par ses bons & loyaux services , a été forcé d'écrire à l'auguste Assemblée , pour désavouer un propos qui , dans un premier moment de liberté a pensé lui coûter la vie. Il peut dire , comme J. J. Rousseau , “ il ne me vient jamais une idée utile ou vertueuse , que je ne voie à côté de moi , la potence ou l'échafaud. „ Que d'honnêtes gens pourroient prendre cette réflexion pour leur devise !

gré , & gouverner d'après sa morale & ses principes. Dieu nous préserve de l'accomplissement de ses vœux !

En 1749 , une nouvelle conspiration contre le gouvernement de Berne , pensa le détruire jusques dans ses fondemens ; mais la trame fut ourdie , les chefs mis à mort , & la paix se rétablit : depuis , les magistrats justes & équitables ont régné paisiblement. On craint que les troubles de France n'occasionnent une nouvelle fermentation ; on dit même que pour la prévenir , le conseil croit prudent de partager son autorité avec quelques familles bourgeoises , qui à l'avenir auront part aux élections : ce qui n'avoit pas lieu auparavant , les dignités de la république étant partagées en un nombre circonscrit d'individus ; ce qui rendoit presque les places héréditaires.

Le conseil des Deux-cents est composé de deux cents vingt-neuf membres , nombre bien considérable : aussi ne nomme-t-on aux places vacantes que tous les huit ou dix ans ; ce qui réduit le nombre au taux fixé. Le grand & le petit conseil sont pris dans son sein , où la puissance souveraine réside. L'exécutive est déléguée par lui au sénat ,

ou petit-conseil, composé de vingt-sept membres, présidé par les deux avoyers, qui sont pris parmi les quatre bannerets & les deux trésoriers. Ceux-là sont choisis dans le petit-conseil. Deux conseillers secrets, lors des délibérations, sont censés veiller à ce qu'il ne se passe rien de contraire aux loix de l'état.

L'avoyer a dans la salle du conseil, un siege plus élevé que ceux des autres magistrats; il est couvert d'un dais; le sceau ou le cachet de la république est posé devant lui sur une table. L'avoyer en exercice porte sur son habit, un surplis fort court; les autres magistrats n'ont aucune marque distinctive que leur habit noir. J'en vis plusieurs, qui me parurent mis avec autant d'élégance que les petits-mâtres de nos parlemens. Les chapeaux des Deux-cents sont plats, arrondis & bordés de franges; ceux des sénateurs ont la forme plus élevée.

Le conseil des Deux-cents s'assemble trois fois par semaine, & le sénat tous les jours, excepté le dimanche. A pâques les affaires sont suspendues pendant trois jours, & les membres sans fonctions, à l'exception des avoyers & de seize membres pris dans le

grand - conseil : on les nomme *seizeniers*. Leurs fonctions alors consistent à examiner la conduite des Deux-cents , à déposer ceux qu'ils trouveroient coupables , & à confirmer les autres dans leurs places. Le lendemain de pâques , les magistrats se rendent en procession à la cathédrale & à l'hôtel - de - ville , où l'on reçoit leur serment de fidélité aux loix , après la lecture qui vient d'en être faite.

Les *seizeniers* sont pris dans les douze tribus d'artisans qui partagent la ville. Les quatre premières sont celles des maréchaux , des boulangers , des tanneurs & des bouchers ; elles en fournissent deux , & les autres un. Les gentilshommes ne peuvent posséder les places de l'état , sans être admis dans une de ces tribus.

Indépendamment des douze tribus composées de gens de métiers & des gentilshommes artisans , il y en a une treizieme , où la noblesse est seule admise. Ceux qui sont dans le besoin y trouvent des secours fournis par les plus riches , qui y entretiennent une caisse à cet effet. Un pareil établissement n'a pas besoin d'être vanté. Les vacances du conseil se prennent lors des moissons & des vendanges.

Les places d'avoyers sont à vie ; mais le

conseil se réserve le droit de les déposer : celles de bannerets & de trésoriers ne se donnent que pour quatre & six ans.

Le conseil d'état règle les affaires dont la publicité pourroit être nuisible à leur succès. Il est composé des bannerets, des trésoriers, de deux conseillers secrets; l'avoyer qui n'est point en exercice, le préside. Celui des finances l'est par un trésorier.

Les revenus de la république consistent dans les biens possédés autrefois par le clergé, dans les domaines, cens & dixmes; dans les lots & ventes des fiefs situés dans le Pays-de-Vaud; dans la régie des sels; dans différens péages & dans la rente des capitaux placés sur la France.

On distingue dans le canton de Berne, la partie allemande, qui dans l'origine forma seule son territoire d'avec le Pays-de-Vaud, démembrement de la Savoie. Elles ont chacune leurs loix, leurs coutumes, leur trésorier & leur chambre d'appels.

La subdivision des départemens est à l'infini : elle forme des commissions séparées, présidées par un sénateur. Le conseil de la guerre, la police, les bâtimens, la ferme des sels, les bleds, les forêts, les péages,

les maisons de santé, tous ces différens objets en font partie.

On compte trente-cinq bailliages dans la portion allemande, & treize dans le Pays-de-Vaud. Il y en a quatre, en outre, qui sont en commun entre le canton de Berne & celui de Fribourg.

Les baillifs ne sont en place que six ans; ils rendent compte aux conseils de leur administration; leurs plaintes & celles du peuple contre eux y sont également écoutées. Ils exercent un pouvoir très-étendu: quelques-uns sont juges civils & criminels. Ce sont les seules places lucratives de la république: aussi sont-elles recherchées. Celles de secrétaires le sont aussi, quoique moins belles; mais elles ont sur les premières l'avantage d'être à vie.

Le sénat, également jaloux de ses prérogatives & de la tranquillité de l'état, pour conserver l'un & l'autre, renouvelle souvent les décrets contre les attroupemens; de manière que, sous aucun prétexte, le peuple ne peut s'assembler: la police y veille, & la garde de la ville reçoit à ce sujet les ordres les plus sévères. Elle est composée de quatre cents cinquante hommes, dont cent

cinquante font le service tous les jours. La république donne à ceux-là le pain & neuf sols ; les autres jours ils travaillent chez eux , & ne reçoivent point de rétribution. Tous les trois ans ils sont habillés aux frais de l'état.

La population de l'état est évaluée à trois cents soixante mille hommes , y compris les onze à douze mille qui résident à Berne. Quarante-deux mille composent la milice ; elle est divisée en vingt-un régimens d'infanterie & en dix-huit compagnies de dragons : celles-là sont prises dans la classe des laboureur ; le cheval & l'équipage sont aux frais du cavalier. Ajoutez à cet état militaire , trois cents hommes d'artillerie & cent canonniers , & il fera complet. Indépendamment de l'arsenal de Berne , qui peut armer soixante mille hommes , chaque bailliage en a un suffisant pour la milice de son ressort. Les majors de chaque département font leur revue une fois par an. La population de ce canton emporte un quart de celle de la Suisse , & son territoire un tiers de la surface. En y comprenant le Pays-de-Vaud , il a soixante lieues de longueur , sur trente dans sa plus grande largeur.

Quelle lettre ! Elle est effrayante par sa longueur & peut-être par son ennui. Il faut compter sur votre indulgence , sur votre amitié , & un peu sur votre curiosité , pour oser vous en adresser de pareilles. Quel que soit l'effet qu'elle produise , n'oubliez pas qu'elle m'a donné plus de peine qu'à vous ; car si mauvais que soit un ouvrage , il coûte à son auteur ; & accordez au moins à l'intention , la reconnoissance que j'aurois voulu devoir au plaisir.

---

## LETTRE XXIX.

**I**L est bien difficile d'être à Berne , sans être tenté d'aller à Lauterbrunn & à Gründervall , pour y voir des beautés que l'on ne trouve que dans le sein des Alpes. Nous nous rendîmes en conséquence à Thoun , en suivant l'espace de six lieues , un chemin planté , & bordé le plus agréablement du monde.

Thoun , gouverné jadis par ses comtes , l'est aujourd'hui par un conseil particulier , que nomme celui de Berne. Il est présidé par le baillif , auquel on donne le titre d'avoyer.

Le château où il réside , offre un des plus beaux points de vue de la Suisse : il domine la ville , le lac , la riviere de l'Aar , qui sort du lac après l'avoir traversé , une belle prairie sur laquelle la riviere fuit en serpentant ; les Alpes terminent le cadre.

La vallée de Thoun est aussi agréable que fertile. Dans la partie des Alpes qui avoisine ce bailliage , on trouve plusieurs sources d'eaux thermales ; celles de Loiche , ou Leuck , où les malades abondent , sortent de plusieurs sources si chaudes , que c'est avec peine qu'on y tient la main. Elles ont une odeur de soufre qu'elles perdent par le transport ; elles sont limpides & légères ; leur effet le plus sensible est de provoquer la transpiration : un principe minéral & volatil les fait , dit-on , pénétrer dans les vaisseaux les moins considérables. Selon M. Bourrit , elles conservent long-tems les plantes fraîches , & elles ajoutent à cette propriété , celle de ranimer les flétries. Elles contiennent en dissolution du foie de soufre & du fer en si grande quantité , que leur conduit souterrain en est tapissé ; ce qui forme des incrustations précieuses. On les prend avec succès pour la goutte , les rhumatismes , les

paralysies , les obstructions , les maladies hystériques & les ulceres.

Les chemins qui y conduisent sont difficiles ; les Valaisans & les Bernois en ont fait commencer un dans le roc : celui-ci borde le précipice , & se termine au village de Kandelschteig , éloigné de Leuck de cinq lieues. On y loue des porteurs & des mulets pour achever la route , sur laquelle on ne trouve qu'une seule maison & quelques cabanes. Le petit lac d'Aubensée , qui n'est pas éloigné de cet hospice , n'a , dit-on , aucune issue connue ; il est gelé pendant dix mois de l'année , & sert alors de chemin aux voyageurs ; on cesse de le fréquenter quand on voit fondre la neige dont il est couvert.

Les environs du lac sont horribles ; des pierres & des rochers amoncelés offrent l'image du chaos ; la végétation y est inconnue , & le rossignol n'en approcha jamais. Ce triste aspect se continue jusqu'à la montagne que l'on nomme d'Auben , où un autre non moins singulier frappe le voyageur.

D'un côté est un glacier , dont la pente unie & douce semble inviter les curieux à venir s'y promener ; il a pour pendant deux montagnes couvertes de neige d'une hauteur

prodigieuse & d'une ressemblance si parfaite, que l'on croit que le nom de Gemmi qui leur est donné, est une corruption du mot jumeaux, qui leur convient. Elles sont couvertes de marcaffites, de pyrites sulfureuses, de pierres calcaires & de térébratulites. On y connoît une mine d'argent & plusieurs de soufre & de vitriol. Pour arriver aux bains de Leuck par le Gemmi, il faut descendre une espece d'escalier pratiqué dans la montagne, dont la hauteur sans pente, est évaluée dans cet endroit à dix mille cent dix pieds.

Le bourg de Leuck, bâti sur une petite éminence, dans une vallée étroite & profonde, étoit autrefois un séjour agréable : on y trouvoit une jolie place ornée de portiques, une belle rue & des maisons commodés. En 1719, elles furent emportées par des avalanches; en 1758, le même accident se renouvela, & la crainte d'événement pareil empêche de rebâtir solidement. Le bourg n'offre plus aujourd'hui aux baignans, que de mauvais gîtes, dépourvus de cette propreté si commune dans la plus grande partie de la Suisse. Les bains se prennent dans quatre réservoirs, où les malades sont pêle-mêle : on trouve dans une prairie peu éloignée,

un cinquieme bassin , destiné aux lépreux , galleux , &c. où personne , je crois , n'est tenté de les troubler.

Le genre de vie que l'on mene à Leuck , ne rachete point ces nombreux inconvéniens , & je doute que les François les fréquentent jamais. C'est , dit-on , un des desirs politiques de la république , & la raison pour laquelle elle ne risque point de l'embellir encore.

Un grand concours d'étrangers amene le luxe , corrompt les mœurs ; & les Suisses , toujours sages , font plus de cas de leur simplicité que du numéraire que l'on pourroit leur apporter.

La vallée est , dit-on , fertile en bleds , en vin & en pâturages ; ce qui paroît étrange dans un climat froid , où les brouillards regnent souvent , & où le soleil se montre à midi dans les beaux jours d'été.

Les eaux chaudes de Vissembourg , à cinq lieues de Thoun , sont aussi très-fréquentées.

Tandis que le maître de l'auberge nous montrait , des fenêtres de notre appartement , le chemin qui y conduit & qui se perd entre une chaîne de montagnes , nous vîmes une foule de monde courir & s'arrêter

au pied de la plus élevée. Un jeune homme des plus considérables de la ville , en s'y promenant avec ses camarades , fit quelques imprudences dont ceux-ci l'avertirent ; mais loin de profiter de leurs conseils , il les brava , ainsi que le danger. La peine fut affreuse : le pied lui manquant , il se précipita de la montagne dans le vallon , où avant d'arriver il reçut plusieurs blessures mortelles. Nous le vîmes rapporter sur un brancard ; à peine fut-il rendu à ses parens , qu'il expira. Affreuse confiance ! vous livrez un pere tendre à d'éternels regrets. Cruels enfans ! ne saurez-vous donc jamais que le sort de ceux qui vous donnerent le jour , est attaché au vôtre ? & leur amour ne vous tiendra-t-il jamais lieu d'expérience ?

On trouve encore dans cet arrondissement les bains de Schneitweyer , qui ont éprouvé l'empire de la mode. Après avoir été longtemps suivis , ils sont entièrement abandonnés.

Les eaux de Schinznach , sur le territoire de Berne , mais dans un autre bailliage , offrent plus de ressources aux étrangers. Les bains , très-salubres d'ailleurs , sont enfermés dans un bâtiment vaste & commode : on vante également la beauté de la situation , celle  
des

des promenades , & la société agréable qui s'y rassemble. Je n'y ai point été , & ne suis que l'écho de ce que j'en ai entendu dire.

C'étoit près de Schinznach qu'étoit bâti le fameux château d'Habsbourg , berceau de la maison d'Autriche , & dont je crois qu'il n'existe plus que des ruines.

Mais quittons les eaux minérales du canton , pour nous embarquer sur celles du lac de Thoun. Sa longueur est de cinq lieues sur une de largeur. Ses bords , environnés de montagnes , sont en partie cultivés ; on y rencontre aussi des villages & quelques vieux châteaux détruits ; celui de Spietz à la maison d'Erlach , & celui d'Oberhofen sont mieux conservés : le dernier est situé sur le bord septentrional du lac.

La caverne de S. Bât est pratiquée dans un rocher escarpé , dont l'abord est difficile. Pour s'y rendre , on débarque près d'un petit cap au village de Meerligne , & l'on fait un sentier à l'aide duquel on gravit des rochers qui menent à un petit pont , duquel on voit une cascade sortant d'une caverne voisine de celle du saint. Mais avant de parler de la maison , il est juste de vous

mettre en connoissance avec cet apôtre de Jésus. Cela ne fera pas long.

S. Bêat fut un des premiers qui prêcha le christianisme en Suisse. Il se retira, après de glorieux exploits, dans cette caverne ou hermitage, que la nature a presque produit seule. Elle est devenue un objet intéressant pour les voyageurs, étant remplie de stalactites & d'incrustations.

Dans une vallée peu éloignée, nommée Habkerenthal, on trouve des mines d'argent & de cuivre; & sur les bords du lac, on rencontre quelques traces de mercure.

De la caverne, en regardant vers le sud, on apperçoit le Niese, qui termine une chaîne de montagnes qui bordent le Sunmenthal. Plus loin s'élèvent majestueusement les glaciers qui séparent le canton de Berne, du Pays-de-Vaud. Enfin on découvre le mont de la Vierge, haute montagne, au pied de laquelle Lauterbrunn est bâti.

Notre navigation finit avec le lac à Neuhaus, ou maison neuve. C'est un entrepôt pour les marchandises que l'on embarque. Comme on n'y trouve point de voitures, nous fîmes trois quarts de lieue à pied avant d'arriver à Unterseen, sous la conduite des matelots qui portoient nos bagages.

Nous prîmes au village d'Unterseen, chef-lieu d'un bailliage, un chariot pour nous conduire à Lauterbrunn, dont nous étions encore éloignés de quatre à cinq lieues. A moitié chemin environ, la vallée, qui est très-refferrée, se divise par une nouvelle chaîne de montagnes, & présente deux chemins aux voyageurs : à gauche est celui de Grindervall; l'autre conduit à Lauterbrunn.

La beauté & la variété des sites que je vis dans cette soirée, sont impossibles à peindre. Ajoutez aux descriptions romantiques que je vous ai faites, une route de quatre pieds & demi de large, pratiquée au bord d'un torrent roulant ses flots grisâtres sur des rochers dont quelques-uns forment des pont naturels. Tantôt cette redoutable rivière est de niveau avec le chemin; d'autres fois elle en est à deux cents pieds. Là un petit bois d'aulnes, dont vous êtes environné, vous fait oublier le danger; il l'est à son tour par des montagnes à perte de vue, desquelles se précipitent de nouveaux torrens. On y voit aussi jaillir des fontaines d'un volume considérable; elles tombent en cascades dans la prairie, où alors elles coulent & fuient en serpentant. Plus loin, ces rochers pelés & taillés à pic présentent

par d'heureux accidens , l'image d'une forteresse , dont on croit reconnoître toutes les dépendances ; de jeunes sapins qui croissent dans les fentes , en dessinent les contours.

Les yeux , qui ont peine à quitter ce tableau singulier , l'abandonnent enfin pour considérer des bancs de pierres qui , en se détachant des montagnes , sont arrivés sur les bords du chemin , laissant derrière eux des traces effrayantes. La nature , qui se plaît à vaincre les difficultés & à opposer des contrastes , y fait croître sans efforts , des touffes d'épine-vinettes & de framboisiers : sous leur ombre on apperçoit le fraisier , le polipode , la parnassie , & quelques gentiannes.

Sur la pente des montagnes moins élevées & plus accessibles , on voit paître , ainsi que dans les vallées , quelques vaches que l'on garde près des habitations , pour fournir le lait nécessaire au ménage. Elles y restent la nuit & le jour ; l'hiver on les enferme avec celles qui reviennent des montagnes , dans des cabanes séparées des villages , où l'on ferre également le foin. Deux fois par jour on pourvoit à leurs besoins : on s'enrichit de leur produit , & le reste du tems on les abandonne à la foi publique.

Ces étables sont construites avec des sapins de moyenne grosseur, posés horizontalement sur quatre faces, où ils s'élevent l'un sur l'autre. On a soin de les tailler aux extrémités, afin qu'en s'adaptant, il ne reste point de jour entre eux. Vous savez que ces arbres de prodigieuse hauteur sont droits & sans nœuds.

Les troupeaux que l'on conduit au pâturage pendant l'été, restent en liberté sur le sommet des montagnes. Ce sont les hommes qui en ont soin; ils gouvernent également les chalets qui y sont établis; tandis que les femmes gardent les enfans & le ménage. Il y a quelquefois quatre mille bêtes rassemblées dans le même endroit. Un propriétaire en possède jusqu'à quarante, qui lui rapportent annuellement 2400 livres de rente.

Les chalets sont des cabanes peu élevées, construites, ainsi que les étables, avec des madriers de sapin. Une seule piece compose le rez-de-chaussée; elle est coupée par une crèche habitée d'un côté par des vaches, & de l'autre par les bergers. Des herbes seches, étendues dans un coin, leur servent de lits & de matelas. Dans l'autre on établit un fourneau pour la cuisson du laitage. Peut-

être ne ferez-vous pas fâchée de savoir comment on procède à une branche de commerce si importante.

Les chalets sont ordinairement habités, depuis la fin de mars jusqu'au mois d'octobre. Quand le lait est bien gras, ou l'écume entièrement : dans le cas contraire, on en laisse une partie, que l'on verse avec le lait caillé dans une chaudière de cuivre, pour le faire tiédir. Alors on l'éloigne du feu, & l'on y verse du petit-lait, dans lequel on a mêlé de la vessie de veau ; ce mélange se nomme présure. On couvre la chaudière, & le lait achève de se coaguler ; on le divise ensuite avec une grande cuiller. Remis sur le feu, on l'y laisse jusqu'à ce qu'il soit assez chaud pour ne pouvoir plus y tenir la main, en observant de le remuer continuellement avec un bâton d'épine. Ce moment arrivé, on le laisse reposer jusqu'à ce que le fromage soit au fond ; en le retirant on le place dans des moules faits avec des cerceaux. Le linge qui entoure les moules, recouvre les fromages, que l'on charge de pierres assez pesantes pour en exprimer ce qui reste de petit-lait. Quand les fromages ont pris assez de consistance, on les retire des formes pour les poser sur des rayons, où ils sont arrosés avec de l'eau

salée, jusqu'à ce qu'ils soient assez faits : tous les deux jours on a soin de les retourner. C'est ordinairement dans un bas cellier, construit au nord, qu'ils sont enfermés.

Dans les hautes Alpes on ne sale point les fromages; la fermentation tient lieu de sel. Il y en a qui pèsent jusqu'à cinquante livres, & que l'on conserve un siècle. A mesure qu'ils vieillissent, ils prennent une teinte jaune; j'en ai vu des piles que, par la forme & la couleur, j'ai pris pour des pains de cire jaune.

Le petit-lait resté dans la chaudière, est remis sur le feu; on y mêle une nouvelle présure plus forte que la première; elle est faite avec d'ancien petit-lait, du vin blanc & des fèves : ce résultat achevé d'épurer le petit-lait; le sédiment de la partie séreuse forme ce que l'on nomme ferret : on en fait des fromages d'une seconde qualité.

Les gardiens des chalets & les habitants des hautes montagnes, ne connoissent point d'autre nourriture que celle que leur procure le petit-lait, lorsque l'on en a tiré les premiers fromages. Il sert à rafraîchir le pain; quand ils n'en ont point, ce qui est fréquent, ils y mettent du ferret coupé par morceaux.

Le petit-lait entièrement dépouillé leur sert de boisson, soit qu'ils manquent d'eau, ou qu'ils en craignent la crudité, lors de la fonte des neiges.

Le jour tomboit quand nous arrivâmes à Lauterbrunn, & nous ne pûmes en voir les environs. On y trouve des roches calcaires, des granites, du plomb & du fer. La population de la vallée est portée à deux mille trois cents. Les hommes passent pour être les plus beaux & les plus forts des treize cantons. On y élève beaucoup de bestiaux; l'exportation annuelle des fromages en Italie, est de mille quintaux.

Les maisons sont bâties séparément sur de petites hauteurs, près desquelles coulent des fontaines d'eau vive. La vallée est étroite, stérile en bled; il n'y croît que de l'herbe; la culture des pommes de terre peut seule y réussir.

M. Bourrit assure que le tremblement de terre de Lisbonne s'y fit si fortement sentir, que les oiseaux de proie quitterent le sommet des rochers, pour se réfugier dans la plaine. Si jamais je deviens oiseau, & que la peur me prenne en pareille position, il me semble que ce sera en m'élevant dans les airs, que je tâcherai d'éviter le danger.

Le village est composé de quelques maisons en bois, également éparfes ; elles offrent aux étrangers de misérables asyles. Celle du pasteur étant préférable à l'auberge, ce fut chez lui que nous descendîmes. Elle a été rebâtie aux frais de la république, dans l'intention de procurer aux curieux voyageurs, un abri plus commode que ceux qu'ils y trouvoient. Des Anglois, arrivés avant nous, s'étoient emparés de la maison, & ce fut après bien des négociations, qu'on nous abandonna une piece où l'on nous permit de passer la nuit.

La fatigue du jour m'avoit donné un appétit dévorant : jusqu'au moment du souper je me réjouissois de m'y livrer ; mais son aspect m'enleva à la fois & le desir & la possibilité. Trois ou quatre ragoûts aussi mauvais que désagréables à l'œil, ne purent même pas être mangés par les hommes qui avoient ri d'abord de ce qu'ils nommoient ma délicatesse. Un jambon parut, & une crème aux fraises ; le jambon étoit rance & salé ; les fraises, cuites & long-tems gardées, sentoient l'aigre & le moisi. Pour appaiser ma faim, je fus trop heureuse de trouver deux petits pains que j'avois pris à Thoun par

précaution ; celui du ministre , préparé par sa femme , étant noir & assez mauvais. Le lendemain on nous offrit du café ; sur notre réponse , on nous présenta une légère décoction de cette graine marine : la crème étoit parfaite , elle nous tint lieu de tout.

Mais n'anticipons point sur les événemens. Un orage que nous avions vu se former en route , ne tarda pas à éclater après notre arrivée à Lauterbrunn. Le tonnerre s'étant fait entendre pendant le souper , je sortis de table sans regret , pour contempler à mon aise ses effets , d'une fenêtre où j'allai me placer. La foudre partant de plusieurs points à la fois , éclairoit assez l'horizon pour que je pusse y distinguer les vues variées & pittoresques de la vallée , qui m'étoient inconnues , & que la lueur produite par les traits de flammes qui s'échappoient du ciel , rendoit encore plus sauvages.

Il m'est impossible de décrire la beauté & l'horreur du spectacle. Le bruit du tonnerre , par-tout effrayant , redouble de bruit dans ces hautes montagnes ; le son s'y prolonge & s'y feroit entendre long-tems , si de nouveaux coups n'abforboient les premiers. La pluie devint si abondante , qu'en moins d'une

demi-heure plusieurs torrens qui se précipitent des montagnes, augmentèrent au point de menacer d'engloutir les habitans de la vallée. Mais le danger ne fut pas long ; l'orage cessa, la lune parut, éclaira la scène, & nous laissa entrevoir la chute du Staubbach.

Arrivés tard, ainsi que je l'ai déjà dit, j'avois à peine vu la maison, les hôtes & leurs enfans ; jugez de ma surprise en entrant le lendemain matin dans une salle basse, ressemblante à une étable, mais moins propre que celles que l'on trouve communément en Suisse. Trois ou quatre enfans malades, que je pris pour des marcaffins, étoient couchés sur le même grabat. Des piles de fromages mêloient leur odeur désagréable à celle de l'ail, sur lequel on marchoit. Ce mélange infect s'accroissoit encore par les exhalaisons des petits moribonds, couverts de crasse au point de ne pas distinguer leurs traits.

J'aurois tort, si cette description satyrique m'empêchoit de rendre justice au pasteur ; il fait tout ce qu'il peut pour prévenir les desirs de ses hôtes. Nous ne fûmes point, ainsi que M. Coxe, incommodés de son *intempérance de langue*. La raison en est simple :

le curé ne fait que quelques mots de françois, & nous ne parlions pas l'allemand.

Je savois que dans l'intérieur des montagnes, les goîtres étoient très-communs; malgré cela, je fus surprise en voyant le ministre, sa femme & ceux de ses enfans qui n'étoient point alités. Le pere & la mere en ont jusqu'à trois, qui jettent leur tête en arriere & présentent un collier effrayant; les enfans en ont un ou deux, en raison de leur âge.

Cette maladie est attribuée généralement aux eaux de neige & de sources froides, que les habitans des montagnes sont forcés de boire. M. Bourrit croit qu'ils sont produits par les eaux saumaches ou salées, dont on fait usage dans la plaine; il en donne pour raison, que les habitans des villes du Valais, qui passent l'été dans des campagnes élevées, préviennent ou guérissent naturellement cette difformité.

L'avis de M. Coxe est, qu'ils sont occasionnés par les eaux stagnantes & chargées de particules de tuf, à l'air mal-sain, à la mal-propreté des habitans du Valais, où cette maladie est plus commune qu'ailleurs, & sur-

tout à l'insalubrité des alimens que quelques-uns ramassent dans la boue, ainsi que des animaux, & où ils se traînent comme eux.

Le docteur Mead, médecin Anglois, croit qu'ils proviennent de la nourriture habituelle de laitage gras, combiné avec de mauvaise eau. Je ne suis point assez instruite pour décider si quatre causes aussi différentes peuvent produire le même effet.

Occupée de cette diversité d'opinions, j'en parlai à M. Tissot lors de mon passage à Lausanne. Il paroît convaincu que cet engorgement de fucs lymphatiques dans le tissu cellulaire, n'a d'autre cause que l'influence de l'air qui est très-vif, & dans le passage subit du froid au chaud. Cette solution, qui convient aux habitans de la plaine, comme à ceux des montagnes, me paroît sans réplique.

Pour guérir les goîtres dans les Alpes, on ne connoît ni incisions ni caustiques : quand les tumeurs ne sont pas trop anciennes, elles cedent à un fréquent usage d'éponges préparées.

La maison du ministre étant presque vis-à-vis la chute du Staubbach, nous nous en approchâmes vers huit heures du matin. La citation de l'heure vous paroîtroit minutieuse,

si j'oubliois d'ajouter que c'est le moment , dans les grands jours d'été , où le soleil caché jusques là par la montagne située en face , se montre enfin & forme à la droite du Staubbach , un arc-en-ciel brillant des couleurs les plus vives : il est accompagné de deux autres moins considérables. Après avoir gravi une colline dont la pente est assez rude , on en jouit en se plaçant à une petite distance ; il change de place à mesure que l'on avance , & disparoît entièrement quand on en approche.

Ce phénomène est produit par la réfraction des rayons du soleil sur une poussière d'eau , formée par une partie de la chute ; elle rencontre en chemin une pointe de rocher qui la fait jaillir d'une violence & d'une hauteur incroyables : l'autre partie , qui ne rencontre point d'obstacle , dans l'espace de neuf cents pieds qu'elle parcourt , se divise & tombe également en poussière ; elle se précipite d'un rocher taillé à pic , dans un endroit où le sommet forme une espece d'avant-toit.

Le Staubbach , ou torrent d'eau , se divise en deux parties : la plus intéressante tombe perpendiculairement ; c'est celle que nous vîmes. Pour jouir de l'autre , il faut être sur

la montagne. La cataracte se précipite en deux branches d'une montagne plus élevée, qui est placée derrière celle-ci.

Le Staubbach entraîne quelquefois dans sa chute, des pierres & des arbres d'un volume si considérable, qu'on courroit alors les plus grands risques, si l'on en approchoit. Au lieu d'une nappe d'eau que je croyois trouver à l'endroit où il se précipite, je n'aperçus qu'un petit ruisseau coulant dans un ravin. J'eus beaucoup de peine à me convaincre que le torrent de poussière se dissipant en partie par l'évaporation & par la pluie fine qui se perd autour de lui, ne pouvoit pas rassembler un volume d'eau plus considérable.

Nous remontâmes, ma fille & moi, dans notre chariot, pour gagner le chemin de Grinderval, en revenant sur nos pas; ce que nous ne fîmes point sans murmurer contre la foiblesse de notre sexe, & la supériorité des hommes : supériorité que la bonté de leurs jambes nous forceroit à reconnoître, si elle n'étoit pas déjà constatée. Les nôtres ne nous permettant point de nous rendre à Grinderval, par les montagnes & la partie supérieure des glaciers, voyage pénible, mais dont on

est payé par des points de vue ravissans , nous en entendîmes parler par nos compagnons de voyage , qui avoient pris ce chemin pour s'y rendre.

Cette marche ne nous offrit rien que nous n'eussions déjà vu ; nous traversâmes plusieurs torrens , sur des ponts d'une construction peu rassurante : tantôt ils étoient formés par un rocher dont la surface étoit plate , & qui se trouvant plus considérable que le vuide où on les avoit poussés , s'y tenoient suspendus naturellement. Plus loin c'étoient des arbres qui en tenoient lieu ; à droite & à gauche du chemin , on en jette un dans sa longueur , qu'on recouvre par plusieurs autres dans le sens contraire.

Quoique nous fussions partis d'Unterseen par un très-beau tems , nos guides nous firent prendre des parapluies , précaution dont nous reconnûmes l'utilité : ils servoient alternativement contre la pluie , la grêle & les ardeurs du soleil ; quelquefois ils nous paroient de leurs importunités réunies ; car il n'est pas rare que , malgré la pureté de l'air , un nuage qui plane sur la montagne , ne s'en détache , emportant la foudre avec lui , dont il lance quelques traits en passant au-dessus  
des

des voyageurs, & qu'il ne leur fasse sentir en même tems son influence humide.

Des enfans & même quelques femmes s'offrirent à notre passage ; les uns , pour demander l'aumône ; les autres , pour présenter des fleurs & des fruits. Étonnée de tant de courtoisie , j'en demandai la raison au guide , qui me répondit qu'elle n'étoit pas désintéressée , & qu'en échange de leurs dons , ces pauvres gens espéroient recevoir quelques pieces de monnoie.

Ces mendiants, assez bien habillés , & qu'à leur embonpoint je supposois suffisamment nourris, exciterent ma curiosité. Le guide la satisfit, en m'apprenant que les habitans de ces vallées y trouvent tout ce qui est nécessaire aux premiers besoins de la vie ; mais qu'ils manquent de numéraire , n'ayant d'autre moyen de s'en procurer que par la vente des fromages : commerce qui se fait, ainsi que je l'ai déjà dit, avec l'Italie. Le prix commun du quintal est de 30 à 36 livres ; quelquefois il s'est vendu jusqu'à 48 : mais il arrive aussi que le prix baisse & n'excede pas la somme de 24 livres.

Sans la monotonie attachée aux répétitions, ce feroit le cas de placer encore ici des

excuses sur la longueur de ma lettre , qui seroit éternelle , si pour vous laisser reposer , jé ne remettois à la prochaine à parler de Grindervald & de ses glaciers. Ce n'est point la paresse qui m'arrête , c'est la crainte de vous fatiguer. Je n'en connoîtrai jamais , quand il fera question de vous prouver à quel point vous m'occupez.

---

### LETTRE XXX.

**L**A vallée de Grindervald , située dans le bailliage d'Interlack , est entourée de montagnes couvertes de neige , qui s'élevent jusqu'aux nues. Elle nous offrit un amphithéâtre bien cultivé , & un village assez considérable , peu éloigné du glacier inférieur , où je me rendis en traversant une prairie charmante. A ses pieds seulement la nature semble morte ; on marche sur des monceaux de rochers pelés , où après une exacte recherche , je ne trouvai de traces de végétation que dans un draba , petite plante assez jolie pour briller ailleurs que dans ce lieu sauvage.

Les glaciers sont formés par des amas de neige , dont les rayons du soleil ne fondent

que la superficie. Leur profondeur doit être bien considérable. Il y en a, dit M. de Saussure, du côté de Chamouni, qui ont cinq lieues de longueur ; sur une largeur inégale ; qui s'étend quelquefois à une lieue ; la profondeur commune est de quatre-vingt à cent pieds ; mais elle est évaluée à cent toises dans certaines cavités.

Ceux de Grinderväld sont moins considérables. Je vais transcrire l'éloquente description que M. de Saussure fait de ce phénomène, pour vous en donner une juste idée.

“ Les glaces reposent sur des fonds inclinés ;  
 „ ayant au-dessous d'eux des courans d'eau ;  
 „ elles sont entraînées insensiblement par la  
 „ pente du fond sur lequel elles reposent.  
 „ Dégagées par les eaux, de la liaison qu'elles  
 „ pourroient contracter avec le fond, foulées  
 „ vées même par les eaux, elles glissent jus-  
 „ ques dans la vallée, trop tempérée pour  
 „ qu'elles puissent s'y former, & point assez  
 „ chaude pour les fondre. „

L'endroit où se termine le glacier inférieur, est ouvert & présente une espece d'arche ou de grotte, d'où sort la Lutschinen, qui coule sous ces amas de glaces.

L'aubergiste de Grinderväld, qui nous

donna de tous le diners, le plus cher & le plus mauvais, fut le héros d'une aventure bien extraordinaire. Il chassoit le chamois dans la partie la plus élevée du glacier, quand une crevasse qui s'ouvrit sous ses pieds, l'engloutit. Dans la chute il se cassa l'avant-bras ; le froid & les douleurs qu'il devoit ressentir ne lui firent perdre ni la tête, ni le desir de vivre ; il se traîna à quatre pattes sur le lit de pointes de rochers où passe la riviere ; il suivit dans l'obscurité ses contours, & fut vomé par elle à l'endroit de la grotte où elle commence à couler en-dehors. Un événement aussi digne du roman de Grégoire Merveille, connu encore sous le nom de l'Aventurier Français, a besoin de plus d'une attestation pour être cru : aussi ne m'en rapportant pas à l'histoire que m'en fit l'aubergiste, ni à la fracture de son bras qui est très-apparente, je n'y ajoutai foi qu'après l'avoir entendu répéter par plusieurs payfans de la vallée.

Les crevasses sont très-communes dans la partie haute des glaciers, où elles se présentent en tous sens, sur une surface plate, mais qui n'est pas lisse comme celles des rivières gelées ; de sorte que l'on peut y mar-

cher sans crainte de glisser, quand la pente n'est pas rapide. Les glaces que forme la neige, ne sont point transparentes comme celles produites par des congelations d'eau.

La partie basse des glaciers est hérissée de pointes de glace assez hautes pour être nommées pyramides. On assure que ces mers s'étendent annuellement; on montre pour le prouver, un endroit enseveli sous les glaces, où l'on avoit élevé autrefois une chapelle à sainte Pétronille. La cloche que l'on conserve dans l'église du village, est, dit-on, une autorité irrécusable.

De jeunes filles qui nous avoient suivis, cueilloient à trente pas du glacier, des fraises qu'elles nous offroient à l'envi. Le bois, le bled, le chanvre & les gros légumes qui croissent dans les environs, n'ont pas l'air de souffrir du froid que doit causer son voisinage, qui cependant est sensible à mesure que l'on en approche.

Le glacier supérieur est situé à une lieue de Grindervald; on y aborde par un chemin montueux, difficile, étroit, impraticable en voiture, & fort dangereux à cheval. C'est de cette manière que je m'y rendis, mes jambes ne me permettant pas de faire la

route à pied , & la crainte du danger ne l'emportant jamais sur une juste curiosité.

N'ayant pas le choix , il fallut se résoudre à monter un de ces lourds chevaux qui traînoient notre char. Quoiqu'un guide le tint par la bride à de certaines descentes , elles étoient si rapides , que pour ne pas sauter par-dessus la tête de l'animal , j'étois obligée d'appuyer fortement ma canne contre des morceaux de rochers , qui bordent le passage , & qui souvent le rendent si étroit qu'il faut lever les jambes pour n'être pas blessé ; ce que j'oubliai un moment ; une douleur vive m'en fit bientôt ressouvenir : elle étoit occasionnée par une froissure au pied , qui me fit boiter plusieurs jours.

La mer de glace , qui forme le glacier supérieur , quoique sans mouvement , donne l'idée d'un torrent qui se dégorge dans la vallée , & cette idée s'accroît quand le hasard vous rend témoin d'une avalanche ; accident assez commun dans les jours chauds. On appelle avalanche , ou avalange , un amas de neige considérable , que la chaleur du soleil détache de sa base.

Il y en a d'autres , dont parle M. de Saussure : celles-là sont produites par des neiges

entassées sur des rochers nus & escarpés, qui ne pouvant plus s'y soutenir, glissent, & roulent sur les pyramides de glaces; le bruit de leur chute répété par les échos, ressemble à celui du tonnerre. J'en fus la dupe & peut-être la ferois-je encore, si je n'eusse vu l'une de ces montagnes de neige qui venoit de se détacher, rouler & se briser en se précipitant dans la vallée.

Malgré les forêts qui, pour l'ordinaire, s'opposent aux ravages des avalanches, il y a des villages qui s'y trouvent exposés. En 1759, celui de Luttier près de la rivière de Drance & des glaciers de Chamouni, fut, dit M. Bourrit, "rasé en partie en moins de deux minutes; & les maisons, emportées dans la rivière, y voguerent au gré des flots."

A l'arrivée de nos compagnons de voyage, nos regrets diminuerent de n'avoir pu suivre avec eux le chemin des montagnes: non-seulement ils étoient excédés de fatigue, mais ils nous assurèrent que les glaciers se voyoient aussi bien de la vallée, que par le chemin pénible qu'ils avoient parcouru. Dans le nombre des montagnes qu'ils gravirent, celles du Vengenalp, du val de Lauterbrunn, & le Scheidegg les avoient le plus

frappés pour la beauté des vues. Le Scheidegg est formé entièrement de schistes argilleux. Sur son sommet on trouve le pinus cembra, ou pin des Alpes, arbre fort rare. Mon herbier fut enrichi d'une de ces branches que je dus à l'attention des voyageurs; ils parlerent long-tems du Jungfrau & de ses superbes glaciers, qu'ils avoient vus depuis le Vengenalp.

A sept heures, assez imprudemment nous remontâmes dans nos chars, malgré les représentations intéressées de l'aubergiste & des conducteurs; nous marchâmes près de deux heures dans la plus profonde obscurité. A en croire nos guides, ce n'étoit pas le seul danger; ils nous assuroient que des étrangers qui comme nous voyageoient de nuit, avoient été volés, assassinés & jetés dans la rivière qui borde un des côtés du chemin. Je trouvai, & vous ferez de mon avis, que l'à-propos faisoit le seul mérite de l'histoire.

Enfin la lune parut; & nous n'aurions rien eu à desirer, si un cheval boiteux ne nous eût forcés d'aller au pas. Malgré la chaleur du jour, & les éclairs que l'on voyoit constamment, l'air étoit très-froid & si chargé d'électricité, que nous souffrions beaucoup

des yeux. Aucun nuage ne paroissoit ; la lune étoit dans son plein , elle éclairoit le précipice & les montagnes ; on n'y voyoit point assez pour distinguer de loin les objets ; & les aspects trompeurs , qu'elle nous présentoit , soit en exaltant l'imagination , soit en invitant à la rêverie , rendirent cette route une des plus agréables du voyage. Il est des cas où l'illusion plait également à l'œil & au cœur ; tout ce qui tient du merveilleux est sûr de plaire ; & dans ces vallées romantiques , les scènes de féeries changent & se renouvellent sans cesse.

Minuit sonnoit , comme nous entrions à Unterseen. Etonnée de voir à cette heure un groupe de jeunes gens arrêtés près d'une maison , j'eus recours au guide , & j'appris qu'ils faisoient la veillée sous les fenêtres de leurs maîtresses , qu'ils visitoient successivement , & dont ils recevoient quelques verres de liqueurs.

Le lendemain , nous reprîmes le lac : il commençoit à s'agiter ; sa surface étoit couverte de vagues : c'étoit , nous dirent les matelots , signe d'orage ; ils furent obligés de louvoyer , ce qui nous approcha assez des côtes , pour me permettre d'herboriser. J'y

trouvai beaucoup de plantes murales, des arabettes, & une variété considérable de pensées ; j'en vis de bleues, de violettes, d'entièrement jaunes : mais malgré mes recherches, n'en trouvant pas une couleur de rose, je conclus, non sans chagrin, qu'elles sont rares dans tous les pays du monde.

Le diné que nous donna l'aubergiste de Thoun, nous fit oublier nos deux derniers repas : l'éloge que nous en fîmes, lui servit de signal pour nous présenter un registre, où il nous engagea de consigner notre satisfaction. Nous nous y prêtâmes ; mais trouvant sur son livre des réflexions qui lui étoient étrangères, je me permis d'y placer une invocation pour le bonheur de ma patrie. Chaque jour me prouve l'insuffisance de mes prières !

La connoissance des noms est une science très-cultivée en Suisse : nous trouvâmes peu de bibliothécaires, qui ne nous priaient de placer les nôtres sur des in-folio qui ne renferment rien de plus intéressant.

Le lac & les matelots tinrent parole ; nous essuyâmes dans l'après-midi deux orages. Nous ne perdîmes rien du premier : comme le second commençoit, & qu'il s'annonçoit

d'une manière effrayante , les conducteurs des berlines que nous avions fait venir de Berne , se refugierent sous un pont couvert , qui nous servit d'abri. Ce fut alors que je reconnus dans leur construction deux utilités : d'abord celle dont nous profitions ; ensuite la durée des ponts , qui étant préservés des influences de l'air , sont moins susceptibles de pourriture & de réparations.

Jamais je n'avois éprouvé un orage si considérable ; chaque coup de tonnerre sembloit menacer nos têtes. Le vent étoit impétueux , les arbres des vergers à tiges élevées se briserent avec fracas , tandis que les plus jeunes ne perdoient qu'une partie de leur riche dépouille ; ce qui me rappella la fable du chêne & du roseau. Les prairies payerent aussi leur tribut ; la grêle lancée avec force & grosse comme une aveline , abattoit indistinctement la fleur du trefle , de la marguerite & de la petite renoncule. La pluie survint avec une telle abondance , qu'en moins d'une demi - heure le ruisseau s'enfla au point de déborder. Les prés étoient couverts d'eau , & sur sa surface on voyoit surnager les fleurs & les fruits moissonnés par l'orage. Leur émail couvrit bientôt le lit du

ruisseau, & en fuyant avec lui, il porta à d'autres contrées la nouvelle du désastre dont elles voyoient les victimes.

**FIN** du Tome premier.

3 DE 66

